

ANNIE THIBAULT

**L'autoréflexivité du dialogue chez l'abbé Pluche et Fontenelle :
un procédé littéraire au service de la pédagogie, de la
vulgarisation scientifique et de la philosophie**

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2007

Avant-propos

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, M. Thierry Belleguic, qui m'a proposé de comparer deux œuvres aussi passionnantes et a fait preuve de beaucoup de compréhension face aux inconvénients causés par ma santé fragile. Je remercie également M. Benoît de Baere, mon co-directeur, pour sa disponibilité, sa gentillesse et ses bons conseils.

J'aimerais témoigner ma reconnaissance à Michaël et à mes parents pour leur support indéfectible ainsi que leur aide indispensable pour domestiquer ma ponctuation fantaisiste.

Il est également important de souligner le professionnalisme et la courtoisie des archivistes du Musée de l'Amérique française. Un grand merci aux jardiniers des Plaines d'Abraham dont les magnifiques arrangements floraux ont été une source constante d'inspiration et de réconfort. Finalement, j'aimerais mentionner la participation spéciale des Beatles (avec leurs albums *Revolver* et *Abbey Road*), de Paul McCartney (*RAM*) et de Radiohead (*OK Computer*) à la rédaction de ce mémoire.

9 juillet 2007

Résumé

La comparaison de la spécularité dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle et le premier volume du *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche révèle une grande similarité dans la nature des procédés autoréflexifs mis en œuvre dans ces deux ouvrages, mais une grande divergence dans leur utilisation. Dans les deux cas, toutefois, le morcellement des œuvres qui résulte de cette spécularité camoufle un message idéologique – social – subversif. Notre ambition est de montrer que, dans ces dialogues, l'emploi des stratégies autoréflexives et la conception de la société découlent directement de l'approche philosophique enseignée : le rationalisme chez Fontenelle, l'empirisme chez l'abbé Pluche. Ces deux hommes des Lumières, un libertin érudit et un catholique éclairé, ont exploité l'autoréflexivité du dialogue pour contrer la censure et propager des valeurs qui ont contribué au façonnement de notre société actuelle.

1. Introduction générale

1.1. Autoréflexivité, organisation du discours et pragmatique

Cette étude propose d'examiner les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle et le *Spectacle de la nature* de Pluche, deux dialogues « classiques », qui ont pour objet la vulgarisation d'un nombre de théories scientifiques précises. Son but est d'analyser comment les idéaux pédagogiques, scientifiques et philosophiques prônés par leurs auteurs sont « réfléchis » dans les textes mêmes. Pour ce faire, nous ferons appel aux notions « d'autoréflexivité », de « mise en abyme » et de « pragmatique interactionnelle ».

Notre hypothèse de recherche est la suivante : Fontenelle a utilisé plusieurs procédés d'autoréflexivité relevant de l'organisation du discours. En conséquence, il se forme deux couches d'interprétation du texte : la première traite de notions d'astronomie, la seconde dispense une leçon de philosophie (cartésienne et positiviste¹) dont les conséquences sur la conception de l'être humain sont fortement subversives. L'abbé Pluche a lu les *Entretiens sur la pluralité des mondes* : la présence de certains passages hypertextuels avec cette œuvre le prouve. En outre, l'examen attentif de l'autoréflexivité de l'organisation du discours dans le premier volume du *Spectacle de la nature* révèle l'utilisation de stratégies extrêmement similaires à celles de Fontenelle. L'usage qui en est fait est simplement adapté à son idéologie (empirisme²). Puisque Fontenelle a employé cet habile système de cryptage afin de brouiller l'expression d'une idéologie trop progressiste, nous postulons que l'abbé Pluche en a fait de même³. De ce fait, son image d'auteur réactionnaire et conservateur

¹Nous sommes conscients qu'il existe plusieurs positivismes au sens historique, mais nous utiliserons sa définition générale, comme plusieurs historiens le font déjà. Nous entendons donc par positivisme : « *The contention that science should study only that which can be directly experienced* », B. R. Hergenhahn, *An Introduction to the History of Psychology*, Toronto, Wadsworth, 2001, p. 154. Nous traduisons : La croyance que la science doit seulement étudier ce qui peut directement être expérimenté.

² Nous entendons par empirisme la définition générale de l'empirisme : « *The belief that all knowledge is derived from experience, especially sensory experience* », *ibid.*, p. 153. Nous traduisons : La croyance que toute connaissance provient de l'expérience et particulièrement de l'expérience sensorielle.

³ Nous sommes cependant pleinement conscients que l'un n'entraîne pas nécessairement l'autre : les jeux d'autoréflexivité peuvent être employés afin de faire la promotion d'un retour à la tradition : « Je ne peux accepter l'opinion [...] qui parle d'une manière trop générale de la fonction réformatrice de la parodie [ici étudiée lorsqu'elle modifie l'hypotexte dans un jeu de mise en abyme théâtral] Le jeu parodique que nous

devient périmée. Notre projet sera ici de montrer comment l'autoréflexivité dévoile son idéologie progressiste.

Par conséquent, nous analyserons l'organisation du discours à partir du point de vue que ces textes présentent à nos yeux, chez ces deux auteurs chevronnés et au fait de la longue tradition dialogique et philosophique, comme des structures complexes, à plusieurs couches d'interprétation. Si notre hypothèse s'avère exacte, il est logique de penser que plus les propos tenus sont subversifs, plus grand est déployé l'éventail de stratagèmes visant à les camoufler. Donc, les concepts majeurs de nos dialogues ne se retrouveraient pas en surface de l'œuvre, mais dans sa structure profonde, à l'abri des défenseurs trop zélés de la tradition. L'analyse de l'autoréflexivité de ces œuvres permettrait donc de débusquer les idées fondamentales véhiculées par les *Entretiens sur la pluralité des mondes*¹ et le premier volume du *Spectacle de la nature*². Nous supposons qu'elles se démarqueront par la quantité et la variété des stratégies spéculaires mises à leur service.

De fait, notre analyse nous a permis de distinguer deux niveaux de texte. Dans les deux premiers chapitres, nous étudierons l'organisation du dialogue, ou encore, l'armature des énoncés : la logique de leur enchaînement, les types d'agencements sériels qu'ils forment afin de cristalliser les leitmotifs que l'auteur tient à marteler. Nous regroupons dans cette catégorie certains éléments extra-dialogiques (préface, lettres), les procédés de camouflage, l'ordre des entretiens, les digressions, les mises en abîme et finalement les analogies. Ce niveau surplombe la conversation. Dans le troisième chapitre, nous examinerons en profondeur l'une des caractéristiques de la situation d'énonciation proprement dite, à savoir, les interactions entre les personnages. Pour ce faire, nous analyserons comment les traces de coopération ou de négociation entre les protagonistes reflètent l'idéologie sociale

pouvons observer chez l'Abbé Nadal est au contraire orienté vers le passé et témoigne plutôt d'un état d'esprit conservateur. [...] Il est vrai que *Zaire* [l'hypotexte] n'est pas un chef d'œuvre, mais on peut supposer [...] que la critique esthétique de Nadal, qui regrette l'art classique de Racine et de Corneille, est en partie un prétexte pour une critique idéologique condamnant le rationalisme de Voltaire. », Manfred Schmeling, *Métathéâtre et intertexte. Aspects du théâtre dans le théâtre*, Paris, Lettres modernes, 1982, p.26.

¹ À compter de maintenant, le titre de l'ouvrage de Fontenelle sera désigné par *Entretiens*.

² À compter de maintenant, le premier volume de l'ouvrage de Pluche sera désigné par *Spectacle*.

de chacun des auteurs. Ces traces sont visibles au niveau des analogies, des procédés de camouflage et des mises en abyme.

Soulignons, toutefois, que même si cette distinction entre deux niveaux d'analyse distincts est pertinente (elle facilite l'explication du fonctionnement du texte), elle est artificielle – elle relève de la lecture que nous proposons. Effectivement, en termes d'autoréflexivité, l'organisation du discours et la pragmatique de la conversation interagissent constamment et sont inextricablement liées. Ces liens seront d'ailleurs examinés plus en détail dans le troisième chapitre d'analyse.

De la même façon, à un niveau superficiel, la dynamique entre les personnages sert à rendre le dialogue plaisant et réaliste. Elle épouse à cet effet les codes sociaux en vigueur à l'époque de Fontenelle et de l'abbé Pluche : l'esthétique mondaine. Cependant, les mêmes motifs relevés au niveau de l'organisation de discours sont répétés dans les séquences d'interactions entre les devisants. Nous croyons donc que la conception de l'être humain en tant qu'animal socialisant bénéficie d'un réseau parallèle de processus d'autoréflexivité. Celui-ci prolonge et approfondit le message idéologique inscrit dans l'organisation du discours ; ce faisant il est également subversif et requiert le même type de cryptage.

1.1.1. La notion d'autoréflexivité

Notre étude sera centrée autour de la notion d'*autoréflexivité*, qui a été introduite dans l'étude du dialogue par Anne Godard¹. C'est en effet elle qui, la première, a nommé et délimité avec exactitude cette propriété inhérente à certains textes littéraires en général et au genre dialogique en particulier, et qui tient à « l'adéquation parfaite entre la théorie exposée et sa mise en pratique ». Ou encore : le dialogue est autoréflexif lorsque le sujet traité par l'auteur est « l'*objet* du débat entre les interlocuteurs et le *résultat* de l'écriture² ».

À la base, le dialogisme comporte plusieurs aspects : l'intertextualité, la pluralité des instances énonciatives campées physiquement par des interlocuteurs différenciés,

¹ Anne Godard, *Le dialogue à la Renaissance*, Paris, P. U.F., 2001

² *Ibid.*, p. 49-50.

l'affrontement entre des points de vue dissemblables¹. S'il est commun aux dialogues de représenter une réalité à la fois dans le contenu des répliques et dans le déroulement même du dialogue, tous ne le font pas avec la même efficacité. L'optimisation de cette caractéristique met en cause l'ingéniosité et la virtuosité de l'auteur, d'une part, et le contenu du dialogue, d'autre part. Ainsi, les textes portant sur l'utilisation du langage au sens très large – que ce soit à un niveau linguistique, politique, philosophique ou social – sont plus susceptibles de faire coïncider le comportement, les paroles des personnages qu'ils mettent en scène et la vision du langage qu'ils préconisent : « c'est la représentation de la structure dialogique de la langue qui donne au dialogue sa dimension réflexive et la force persuasive d'apparaître comme un modèle à imiter². »

Les deux dialogues que nous nous proposons d'étudier relèvent de cette dernière catégorie : ils se présentent comme des ouvrages de vulgarisation scientifique (une activité qui consiste à expliquer des phénomènes scientifiques à un public néophyte). Or, la forme précise qu'emprunte cette verbalisation est indicative d'une conception particulière de l'acte de vulgarisation scientifique à proprement parler, d'une part, et du contenu qu'il tente d'enseigner, d'autre part. Nous tenterons donc de dégager les indices du rationalisme de Fontenelle et de l'empirisme de l'abbé Pluche. Pour notre part, nous considérerons qu'un dialogue est autoréflexif lorsqu'il est construit de façon à mettre en pratique (par sa forme) la démarche intellectuelle qu'il préconise (au niveau du contenu).

Nous commencerons, toutefois, par une présentation d'une série de dialogues hautement autoréflexifs : cela nous permettra d'illustrer concrètement le concept – relativement abstrait – d'autoréflexivité. Quatre textes ont été choisis à cette fin : *Le banquet* de Platon, *De l'orateur* de Cicéron, *Le courtisan* de Baldassar Castiglione et *Clélie* de Madeleine de Scudéry. Cette sélection n'est pas fortuite, puisque ces textes constituent les maillons principaux d'un lignage littéraire ayant fortement influencé les deux ouvrages que nous proposons d'étudier. Prenons les dialogues de Platon et Cicéron : jusqu'au XVIII^e siècle, ils

¹ *Ibid.*, p. 9.

² *Id.*

constituent les modèles incontestés du genre. Ils fournissent des thèmes (amour, modèle de sociabilité, quête de vérité), des *topoi* (*locus amoenus*, banquet, promenade), des procédés stylistiques (autoréflexivité, ironie, humour, rhétorique) et des outils philosophiques (maïeutique, scepticisme) réutilisables à l'infini et dans ce sens, ce n'est certainement pas un hasard si les dialogues que Castiglione et de Mlle de Scudéry consacrent aux nouveaux modèles de sociabilité sont fortement influencés par les textes Platon et de Cicéron. Castiglione a défini la figure du courtisan ; Mademoiselle de Scudéry, celle de l'honnête homme. Lui était immergé dans le courant humaniste néo-platonicien du XVI^e siècle, caractérisé par le retour à l'enseignement des Anciens ; elle a vu, au XVII^e siècle, l'apogée de l'esthétique mondaine qui était en quelque sorte un prolongement du néo-platonisme.

Que ce soit au niveau du rapport à l'Autre, du rapport au monde, à la connaissance et à l'écriture, ces quatre ouvrages ont influencé Fontenelle et Pluche. Nous en avons des preuves concrètes, car Fontenelle se réclame explicitement de Cicéron dans sa préface ; il fait en outre référence à des œuvres mondaines (*La princesse de Clèves*, *L'Astrée*). De même, le dépouillement de la bibliothèque personnelle de l'abbé Pluche montre qu'il avait en sa possession les *Dialogues Socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de Morale* (1755) et les *Opera omnia* de Cicéron ((1661), ainsi que les *Œuvres (Opera, Gr & Lat)* de Lucien (1619)¹. Sans compter que le premier tome de son *Spectacle de la Nature* comporte plusieurs allusions à l'œuvre de Fontenelle !

Commençons par le *Banquet* de Platon (427-348 av, J-C). Le caractère autoréflexif de cette œuvre tient à plusieurs aspects. Le premier concerne la promotion d'une méthode philosophique permettant d'accéder à la vérité (maïeutique). De fait, cette méthode est à la fois représentée dans la description qu'en fait verbalement Socrate et dans le déroulement même de la discussion : le philosophe applique lui-même les principes qu'il énonce et mène la conversation de façon à les faire adopter par ses interlocuteurs. Or, la didactique de

¹ Benoît de Baere, *Trois introductions à l'Abbé Pluche : sa vie, son monde, ses livres*, Genève, Droz, 2001, p. 149, 164-165 et 175.

Platon s'oppose à la rhétorique sur deux points majeurs¹ : elle prône la brachylogie (la brièveté de la parole qui s'en tient à l'essentiel, contrairement aux longs discours qui endorment la vigilance de l'auditeur), et elle fait appelle à l'esprit logique de l'interlocuteur et non à ses émotions. Ainsi, elle progresse par questions et réponses afin d'éliminer une à une les objections qui s'élèvent contre la proposition considérée. En outre, la méthode socratique est en elle-même une illustration du système philosophique de Platon : pour connaître le monde, il faut aller « du particulier au général, du réel à l'idéal, du monde des choses à celui des idées². »

En même temps, l'autoréflexivité du dialogue dans le *Banquet* permet de souligner la finalité de la philosophie socratique. En effet, chez les Grecs, le dialogue écrit n'est que le prolongement de la conversation orale et joue le même rôle : celui d'un outil permettant à l'homme civilisé d'atteindre graduellement la connaissance, par l'échange d'idées avec ses semblables³. Le but de la conversation n'est pas de persuader son interlocuteur mais de cheminer avec lui vers la vérité, de sorte que plusieurs dialogues de Platon ont une fin ouverte⁴. Le plaisir d'interagir avec les autres, de manier le langage est ce qui compte vraiment. L'importance de la dimension ludique et esthétique est réfléchi par le biais du cadre dans lequel se déroule le dialogue : un banquet⁵. Ce qui fait figure de nourriture, ce sont les idées échangées ; c'est la progression des convives vers le vrai qui sustente l'âme. Tout comme la fine cuisine ravit autant les papilles que l'odorat et la vue, les interlocuteurs savent enjoliver leurs propos. Effectivement, pour Platon, l'« expression et la pensée sont intimement liées pour la simple raison que bien penser [...] c'est bien s'exprimer⁶ » : lorsque l'on réfléchit de façon sensible et intelligente à la question posée, il est normal que la réponse soit formulée agréablement et clairement.

1 Mustapha Kemal Bénouis, *Le dialogue philosophique dans la littérature française du seizième siècle*, Paris, Mouton, 1976, p. 47.

2 *Id.*

3 Emmanuel Godo, *Histoire de la conversation*, Paris, P. U.F., 2003, p. 15-17.

4 Mustapha Kemal Bénouis, *op. cit.*, p.48.

5 Emmanuel Godo, *op. cit.*, p.17.

6 Mustapha Kemal Bénouis, *op. cit* p. 45.

Finalement, le rôle accordé à la parole est autoréfléchi grâce à la structure même du texte. La conversation est constituée d'une suite ininterrompue de dialogues enchâssés, où les propos sont rapportés à divers degrés. Le discours de Socrate est également rapporté, puisque ce qu'il sait de l'amour, il le doit à une tierce personne. Selon Emmanuel Godo, « [l]a conversation apparaît donc comme un moyen adéquat et fiable de diffusion de la philosophie socratique qui, avant d'être un système, est un immense bouche-à-oreille¹. »

Cicéron (106-43 av. J.-C.) est le deuxième modèle antique dans le genre dialogique. Le but principal de ses dialogues était d'initier l'élite romaine à la philosophie grecque et aux règles de l'art oratoire². Pour la présente étude, nous retiendrons les deux manifestations principales d'autoréflexivité dans *De l'orateur*.

Premièrement, et à l'instar de Platon, l'autoréflexivité du dialogue est utilisée afin de promouvoir une méthode cognitive. Or, la philosophie de Cicéron intègre à l'héritage platonicien le scepticisme, « une attitude de retrait devant les grands systèmes explicatifs du monde qui s'étaient développés depuis les débuts de la philosophie³. » Dans cette optique le Vrai existe, mais il est hors d'atteinte. Chaque tentative d'explication n'est qu'une vérité partielle ; aussi devons-nous nous contenter de l'opinion la plus vraisemblable. Le but de la discussion philosophique est par conséquent de générer un consensus, une opinion moyenne qui convienne à la communauté. Plus concrètement, chaque interlocuteur endosse la vision d'un système philosophique différent⁴. Comme elles sont d'égale valeur, les devisants parlent simplement à tour de rôle sans s'interrompre, jusqu'à ce qu'ensemble ils aient fait le tour de la question⁵. Cette pratique diffère de celle de Platon, où Socrate dirige les échanges.

¹ Emmanuel Godo, *op. cit.*, p. 19.

² Anne Godard, *op. cit.*, p. 41.

³ *Ibid.*, p. 42.

⁴ Annick Paternoster, « Le dialogue humaniste italien : la *urbanitas* comme projection idéale d'une épistémologie humaine », dans *Le goût, la conversation et les femmes*, Paris, A. P. F.L.S.H.C-F., 1994.

p. 76.

⁵ *Ibid.*, p.77.

Le deuxième aspect autoréflexif des dialogues cicéroniens concerne la notion d'urbanité, ou « l'art de la vie sociale¹ ». Celle-ci se présente comme une série de règles de conduite implicites qui balisent la conversation. Elles permettent d'instaurer entre les participants une atmosphère d'égalité et de liberté, qui est nécessaire à la résolution impartiale du problème débattu. L'urbanité se caractérise par une courtoisie dont le mot d'ordre est la modération. Elle prescrit, par exemple, un ton d'échange familier mais jamais grossier ; des sujets de conversation privilégiant l'élévation morale des interlocuteurs ; des propos se situant toujours dans les limites de la vertu et de la politesse ; un équilibre entre la prise de parole et l'écoute active ; une maîtrise de soi et le contrôle des passions intempestives qui briseraient l'harmonie de l'échange et l'équilibre entre la virtuosité du style et son naturel, car « le travail du style doit se faire invisible² ». Finalement, le respect de l'Autre s'exprime par l'impératif de s'adapter aux circonstances : au sujet de la conversation, aux auditeurs, à l'instant présent. La position de Cicéron par rapport à la rhétorique diffère de celle de Platon : selon lui, elle permet d'entrer en contact avec autrui de façon agréable, courtoise. L'autoréflexivité du dialogue opère car les interlocuteurs mis en scène suivent à la lettre les règles de l'urbanité et la méthode philosophique cicéronienne :

[c]haque dialogue cicéronien se fait une leçon visualisée du bon comportement, où l'idéal éthique se montre de façon paradigmatique dans les modalités de rencontre. [...] Voilà la socialisation *urbana* de la parole : créer une opinion moyenne, acceptable pour TOUS [...] parce qu'élaborée avec le respect dû à chaque opinion partielle³.

On le voit, chez Cicéron plus encore que chez Platon, la conversation est l'activité où fusionnent un idéal social et un idéal philosophique.

Le troisième maillon de notre « chaîne d'autoréflexivité » est formé par *Le courtisan* de Baldassar Castiglione (1528). Cet ouvrage relate les discussions que les amis de Castiglione auraient eues à la cour d'Urbino. L'autoréflexivité du texte se situe, tout d'abord, dans la mise en abyme de son sujet : le groupe de courtisans « joue à proposer un jeu, [...] joue à jouer au jeu proposé, qui est d'imaginer le courtisan parfait, lequel doit savoir proposer des

¹ *Ibid.*, p. 78.

² *Ibid.*, p. 81

³ *Ibid.*, p. 82.

jeux divertissants¹. » De l'aveu même de l'auteur, c'est *L'orateur* qui a constitué son principal modèle rhétorique et philosophique. En effet : il lui emprunte sa vision relativiste du monde, axée sur la vraisemblance et le consensus. Chaque devisant représente un type de courtisan – « guerriers, diplomates, hommes d'Église ou appelés à l'être, poètes et artistes² » –, incarne une facette de la courtoisie et enrichit les dialogues de son point de vue. Le concept même de courtisan appelle d'ailleurs à la relativité, puisqu'il caractérise des êtres subjectifs, aux facultés de raisonnement limitées, et qu'il est défini par des variables capricieuses : la mode et les exigences de chaque cour³. Castiglione approuve Cicéron : c'est collectivement que l'homme doit appréhender la connaissance. En conséquence, ses dialogues suivent habituellement le même schéma : un orateur principal expose son point de vue avant d'être bombardé de questions par ses vis-à-vis et de se défendre⁴. Qui plus est, le personnage désigné par la meneuse de jeu pour débiter l'exercice est notoirement reconnu pour son adhésion à des règles de vie douteuses⁵ et ce, précisément, pour susciter la discussion.

Autre manifestation d'autoréflexivité : la forme pédagogique qu'emprunte le texte épouse la mouvance de son sujet. Les éléments nécessaires à l'éducation du parfait courtisan ne sont pas simplement énumérés, mais disséminés dans l'ouvrage à l'intérieur de thèmes apparemment sans lien direct avec le sujet principal : la langue, les femmes, etc. Aussi, malgré l'adoption d'un consensus, plusieurs dialogues mettent-ils en scène des opinions irréconciliables. Ce sont alors les multiples objections soulevées par les autres participants qui soulignent les failles de la proposition examinée. Quoi qu'il en soit, l'adhésion totale ou le rejet complet sont impensables : le dialogue enseigne le relativisme

¹ Anne Godard, *op. cit.*, p. 60.

² Alain Pons, « Présentation de Baldassar Castiglione », *Le livre du courtisan*, Paris, Flammarion, 1991, p. XIV.

³ *Ibid.*, p. XVII.

⁴ « with a principal speaker who carries the burden of exposition [...] is harried by a questioner, or a number of questioners and forced to defend his view », Virginia Cox, *The Renaissance dialogue*, Londres, Cambridge University Press, 1992, p. 51.

⁵ « wrong-headedness », *Ibid.*, p. 47.

philosophique en présentant aux lecteurs des perspectives divergentes, il aiguise leur sens critique et demande qu'ils exercent leur jugement moral¹.

Pour faciliter la discussion, Castiglione prescrit la modération cicéronienne (courtoisie, enjouement, *aptum*, égalité relative), réfléchie –*autoréfléchie*– selon les exigences de son époque. Par exemple, à propos du débat sur la langue nationale à adopter en Italie, le consensus dialogique s'établit sur une langue éclectique dite courtisane, ce qui est une position modérée entre l'affectation de la langue toscane et la « grossièreté » de la langue florentine. Seulement voilà : pour respecter le consensus historique, l'ouvrage a été écrit en toscan ! Chez Cicéron, ce polissage des mœurs aboutit à une rhétorique oratoire et comportementale ; avec Castiglione, il donne lieu à une véritable dialectique de l'être et du paraître. En effet, si l'être humain est subjectif et que la tâche principale du courtisan est de plaire, il devient nécessaire que les vertus qu'il possède soient bien mises en évidence. D'où l'importance accordée par Castiglione à la corporalité (la façon de danser, de parler, de regarder, de se vêtir), au style naturel, à la grâce². Selon les attentes de ceux qui l'entourent, le courtisan doit « composer sa vie, comme on compose un discours, et les règles rhétoriques de la *compositio*, avec leurs exigences d'*elegantia* et de *concinntas* (harmonie élégante et style) s'appliquent à leur existence toute entière³. » Alors que *L'orateur* applique les principes de l'art oratoire au dialogue, Castiglione modèle le parfait courtisan à son discours. Ainsi, le jeu et les courtisans qui s'y adonnent partagent les mêmes caractéristiques :

Le jeu peut être défini par trois paramètres : sa *matière*, qui est homologue à la qualité des interlocuteurs, comme les orateurs définissaient le parfait orateur, sa *forme*, qui est le dialogue philosophique adapté à la fonction de divertissement, et sa *fin*, qui est un enseignement⁴.

¹« unfold before [the readers] a dialogue between conflicting perspectives, to sharpen their sense of the issues involved and open a space for the exercise of their own moral judgment », *Ibid.*, p. 54.

² Castiglione la définit comme étant « ce que possède un individu ou une chose, et qui fait qu'ils vont plaire à quelqu'un d'autre, si bien que cet autre sera reconnaissant et accordera ses faveurs », Alain Pons, *loc. cit.*, p. xxi.

³ *Ibid.*, p. xxiv.

⁴ Anne Godard, *op. cit.*, p. 61.

Le courtisan porte également la marque de l'influence de Platon. En effet, le rôle du courtisan évolue au fil des discussions et passe du concret à l'abstrait : flatter le prince, le flatter à l'intérieur de certaines limites morales, aider le prince par ses conseils. De plus, le livre se termine sur le thème néo-platonicien de l'amour comme moteur de la vie de cour. Les thèses presque féministes défendues par certains personnages s'expliquent par le rôle de premier plan que les femmes jouent dans l'éducation du courtisan : c'est au contact de l'amour qu'il apprend l'art de plaire. Certes, les femmes parlent peu mais leur ascendant est immense : « elles forment une sorte de chœur silencieux et attentif¹ » ; le jeu est tenu en l'honneur de la Duchesse et c'est sa dame de compagnie qui est la meneuse de jeu.

Le dernier ouvrage autoréflexif qui retiendra ici notre attention est *Clélie* (1654-1660) de Madeleine de Scudéry. Ce long roman met principalement en scène des personnages qui conversent, et qui conversent sur l'art de la conversation. Les protagonistes échangent, débattent et construisent ensemble une théorie de la conversation idéale qu'ils incarnent sous les yeux des lecteurs. Plus encore que chez Castiglione, les discussions doivent aboutir à un consensus. En fait, la conversation mondaine prônée par Mlle de Scudéry a presque totalement évacué la visée philosophique et morale du débat, pour n'en garder que sa dimension socialisante. Le mode consensuel est motivé d'abord par le maintien de l'harmonie du groupe – un trait autoréfléchi par l'énonciation des participants, qui n'est que faiblement caractérisée². Ainsi, leur cohésion s'affirme aussi dans leur utilisation du langage : « c'est par cette négociation sur l'usage et la signification que se soude la 'belle compagnie', exemplairement identifiée à son discours³. » Les devisants ne font pas qu'employer la langue, ils l'enrichissent en inventant de nouveaux termes ou en modifiant l'emploi de mots communs. Les héros de *Clélie* deviennent encore une fois exemplaires et

¹ Alain Pons, *loc. cit.*, p. XXVIII.

² Delphine Denis, « *De l'air galant* » et autres *Conversations* (1653-1684). *Pour une étude de l'archive galante*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 27.

³ *Ibid.*, p. 25.

fournissent une mine d'expressions que les lecteurs pourront utiliser conformément au modèle de sociabilité scudérien¹.

En deuxième lieu, la nécessité du consensus découle de la nature mouvante, relative des sujets abordés : l'humain, les goûts, les perceptions. Les discussions ont souvent comme point de départ un protagoniste demandant l'avis d'autrui concernant une expérience sociale, par exemple lorsque Plotine revient d'un tête-à-tête avec un verbomoteur, ou avec un homme taciturne². Le groupe tiendra compte de chaque opinion pour ensuite les refondre en une vision « moyenne ».

Une seconde stratégie autoréflexive consiste à mettre en valeur les personnages possédant les qualités idéales de l'honnête homme ou de l'honnête femme. Ainsi, de tous ses prétendants, c'est Almicar l'enjoué que préfère Clélie. Celui-ci est aussi très populaire auprès des autres interlocuteurs³. Dans le même ordre d'idées, les amis de Plotine font l'éloge de sa conversation en énumérant ce qui distingue ses interventions⁴. À l'inverse, les manières fautives de certains interlocuteurs sont décrites et déplorées (parler trop, trop peu, railler trop vivement, etc.).

Finalement, ce relativisme entraîne chez Mlle de Scudéry le recours à l'*aptum* et à la modération. Ces deux modalités sont réfléchies dans les comportements des devisants et dans la langue commune, claire, générale et simple⁵. Pour être agréable à entendre, elle se fait naturelle, désinvolte⁶, enjouée.

1.1.2. Les enjeux de l'autoréflexivité chez Fontenelle et Pluche

La mise en place de procédés d'autoréflexivité dans une œuvre complexifie à la fois sa production et sa réception. D'une part, la conception de l'armature spéculaire demande à

¹ *Ibid.*, p. 24.

² *Ibid.*, p. 83-96.

³ *Ibid.*, p.83.

⁴ *Ibid.*, p.93.

⁵ *Ibid.*, p.25.

⁶ Cette désinvolture n'est pas sans rapports avec la *sprezzatura* prônée par Castiglione – cf. Alain Pons, *loc. cit.*, p. XXIII.

l'auteur beaucoup de minutie et d'habileté. D'autre part, le lecteur devra fournir de plus grands efforts pour déchiffrer l'œuvre, ce qui peut compromettre sa compréhension. Pourquoi Fontenelle et l'abbé Pluche ont-ils eu recours à la spécularité si celle-ci présente de tels coûts ?

L'avantage de l'autoréflexivité pour ces deux auteurs découle directement de la complexification de l'œuvre. En effet, le morcellement du contenu du dialogue les protège contre d'éventuelles repréailles. La première édition des *Entretiens* a été publiée en 1686 (1687 pour la version contenant le sixième soir) et celle du *Spectacle* en 1732. Ces deux dialogues auront donc été diffusés durant une période où la censure était particulièrement stricte, soit pendant et immédiatement après le règne de Louis XIV. Les peines infligées à ceux qui exprimaient des opinions subversives pouvaient aller de l'emprisonnement à l'exécution. Ceux qui voulaient suggérer des changements à l'ordre établi devaient s'exiler ou être particulièrement prudents dans leur façon de rédiger. Fontenelle et Pluche ont choisi de camoufler leur conception philosophique trop provocatrice par différents stratagèmes littéraires – notamment, l'emploi systématique de l'autoréflexivité.

Or, en quoi les dialogues de ces deux auteurs étaient-ils subversifs ? Nous résumerons brièvement en quoi consiste, selon notre hypothèse, la clé de lecture des œuvres étudiées. Dans les *Entretiens*, les procédés autoréflexifs sont canalisés par six enjeux, dont quatre sont les principes de base du rationalisme¹ nécessaires pour construire un bon système philosophique. Le premier est la parcimonie : l'explication la plus simple est la plus scientifiquement plausible. Le second est le relativisme que Fontenelle utilise dans ses deux définitions : « Doctrine qui admet la relativité de la connaissance humaine² » et « Doctrine

¹ Nous entendons par rationalisme : « *The philosophical position postulating an active mind that transforms sensory information and is capable of understanding abstract principles or concepts not attainable from sensory information alone* », B. R. Hergenhahn, *op. cit.*, p. 180. Nous traduisons : La position philosophique qui stipule que la raison transforme activement l'information sensorielle et devient ainsi capable de comprendre des principes abstraits ou des concepts qui ne sont pas accessibles lorsqu'on utilise seulement les sens.

² *Le nouveau petit Robert*, Paris, Dicorobert, 2000, p. 1916. La position philosophique inusitée de Fontenelle, un rationalisme teinté de positivisme, découle de son grand scepticisme : d'un côté il remet en questions la suprématie des sens, de l'autre celle de la raison.

d'après laquelle les valeurs (morales, esthétiques) sont relatives aux circonstances (sociales, etc.) et variables¹ ». Troisièmement, il exploite également les deux accensions du scepticisme : « suspension du jugement [...] Attitude philosophique qui nie la possibilité de la certitude² » et « Refus d'admettre une chose sans examen critique : doute³ ». Quatrièmement, on retrouve la bonne utilisation de l'imagination ; cinquièmement, la visée idéologique de fusionner ces quatre principes et de les utiliser afin de modifier la conception de l'homme du lecteur est autoréfléchie. Sixièmement, la spéculativité sert à montrer les conditions d'une entreprise de vulgarisation scientifique réussie. Le message idéologique de Fontenelle est subversif, car il enseigne au lecteur à réfléchir par lui-même et à reconnaître les lacunes de l'ordre social en place.

Dans le *Spectacle*, l'autoréflexivité met en relief quatre enjeux. Le plus évident est l'empirisme qui est mis en relation avec trois préoccupations sociales récurrentes : l'éducation, la religion et le bon fonctionnement de la société ; nous les avons surnommées la « trinité » de Pluche. Le dialogue de ce dernier est subversif, car le message morcelé décrit le projet d'une société idéale basée sur des valeurs opposées à celles sur lesquelles est fondé l'ordre établi.

Les notions de censure, de camouflage et d'autoréflexivité nous amènent au concept de public non réceptif et non initié. Le premier renvoie essentiellement aux agents de la censure qui s'opposent à toute innovation intellectuelle, philosophique, sociale, religieuse, etc. Il peut également désigner les citoyens manquant d'ouverture d'esprit (conservatisme). Le deuxième fait référence aux individus qui ne sont pas en mesure de déchiffrer les jeux spéculatifs ou les conséquences philosophiques exposées dans les œuvres.

¹ *Id.*

² *Ibid.*, p. 2049.

³ *Id.*

1.2. Considérations méthodologiques

1.2.1. *L'organisation du discours et la mise en abyme*

Si la mise en abyme est le principe d'organisation globale du discours qui retiendra principalement notre attention, c'est que Fontenelle et Pluche emploient fréquemment ce procédé littéraire. La manière dont ils l'utilisent et les visées autoréflexives dans lesquelles ils le font se recoupent parfois, mais le plus souvent ils divergent. Il faudra donc comparer ces deux aspects en fonction des méthodes de vulgarisation scientifique, pédagogique et philosophique prônées par chacun d'eux.

Pour ce faire, nous utiliserons certains concepts tirés du l'essai désormais classique de Lucien Dällenbach, *Le récit spéculaire*¹. La mise en abyme y est définie comme une « enclave entretenant une relation de similitude avec l'œuvre qui la contient² ». Sa fonction est identifiée comme essentiellement réflexive : « faire saillir l'intelligibilité et la structure formelle de l'œuvre³ » dont elle fait partie en dédoublant celle-ci entièrement ou partiellement.

Dällenbach répertorie cinq mises en abyme élémentaires en fonction de l'objet de leur réflexion : mise en abyme fictionnelle (réfléchissant l'énoncé), énonciative (c'est-à-dire, portant sur l'énonciation), textuelle et métatextuelle (le code) et enfin transcendante (le principe du texte). Nous dirons quelques mots supplémentaires sur deux d'entre-elles qui s'avéreront particulièrement importantes dans notre analyse.

Premièrement, la mise en abyme énonciative est une matérialisation diégétique de celui qui produit ou reçoit le texte, du processus de production ou de réception même de ce récit ainsi que les conditions qui ont mené à celles-ci.

¹ Lucien Dällenbach, *Le récit spéculaire, essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, 1977, 248 p.

² *Ibid.*, p. 18.

³ *Ibid.*, p. 16.

Deuxièmement, la mise en abyme transcendante réfléchit ce qui fonde, unifie le texte, ou encore, ce qui « en fixe les conditions *a priori* de possibilités¹ ». Elle propose une métaphore de l'origine du texte et cette fiction « est toujours la *cause* et, à la fois, l'*effet* de l'écriture qu'elle (qui la) met en jeu² ».

Dans la mesure où la mise en abyme fictionnelle se présente comme un segment « synecdochique³ », elle peut avoir subi deux types de transformation par rapport à l'énoncé original : la compression ou la dilatation sémantique. La première suppose une reproduction quasi-identique, mais « en miniature », du récit de base. Elle permet de dégager l'essentiel d'un récit en condensant et en stylisant son contenu. De plus, elle assure la compréhension du lecteur par la répétition de ce contenu. Ce type entraîne donc une diminution de la polysémie du texte. La deuxième représente plutôt un « équivalent métaphorique⁴ », une traduction libre de l'énoncé visé ; aussi peut-elle défendre la thèse ou l'antithèse du récit réfléchi. Sa fonction est l'approfondissement de la signification du texte : une « atemporalisation », une généralisation ; l'ajout d'une autre couche d'interprétation au texte original dans son ensemble.

La position des mises en abyme est également un paramètre important à considérer. Dällenbach distingue trois cas : la boucle programmatique, la coda et le pivot. La boucle programmatique se situe au début du récit dont elle annonce le déroulement – un procédé qui a, potentiellement, plusieurs applications : il peut avoir pour but d'orienter le décodage du texte par le lecteur en soulignant les éléments dont il doit préférentiellement tenir compte, d'attiser ses attentes en retardant le dénouement prévu, etc. La coda, à la toute fin du récit, répète ce qui a été vu. Finalement, c'est à l'intérieur du corps du texte que la majorité des mises en abyme prennent place. Elles y possèdent une force narrative maximale, celle de pivot du récit, par ces propriétés rétro-prospectives⁵. De fait, elles

¹ *Ibid.*, p. 131.

² *Ibid.*, p. 132.

³ *Ibid.*, p. 62.

⁴ *Ibid.*, p. 77.

⁵ *Ibid.*, p. 89.

cumulent les fonctions réflexive (puisqu'elles proposent des considérations sur ce qui a déjà été vu) et d'extrapolation (une anticipation sur ce qui reste à voir). Elles peuvent être le siège d'un revirement sémantique, servir à orienter les attentes du lecteur ou même, à différents degrés, à l'induire en erreur.

Au-dessus de la catégorie des mises en abyme élémentaires, Dällenbach identifie un second palier hiérarchique : le *type* des mises en abyme, c'est-à-dire leur mode d'interaction lorsqu'elles sont nombreuses à l'intérieur d'un même texte. L'essayiste en signale deux : le conglomérat et l'agglomérat. Le premier a « pour effet d'apparier plusieurs mises en abyme et de les ramifier selon le dessin d'une figure étoilée¹ ». Autrement dit, chaque mise en abyme prise isolément traite d'un thème, d'un sujet distinct. Ces thèmes ont cependant des liens entre eux à l'intérieur du texte et l'interaction des mises en abyme souligne cette logique. Le second type a pour résultat de « superposer diverses réflexions et de les surdéterminer par coalescence² ». Cela signifie que, dans ces cas, les mises en abyme traitent exactement du même enjeu, mais en insistant davantage sur un aspect particulier, de sorte que leurs significations se recoupent et que de leur surimpression se dégage le sens total de l'œuvre.

Ces deux types de réseautage littéraire peuvent montrer à leur tour deux modes d'association des mises en abyme qu'ils contiennent : la domination hégémonique ou la coopération égalitaire. Dans le premier cas, l'une des mises en abyme est dominante (elle présente l'idée principale), tandis que les autres sont employées dans le but de renforcer son impact ; dans le second cas, il y a égalité de valeur des mises en abyme du réseau.

1.2.2. Pragmatique interactionnelle : la conversation

Afin d'analyser les procédés par lesquels l'autoréflexivité se manifeste dans nos dialogues, nous emprunterons à la pragmatique un certain nombre de concepts théoriques.

¹ *Ibid.*, p. 139.

² *Id.*

Tout d'abord : la définition pragmatique du terme « conversation » est fort semblable à celle des théoriciens du XVII^e siècle¹. En effet, toutes deux affirment que la conversation se démarque des autres types d'interaction verbale par la proximité immédiate des participants dans le temps et l'espace ; qu'elle se déroule de manière familière, décontractée, et ses paramètres constitutifs (nombre de devisants, sujet traité et durée des différentes unités hiérarchiques qui la composent) sont soumis à une improvisation perpétuelle. À cette liberté s'ajoute son absence de finalité : la conversation est une fin en soi². Quant au dialogue, la linguistique en donne une définition plutôt floue. Au sens large, il s'agit d'un synonyme de conversation ; au sens strict, on le dit composé « d'échanges de propos fabriqués, existant d'abord sous forme écrite³ » – ce qui correspond à un usage plus littéraire du terme. C'est ce dernier emploi que nous utiliserons dans le cadre de notre mémoire.

1.2.2.1. Types d'interactions entre les personnages

En pragmatique, deux approches opposées prédominent : la vision agonale et la vision coopérative de la communication. La vision agonale a donné lieu à la théorie de la « négociation conversationnelle » de Catherine Kerbrat-Orecchioni ; la vision coopérative au « principe de coopération » de Paul Grice. Les deux nous seront utiles. Grice stipule que le déroulement de la conversation, comme toute activité sociale, repose sur un contrat implicite entre les différents protagonistes et dont le principe général s'énonce comme suit :

que votre contribution conversationnelle corresponde à ce qui est exigé de vous, au stade atteint par celle-ci, par le but ou la direction acceptés de l'échange parlé dans lequel vous êtes engagé⁴

Ou encore : on doit faire ce que l'on serait en droit d'attendre des autres dans les mêmes circonstances. Dans cette perspective théorique, les participants recherchent le même but :

¹ Delphine Denis, *La muse galante poétique de la conversation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, Honoré Champion, 1997.

² Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions verbales*, Paris, Armand Colin, 1990, tome 1. p. 114.

³ *Ibid.*, p. 116.

⁴ Paul Grice, « Logique et conversation », *Communications*, n° 30, (1979), p. 60-61.

la progression sans heurts de l'échange qui aboutit à un consensus. Finalement, pour maintenir l'harmonie, il importe de préserver la face négative et positive de soi et d'autrui¹.

La concession est la figure par excellence de la coopération². En effet, elle permet l'expression du désaccord en même temps que l'élaboration d'une parole commune. Il existe principalement trois degrés de concession. Premièrement, on retrouve le « faux désaccord ». La forme de cette intervention est oppositionnelle, mais son contenu est en accord avec l'énoncé de son interlocuteur dont il n'est souvent que la surenchère. En deuxième lieu se trouve la « vraie concession » : l'interlocuteur est partiellement en désaccord avec le locuteur mais ce dernier nuance son propos et les deux protagonistes trouvent un terrain d'entente. En troisième lieu, on distingue la « fausse concession ». Ici, le désaccord est total et les devisants n'arrivent à s'entendre que par un contresens d'interprétation ou une pure hypothèse³. C'est une concession qui maintient l'apparence du dialogue : une concession rhétorique.

Même si l'amorce d'un échange conversationnel et sa poursuite nécessitent effectivement une synchronisation des participants, il peut arriver qu'un processus de négociation entre les parties soit nécessaire afin d'entériner un accord. Quatre issues sont alors envisageables : deux d'entre elles impliquent la réussite de la transaction : « 1) L₁ et L₂ modifient leurs attitudes mutuelles et parviennent à un compromis satisfaisant. 2) L'un des deux interactants accepte de son plein gré de s'aligner sur les positions de l'autre. ». Les deux autres se soldent par un échec : 3) Les deux protagonistes restent « figés sur leurs positions initiales [...] 4) L'un d'eux « emporte le morceau », mais à la faveur exclusive d'un coup de force [...] »⁴.

A priori, chaque élément de la conversation peut être motif à négociation. Catherine Kerbrat-Orecchioni pose quatre objets principaux de transaction entre les devisants : la

¹ Ces notions seront traitées plus en détails dans la section sur les taxèmes.

² Delphine Denis, *La muse galante [...]*, *op. cit.*, p. 153.

³ *Ibid.*, p. 145.

⁴ Catherine Kerbrat-Orecchioni, « Les négociations conversationnelles », *Verbum*, n° 7, (1984), p. 237.

forme de l'interaction, son contenu, sa structure et les rapports de place entre les protagonistes. Cette dernière catégorie englobe toutes les autres : elle détermine le résultat des transactions et est continuellement façonnée par celui-ci. C'est donc du point de vue des rapports de place ou « taxèmes » que nous analyserons les stratégies de négociation entre les personnages des dialogues à l'étude.

1.2.2.2. Les taxèmes

Les participants d'une conversation peuvent se positionner en fonction du degré de domination qu'ils exercent les uns sur les autres. Ils peuvent occuper une position « haute » (de dominance) ou « basse » (de soumission). L'égalité ou l'inégalité de l'échange est quelquefois déterminée d'emblée par des facteurs extérieurs à la conversation, par exemple des paramètres socio-institutionnels (le statut social, l'âge, le prestige, la compétence¹), culturels (comme le degré de mondanité de la conversation) ou par le type d'échange imposé (l'échange didactique entre maître et élève). Cependant, dans une majorité de cas, une modification des places hiérarchiques initiales reste possible au fil de la conversation : les positions sont (re)négociées à travers l'utilisation que font les participants du langage. Pour rendre compte de ce phénomène interactionnel, Catherine Kerbrat-Orecchioni a développé le concept de taxème qu'elle définit comme

un certain nombre de faits sémiotiques [...] considér[és] à la fois comme des *indicateurs* de places (i.e. des indices) [...], et des *donneurs* de places (qu'ils « allouent » au cours du développement de l'échange)².

L'agencement des taxèmes dans les dialogues étudiés est révélateur de leurs enjeux idéologiques. Toujours en tenant compte du modèle de sociabilité dans lequel se tient la conversation, il est logique de penser que les personnages en position haute détiennent les qualités valorisées. Puisque nous nous trouvons dans le registre de la vulgarisation scientifique, ces qualités seront vraisemblablement liées à la démarche intellectuelle, philosophique, expérimentale ou pédagogique. D'autre part, ceux qui accèdent

¹ Catherine Kerbrat-Orecchioni, « La notion de "place" interactionnelle ou Les taxèmes qu'est-ce que c'est que ça? » *Échanges sur la conversation*, Paris, Éditions du CNRS, 1988, p. 185.

² *Ibid.*, p. 186.

progressivement à une position haute l'acquièrent au fil de l'enseignement qu'on leur dispense. Dans le cadre de notre mémoire, nous emprunterons la méthode d'analyse et la classification des taxèmes verbaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni¹. Cette catégorisation divise les taxèmes en trois groupes, « selon le niveau où ils se localisent par rapport au fonctionnement global de l'interaction² », c'est-à-dire au niveau de la forme de l'interaction, de sa structuration et de son contenu. Pour des raisons de concision, nous ne décrirons que des taxèmes de position haute, mais il est évident que la situation inverse équivaut à un taxème de position basse.

Les taxèmes concernant la forme de l'interaction regroupent les indices de l'issue d'une négociation portant sur la langue utilisée dans l'échange (registre), son style (degré de familiarité) et son type (ses enjeux, ses règles, ses aspects formels). Celui qui réussit à imposer ces caractéristiques domine son vis-à-vis, lequel devient dominé.

Les taxèmes reliés à la structure de l'interaction se divisent en deux sous-groupes : ils sont relatifs aux tours de parole ou à l'organisation hiérarchique en unités. Dans le premier sous-groupe se retrouvent des indicateurs quantitatifs de la durée et de la fréquence d'intervention de chacun des individus au niveau de l'échange et de l'interaction : ce sont des éléments qui augmentent leurs chances de dominer l'échange. On inclut également dans ce sous-groupe les taxèmes qui indiquent quel participant négocie le mieux l'opportunité de prendre la parole. Parfois, c'est un médiateur de conversation qui occupe cette fonction³.

Durant l'alternance des tours de parole, un individu s'approprie parfois la parole sans y avoir été invité : nous sommes alors en présence d'un phénomène d'interruption ou d'intrusion. Le premier survient lorsqu'il y a changement de locuteur alors que le sujet parlant n'avait pas terminé son intervention. L'interruption peut être accidentelle,

¹ Catherine Kerbrat-Orecchioni, « La mise en places », *Décrire la conversation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1987, p. 319-352.

² *Ibid.*, p. 323.

³ La position de ce médiateur est particulièrement complexe. D'une part, son statut de gestionnaire le place en position haute; d'autre part, il est désavantagé en ce qui a trait à la quantité de paroles prononcées, ce qui le met en position basse.

coopérative (due à un excès d'enthousiasme, à un effort pour aider l'autre à préciser son propos) ou bien agonale.

Le deuxième sous-groupe relié à la structure de l'interaction concerne son organisation hiérarchique en unités. En effet : celui qui initie et clôture le plus d'unités hiérarchiques durant la conversation s'élève en position haute¹.

Finalement, la troisième catégorie de taxèmes correspond au contenu de l'interaction. Elle se subdivise en trois sous-groupes. Le premier d'entre eux concerne les thèmes abordés lors de la conversation. Ceux-ci sont des indicateurs de place à deux égards. Premièrement, celui qui initie avec succès un nouveau thème se place en position dominante. Deuxièmement, le degré de compétence du locuteur par rapport au sujet suggéré est d'une grande importance. La bonne connaissance d'un sujet que l'on propose ou qui est proposé par quelqu'un d'autre devient un atout pour s'imposer. Le second sous-groupe de taxèmes est relié aux signes et aux opinions. Faire adopter « son vocabulaire, son interprétation des mots et des énoncés, et son analyse du référent² » est considéré comme un marqueur de position haute. L'issue des négociations à propos des opinions, que les protagonistes étayent par des stratégies argumentatives, est aussi un indice de domination : celui qui convainc l'autre gagne. Le troisième sous-groupe de taxèmes touchant au contenu de l'interaction fait référence à la valeur illocutoire des énoncés. Ici, nous retrouvons le rang hiérarchique de l'acte de langage décrit précédemment. Catherine Kerbrat-Orecchioni considère ces derniers comme des taxèmes dans la mesure où ils peuvent être mis en relation avec la théorie des faces du sociologue Erving Goffman³, qui avance que la conversation est le terrain de négociations continues entre les protagonistes, chacun souhaitant ne pas perdre la face. La « face négative » représente les efforts d'un participant pour défendre son territoire, la « face positive » regroupe toutes les stratégies déployées

¹ Pour des exemples de stratégies d'ouverture et de fermeture d'unités hiérarchiques de la conversation en général, voir Robert Bouchard, « Structuration et conflits de structuration » dans *Décrire la conversation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1987, p. 73-104 et dans un cadre pédagogique voir C. Heddesheimer et F. Roussel, « Essai d'analyse discursive d'un séminaire », *Verbum*, t. 9, (1986), p. 29-59.

² Catherine Kerbrat-Orecchioni, « La notion de "place" interactionnelle [...] » *op. cit.*, p. 191.

³ Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.

afin de se faire reconnaître et apprécier par autrui. Les taxèmes de position haute regroupent les actes de langue qui constituent une menace pour les faces de l'interlocuteur :

face négative : ordre, interdiction, et même autorisation, suggestion, conseil [...] face positive : critique, raillerie, invective, désaccords en TOUS genres, affronts et offenses, blâmes et reproches, injures et insultes [...] Tous les comportements vexatoires, susceptibles d'infliger à l'autre une blessure narcissique PLUS ou moins grave¹.

Inversement, les taxèmes de position basse réfèrent aux actes de langage qui constituent une menace pour l'émetteur :

face négative : promesse et [...] autres « promissifs » austino-searliens. Face positive : remerciement, excuse, aveu, autocritique, auto-accusation, autodépréciation, auto-humiliation et autres comportements autodégradants².

Il est également utile d'ajouter que dans le cadre d'une conversation, les deux paires adjacentes d'actes illocutoires les plus présents sont « question-réponse » et « requête-réaction »³.

Si elle permet de rendre compte de la relation de domination qui prévaut entre les participants, l'analyse des taxèmes pose néanmoins certains problèmes méthodologiques⁴. Ainsi, établir quel personnage domine globalement une conversation reste un exercice délicat. En effet, les taxèmes sont dispersés au fil de l'interaction et il est crucial d'évaluer le rayon d'action de chacun d'eux : les conséquences du succès ou de l'échec d'une négociation a-t-elle des répercussions simplement sur l'échange en cours, ou au contraire sur le reste de la conversation et sur celles qui suivront ? Il convient ici de comparer la fréquence des taxèmes selon les unités hiérarchiques de la conversation dans lesquels ils sont situés. En outre, il existe maintes formes de domination et il est possible qu'un sujet s'étant imposé dans l'un des aspects de la conversation se fasse dominer sur un autre. Ajoutons qu'il existe également de multiples axes verticaux, correspondant aux différents enjeux de pouvoir. Il peut s'agir, par exemple, d'axes verticaux basés sur le rang social, la

¹ Catherine Kerbrat-Orecchioni, « La notion de "place" interactionnelle [...] » *op. cit.*, p. 192.

² *Id.*

³ Delphine Denis, *La muse galante* [...], *op. cit.*, p. 132.

⁴ Catherine Kerbrat-Orecchioni, « La notion de "place" interactionnelle [...] » *op. cit.*, p. 194-196.

possession d'un savoir ou le sexe (nos deux dialogues impliquant une femme). Enfin, les taxèmes en eux-mêmes se révèlent souvent des indicateurs de place ambigus. Il importe donc de tenir compte du contexte et de l'« histoire conversationnelle » des protagonistes qui échangent.

2. Chapitre I : Autoréflexivité et organisation du discours dans les *Entretiens*

2.1. Rôle structurant de la préface

Il est vrai que la préface des *Entretiens sur la pluralité des mondes* annonce certains thèmes, enjeux méthodologiques et procédés discursifs mis en œuvre par Fontenelle. Pourtant, les « blancs » – les non-dits volontaires – sont encore plus révélateurs : ils taisent en partie la stratégie autoréflexive que Fontenelle va déployer, ce qui la rend d'autant plus efficace. Dans ce sens, il est utile de commencer ce chapitre par une catégorisation des procédés d'autoréflexivité que nous étudierons et de les distinguer selon leur degré plus ou moins grand de cryptage.

Les « stratégies cryptées de niveau un » désignent celles qui sont présentes à la surface du texte. Elles sont déclarées d'entrée de jeu au lecteur, directement dans l'énoncé – pensons à la vulgarisation scientifique¹. Il est important toutefois de noter que cette transparence cache souvent un dessein ; la justification de leur emploi est fréquemment biaisée et n'annonce pas tous les rôles qu'elles joueront dans l'économie du texte. En effet, cette vulgarisation scientifique ne vise pas uniquement l'astronomie, mais également la transmission d'une méthode scientifique (le cartésianisme et certains éléments du positivisme²), ainsi que les conséquences idéologiques qu'elle entraîne (apprendre à réfléchir par soi-même). Chez Fontenelle, les digressions et l'amalgame du vrai et du faux font également partie de cette catégorie.

Les « stratégies cryptées de niveau deux » correspondent aux procédés autoréflexifs qui ne sont pas décrits directement dans l'énoncé, mais qui font partie de la composition de la préface. Elles y sont introduites implicitement et continueront d'être employées dans tout le

¹ La façon dont la préface des *Entretiens* traite de vulgarisation scientifique, de pédagogie, et de censure a déjà été examinée par Marie-Françoise Mortureux dans sa thèse « La formation et le fonctionnement d'un discours de vulgarisation scientifique au XVIII^e siècle à travers l'œuvre de Fontenelle », Paris, Didier Érudition, 1983, p.134-140. Nous y renvoyons le lecteur.

² Jean-François Counillon, *Fontenelle écrivain, savant, philosophe*, Fécamp, Imprimeries réunies L. Durand et Fils, 1959, p. 60.

dialogue. Chez Fontenelle, c'est le cas des procédés dits de camouflage : les « séquences tampon » et les vocables ambivalents. Puisque leur présence n'est que tacite, ces stratégies de cryptage risquent d'échapper au lecteur non avisé. Pour le lecteur perspicace, en revanche, elles contribuent à la décantation du texte en deux couches de lecture : astronomie et philosophie. Au niveau thématique, soulignons que les allusions à Descartes, le théoricien principal auquel se réfère Fontenelle¹, ne sont pas explicites mais plutôt intertextuelles². Ce n'est pas un hasard : certains aspects de la philosophie cartésienne ont été condamnés par l'Église³. La discrétion de l'auteur à propos de sa source principale nous incite donc à croire qu'il empruntera la même orientation subversive que ce dernier.

Finalement, les « stratégies cryptées de niveau trois » sont passées sous silence dans la préface – chez Fontenelle, il s'agit de l'ordre des entretiens et du réseau des mises en abyme. Or, selon notre hypothèse, ce sont elles qui voilent les propos les plus provocateurs. D'une part, ces stratégies sont responsables de la diffusion des principes scientifiques fontenelliens, soit la parcimonie, le relativisme, le scepticisme et la bonne utilisation de l'imagination ; d'autre part, elles servent de canevas pour exhiber les conséquences de ces derniers sur la conception de l'être humain.

Au niveau thématique, il n'est pas fait mention de ces principes scientifiques dans la préface. En outre, le terme « astronomie » n'est pas mentionné (le vocable « tourbillon » de la page 51 n'est pas directement lié à l'astronomie dans la physique cartésienne⁴). Nous partageons donc l'opinion de plusieurs critiques⁵ : Fontenelle a choisi l'astronomie en raison de la grande popularité de ce sujet à l'époque. De plus, Jean Dagen souligne la prédisposition de cette science pour expliquer le cartésianisme : « L'attention se reporte tout entière sur la conduite du raisonnement, l'astronomie présentant à l'évidence le terrain

¹Voir Roger Marchal, *Fontenelle à l'aube des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1997, p.169-171; Marie-Françoise Mortureux, *op. cit.*

² Voir à cet effet l'édition critique de Christophe Martin : « préface » dans *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Flammarion, 1998, p. 51 note 3, p. 52 notes 2 et 3.

³ Jean Dagen, « Réflexions sur les mondes de Fontenelle », *Littératures classiques*, n° 22, (1994), p. 130-131.

⁴ Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] » *op. cit.*, p. 418-419.

⁵ Voir Christophe Martin, « Dossier », *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Flammarion, 1998, p. 177-194 et Jean-François Counillon, *op. cit.*, p. 62.

le plus favorable à l'expérimentation d'une pensée coupée de l'expérience directe¹. » De son côté, J.-R. Carré signale l'importance de discuter d'un sujet propre à fasciner les dames dans un contexte mondain :

Par les femmes, il [*Fontenelle*] est à la mode ; par lui les sciences le sont chaque jour davantage. [...] Fontenelle n'a fait là qu'amplifier un mouvement d'idées qu'il n'a pas créé ; il savait dès longtemps le succès mondain des conférences scientifiques des années 1680 ; mais il a vu tout le parti que l'on pouvait tirer, en ces matières, de l'esprit de domination féminin, dont il s'amusait, en le subissant, avec des réserves discrètes.²

L'astronomie n'est donc qu'une façade visant à assurer une relative popularité à l'ouvrage pour diffuser plus largement certains principes philosophiques.

2.2. Les procédés de camouflage : « mine de rien » ?

Nous avons regroupé dans cette catégorie la séquence tampon et les vocables ambivalents³. Fréquemment présents, parsemés dans le discours, ces procédés constituent une sorte de « bruit de fond » dont la fonction est à la fois de masquer et de dévoiler l'objet véritable du texte. Ils permettent l'arrimage de l'ordre des entretiens et des mises en abyme qui sont des stratégies autoréflexives globalisantes et beaucoup plus subversives.

2.2.1. Les séquences tampon

Nous définissons par séquence tampon toute phrase ou segment de phrase qui suit un énoncé potentiellement subversif dans le but d'en amoindrir la portée. Ce procédé a un double objectif : protéger l'auteur des foudres des autorités et de la censure, bien sûr, mais aussi – du point de vue de la vulgarisation scientifique – rendre le livre imperméable aux gens non aptes à recevoir ce genre de connaissance. À cela s'ajoute d'ailleurs un motif pédagogique : préparer l'esprit du lecteur à concevoir et à accepter les éléments de l'idéologie que Fontenelle met en place. Dans tous les cas, la séquence tampon mime le

¹ Jean Dagen, *art. cit.*, p.135.

² J.-R. Carré, *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1932, p. 672.

³ Pour d'autres procédés de camouflage, voir la sixième partie de l'excellent ouvrage de J.-R. Carré, *op. cit.*, en particulier son chapitre « Les prudences de Fontenelle » qui dresse une typologie du procédé de suggestion chez Fontenelle. Techniquement, ce que nous nommons « séquence tampon » prend place dans le texte immédiatement après les suggestions de Carré.

retour à l'ordre de celui qui parle (qu'il s'agisse des personnages ou de l'auteur dans la préface) en mettant fin à une digression prétendument inutile ou puérile. Parfois l'émetteur court-circuite lui-même sa pensée, parfois c'est son vis-à-vis qui s'en charge. Nous croyons que c'est ce détournement qui constitue le véritable discours dont les notions scientifiques ne fournissent que le prétexte. Chez Fontenelle (et chez l'abbé Pluche), il y a un réel fourmillement de séquences tampon.

Nous identifions les séquences tampon comme des « stratégies cryptées de niveau 2 », car leur existence n'est pas mentionnée explicitement dans la préface même si elles y sont omniprésentes.

La présente section met en place une typologie des cas exemplaires et des effets qu'ils produisent :

1- Nous nommons le premier type de séquence tampon « capitulation rhétorique ». Le premier exemple survient au tout début de la préface :

Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne ; les milieux sont trop difficiles à tenir, et je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine¹.

Il semble absurde de penser que Fontenelle se soit résigné à publier un livre dont il n'était pas satisfait. Il feint de craindre que son entreprise échoue, alors qu'il a savamment orchestré de multiples stratégies d'autoréflexivité pour arriver à ses fins. Ces appréhensions sont clairement rhétoriques.

Il est intéressant de noter que ce même passage est précédé d'un autre type de procédé de camouflage, soit selon J.-R. Carré, une suggestion sous forme d'« exception qui n'excepte pas ; la remarque qui, en écartant le soupçon, requiert l'application de la règle² » : « mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne [...] Mais si on me dit à peu près comme à Cicéron,

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Flammarion, 1998, p. 50.

² J.-R. Carré, *op. cit.*, p.648.

[...] je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit¹. » En d'autres termes, Fontenelle nie énergiquement que son entreprise s'apparente à celle du grand orateur : instruire et élever l'esprit d'un plus grand nombre. Ce faisant, il sème l'idée du rapprochement des deux œuvres ; idée qui ne se serait peut-être pas présentée à l'esprit de son lectorat s'il n'en avait glissé mot. Le fait que l'enjeu de vulgarisation philosophique - et non simplement astronomique - fasse l'objet de tant de précautions nous incite davantage à croire que la structure profonde de l'œuvre sera centrée autour de cet enjeu.

2- Nous nommons le deuxième type de séquences tampon « Distanciation et dénigrement² ». Lorsque Fontenelle, dans sa préface, aborde la question du sujet de ses entretiens, il fait preuve de beaucoup de désinvolture et de détachement : « Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la philosophie la matière la plus capable de piquer la curiosité³. » Il n'empêche : cette indifférence apparente fait tout de même place à une justification relativement longue qui plaide avec intensité son choix : « Il semble que rien ne devrait nous intéresser *davantage* que de savoir comment est fait ce monde que nous habitons, s'il y a d'autres mondes semblables, et qui soient habités aussi⁴ ». Chose étonnante, cette justification contient des allusions philosophiques très appuyées et non scientifiques. La séquence tampon suit immédiatement : « mais après tout, s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets ; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile⁵. »

Deux procédés principaux contribuent ici à l'effet tampon : la distanciation et le dénigrement. Fontenelle se distancie des philosophes, potentiellement dangereux pour l'ordre établi, en utilisant des démonstratifs impersonnels qui l'excluent : « ceux, ces sortes de gens, tout le monde n'est pas ». Il dénigre la conception philosophique pouvant découler

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 50.

² Nous sommes conscients que cette catégorie de séquences tampon s'apparente fortement à la *captatio benevolentiae* (captation de la bienveillance), ou à la *sprezzatura* (désinvolture mondaine). Cependant, ces procédés rhétoriques connus s'inscrivent dans le contexte particulier d'une utilisation systématique de l'autoréflexivité et sont donc « gauchis » pour participer à la décantation du texte en deux niveaux de lecture.

³ *Ibid.*, p. 50-51.

⁴ *Ibid.*, p. 51. Nous soulignons.

⁵ *Id.*

de l'astronomie par des termes méprisants : « pensées à perdre, ces sortes de sujets, dépense inutile ». Toutes ces précautions nous incitent paradoxalement à croire que Fontenelle se présente d'abord et avant tout comme un philosophe, et non comme un scientifique¹ : la conception philosophique du monde découlant des observations astronomiques constitue le véritable enjeu de son livre.

3- La « justification-écran » détourne l'attention des vrais enjeux du texte. Voici le propos que doit atténuer la troisième séquence tampon : « Je n'ai rien voulu *imaginer* sur les habitants des mondes, qui fût entièrement impossible et *chimérique*. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvait penser raisonnablement, et les *visions* même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement *réel*². » L'auteur fait ici la distinction entre imagination et chimère, comme l'a souligné Christophe Martin³. L'imagination constitue des extrapolations raisonnables, c'est-à-dire cautionnées par la logique. Les chimères quant à elles constituent des extravagances irrationnelles de l'esprit. Fontenelle souligne que les premières ont leur place dans ses entretiens et qu'il a même apporté un soin particulier à en parsemer ses propos. L'imagination dans les *Entretiens* n'a pas un rôle scientifique mais esthétique en rendant plus agréable une matière aride. Cependant, nous croyons que le passage cité révèle qu'elle remplit également une fonction philosophique : elle fait partie intégrante du raisonnement fontenellien. Ce constat subversif entraîne une fausse justification : « Le vrai et le faux sont mêlés ici, mais ils sont toujours aisés à distinguer⁴ ». Fontenelle se défend de vouloir tromper son lectorat en plaidant que les produits de l'imagination sont facilement décelables. Il détourne ainsi l'attention de la véritable menace qu'elle représente pour l'ordre établi : elle entraîne la liberté de penser et l'ouverture d'esprit. Une séquence tampon de type « distanciation/dénigrement » suit immédiatement : « Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre, c'est là le point le plus

¹ Il est intéressant de constater que Marie-Françoise Mortureux arrive à cette même conclusion en analysant le métatexte avec un outillage théorique très différent, soit linguistique. Voir le chapitre un (p.167- 200) de sa thèse de doctorat « La formation et le fonctionnement [...] », *op. cit.*

² Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 53. Nous soulignons.

³ *Id.*, notes en bas de page 4 à 6.

⁴ *Ibid.*, p. 53.

*important de cet ouvrage, et c'est cela justement dont je ne puis rendre raison*¹. » Fontenelle se distancie de son propre moyen de construction textuelle. Il fait mine d'être lui-même surpris de cet étonnant assemblage bien qu'il avoue que ce dernier joue un rôle majeur dans son œuvre. Cette dernière séquence tampon souligne encore la visée philosophique des entretiens.

4- La « fausse négation » consiste à mettre dans la bouche d'un opposant une réflexion appuyant la philosophie de Fontenelle, puis à la lui faire rejeter aussitôt.

C'est pourtant sur cette coque de ver à soie qu'il se fait de si grands travaux, de si grandes guerres, et qu'il règne de tous côtés une si grande agitation. [...] Il me semble [...] *qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, et de se tourmenter tant* ; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne².

L'héliocentrisme entraîne de gros changements dans la conception de l'être humain. Ceux-ci sont effleurés par la Marquise : une relativisation de nos petits problèmes personnels et le remplacement de la domination par la coopération. Mais elle les repousse du revers de la main en remettant en cause la rotation de la Terre.

5- Le « sabotage du sérieux de l'entreprise ». Contrairement au processus de « distanciation/dénigrement », le narrateur assume ces raisonnements mais les présente comme d'innocentes divagations plaisantes. Ainsi, dans la fable d'Arioste, tous les objets que nous égarons se retrouvent sur la Lune et l'esprit de ceux qui ont perdu la raison y est conservé dans des fioles :

Astolfé fut fort étonné de voir que les fioles de beaucoup de gens qu'il avait crus très sages, étaient pourtant bien pleines ; et pour moi je suis persuadé que la mienne s'est remplie considérablement depuis que je vous entretiens de visions, tantôt philosophiques, tantôt poétiques³.

Fontenelle joue sur l'ambivalence des termes et utilise le mot vision (un terme péjoratif désignant l'imagination) afin de qualifier son entreprise. Ce passage lui-même est ambigu :

¹ *Id.*

² *Ibid.*, p.78-79, nous soulignons.

³ *Ibid.*, p. 92

si des gens en apparence sages sont en fait des fous, Fontenelle avec ses raisonnements extravagants pourrait bien avoir raison.

6- « Frivolité des propos ». Ce type de séquence tampon semble employé distinctement pour amoindrir les conséquences des principes de base (parcimonie, relativisme, scepticisme, imagination) sur la conception de l'être humain. En même temps qu'il discrédite ces principes, il attire l'attention sur eux et devient ainsi autoréflexif. Par exemple, la Marquise pose une question sur l'astronomie : « Est-il possible qu'il [*le mouvement de rotation de la Terre*] ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnaisse¹ ? » Le Philosophe profite de l'occasion pour glisser une réflexion philosophique sur l'être humain² :

Les mouvements les plus naturels, répondis-je, et les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir, cela est vrai jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes³.

La séquence tampon qui suit est placée dans la bouche de la Marquise : « Ah ! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de physique, cela s'appelle bâiller⁴. » Cet exemple provient du premier entretien et montre l'importance d'appliquer le principe de parcimonie : l'anthropocentrisme menace constamment de fausser notre jugement.

Les séquences tampon sont présentes en grand nombre au début de l'œuvre, sont pratiquement absentes du quatrième et du cinquième soir et reviennent lors du sixième soir. Or, la répartition des analogies suit exactement la relation inverse. Ceci s'explique grâce à la pragmatique de la conversation ; nous y reviendrons.

2.2.2. Le rôle de la lettre liminaire dans les « Entretiens »

L'ouvrage de Fontenelle est constitué de sept lettres, soit celle qui suit immédiatement la préface, adressée directement à Monsieur de L..., et les six soirs qui sont autant de compte

¹ *Ibid.*, p. 79

² Nous expliciterons les caractéristiques et les fonctions des analogies ultérieurement.

³ *Ibid.*, p.79

⁴ *Id.*

rendus destinés à ce même ami. La première est l'occasion de décrire la situation initiale dans la plus pure tradition cicéronienne¹ : personnage, contexte, temps et lieu de la situation d'énonciation. Marie-Françoise Mortureux a analysé par le biais de la linguistique un autre aspect du rôle de cette lettre. Elle soutient qu'elle a pour fonction d'« indiqu[er] le groupe social auquel appartiennent conjointement le destinataire et le destinataire » et que « le sujet d'énonciation [...] se fond dans un groupe qui ne cache pas son désir de devenir plus nombreux². » Pourtant, elle termine son analyse en soulignant que « À l'égard de l'énonciation le statut de cette Lettre reste ambiguë, et la position du sujet difficile à définir³. » Nous croyons que notre concept de séquence tampon peut éclairer cette confusion. Contrairement à Mortureux, nous avançons que cette lettre permet deux fois une double distanciation ménageant à la fois l'auteur et le lecteur : le premier contre la censure, le deuxième en présentant de façon progressive des concepts potentiellement menaçants.

La première distanciation de l'auteur s'effectue par le biais de la préface et de ses séquences tampon. La lettre liminaire en est une deuxième, puisqu'elle constitue dans son ensemble une séquence tampon de deux pages du type « distanciation-dénigrement ». Fontenelle mine de l'intérieur la crédibilité du philosophe en dénigrant la philosophie (« Savez-vous bien que ce compte exact sera un livre ; et ce qu'il y a de pis, un livre de philosophie⁴ ? ») ; il s'en distancie en la présentant comme un sujet de moquerie, même pour ceux qui s'y adonnent : « Heureusement vous êtes philosophe, et vous ne vous moquerez pas tant qu'un autre⁵ ». Cette précaution s'explique probablement par la similitude entre l'occupation réelle de l'auteur et du protagoniste principal qui « est si conforme à ce que l'on sait par ailleurs de toute la carrière de Fontenelle⁶ ». La lettre liminaire amoindrit donc l'impact d'une préface où se dessine implicitement le dessein

¹ Mustapha Kemal Bénouis, *op. cit.*, p. 234.

² Marie-Françoise Mortureux, « La formation et fonctionnement [...] » *op. cit.*, p.140.

³ *Ibid.*, p.141

⁴ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 57.

⁵ *Id.*

⁶ *Id.*

d'une entreprise de vulgarisation d'enjeux philosophiques - dessein crypté avec soin qui révèle un haut potentiel subversif.

La deuxième double distanciation est destinée au lectorat mondain et ce, dans une optique pédagogique. Le livre ne s'adresse pas directement au lecteur. Celui-ci est apparemment protégé dans un rôle passif de voyeur qui lit des lettres destinées à un tiers. Dans la lettre liminaire, Fontenelle prend bien soin d'opposer mondanité et philosophie : « Vous vous attendez à des fêtes, à des parties de jeu ou de chasse, et vous aurez des planètes, des mondes, des tourbillons¹ ». On retrouve le même contraste plus loin : « Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable ; ils se passèrent à épuiser les nouvelles de Paris d'où je venais, *mais* ensuite vinrent ces entretiens² ». Les conversations philosophiques ont donc eu lieu par défaut, quand les protagonistes eurent fait le tour des sujets véritablement intéressants. Ainsi, le récepteur reste libre d'adhérer ou non à la conception philosophique proposée dans l'ouvrage ; s'il ne se sent pas directement interpellé, les stratégies littéraires dont Fontenelle a saupoudré son livre sauront pourtant l'amadouer. Nous verrons dans le chapitre suivant que ce procédé est appliqué en direct à la Marquise et qu'ainsi il y a autoréflexivité de cet aspect de la méthode pédagogique.

Le rôle passif attribué au lecteur est bien trompeur puisque les multiples procédés d'autoréflexivité lui demandent au contraire d'extraire le sens véritable du dialogue. J.-R. Carré partage cette vision, bien qu'il ne se soit pas intéressé à l'autoréflexivité : « Les idées de Fontenelle ne s'avèrent dangereuses que lorsqu'on les voit ensemble ; alors elles s'éclairent les unes par les autres ; le système apparaît [...] Fontenelle a eu un système dangereux ; et il a su le taire, en le parlant par morceaux³. » L'autoréflexivité et les procédés de camouflage constituent le deuxième type de mise à distance du lectorat.

Durant toute la durée des entretiens, ce fossé creusé entre mondains et philosophes reste constant et bien en vue. Le dialogue est en effet constellé de séquences tampon venant

¹ *Id.*

² *Ibid.*, p. 58, nous soulignons.

³ J.-R. Carré, *op. cit.*, p.645-646.

discréditer ce qui ressemble trop à de la philosophie. De plus, on retrouve plusieurs références directes à la réalité mondaine, faisant d'une certaine façon sa promotion. Les allusions négatives envers la philosophie sont légion :

Voulez-vous que je fasse ici une figure sur le sable ? [*afin d'expliquer le zodiaque*] Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, et puis cela donnerait à mon parc un air savant, que je ne veux pas qu'il ait¹ ; Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là².

Quant à l'évocation de la vie mondaine, elle a déjà été étudiée par plusieurs commentateurs³ ; nous concentrerons donc notre analyse sur d'autres aspects de l'œuvre.

À la toute fin du livre, Fontenelle opère une réunion de ces deux parties, en espérant, semble-t-il, avoir eu raison de la méfiance de ses lecteurs. Cette réunion s'amorce par l'éloge du rationalisme, vraisemblablement pour flatter le lectorat Français : « En vérité, je crois toujours de plus en plus, qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné⁴ ». Puis, par un glissement, il effectue l'éloge de l'esthétique mondaine : « ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il ne se referme pas dans les sciences et dans les spéculations sèches, il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun peuple nous égale⁵. »

La réconciliation de ces deux sphères est une source de fierté. Pourtant, la phrase finale est encore une séquence tampon : « Ce sont celles-là [*les choses d'agrément*], Madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, et qui doivent composer toute votre philosophie⁶. » À la suite de la suggestion audacieuse voulant que philosophie et mondanité soient compatibles, le propos redevient prudent. De plus, cette séquence tampon est autoréflexive de l'enjeu principal du sixième entretien : elle reflète les limites de la vulgarisation scientifique. Malgré toutes les stratégies mises en place, il est possible que

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 73

² *Ibid.*, p. 98

³ Par exemple par Alain Niderst, *op. cit.* et Marie-Françoise Mortureux, *op. cit.*

⁴ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 173.

⁵ *Id.*

⁶ *Id.*

l'entreprise échoue et que le lecteur ne veuille (ou ne puisse) pas comprendre le message crypté. Il est alors préférable de terminer le livre sur une note frivole.

Le cinquième soir, qui constituait la clôture des entretiens dans l'édition originale, montrait déjà cette intention de réconciliation :

vous l'êtes [*savante*] avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ni le ciel, ni les étoiles, sans songer à moi¹.

Ici, la liaison s'effectue par le vecteur commun qu'est le plaisir, élément clé de l'esthétique mondaine.

2.3. Dissémination de vocables ambivalents

Marie-Françoise Mortureux a également montré comment Fontenelle utilise des vocables familiers au sens très large afin de traduire le langage scientifique en langage compréhensible pour les mondains (c'est le propre de la vulgarisation scientifique). Ainsi, le terme « monde » est successivement l'équivalent d'étoile fixe, de planète et de tourbillon. Or, pour désigner l'hétérogénéité de ce vocable, elle préfère parler « d'ambiguïté » et non de « polysémie » : cet aspect « est lié à son fonctionnement dans le discours² ». En effet, au fil des chapitres, le terme « monde » se précise et désigne un concept de plus en plus audacieux et vaste. Or, nous croyons qu'il est possible de compléter les conclusions de Mortureux en soulignant l'autoréflexivité d'une telle stratégie discursive. Cela tient au fait que la capacité de la Marquise à concevoir des réalités complexes et abstraites s'accroît à mesure que la leçon d'astronomie progresse. Prendre un vocable ouvert et lui attribuer des référents adaptés au niveau de son élève est un procédé pédagogique très efficace. Ce procédé réfléchit donc le caractère cumulatif de l'entreprise et souligne les difficultés qui lui sont inhérentes, puisqu'il est préférable de greffer des

¹ *Ibid.*, p. 157.

² Marie-Françoise Mortureux, *op.cit.*, p.397. Pour plus de détails sur les liens entre ce type de vocable et son fonctionnement dans le discours, lire son chapitre VI.

notions nouvelles sur ce qui est déjà connu du public, afin de ne pas l’effrayer ou le perdre dans les méandres d’une explication obscure.

Reste que l’emploi de vocables ambigus ne se limite pas à autoréfléchir les difficultés de la vulgarisation scientifique ; il s’étend jusqu’à leur donner plusieurs rôles dans l’organisation du discours, certains pouvant même à première vue être opposés. Comme on retrouve de tels vocables dès la préface dans la trame du texte, ils constituent des « stratégies de cryptage de niveau 2 ». Notre hypothèse suppose qu’ils servent à promouvoir, par autoréflexivité, une certaine conception de l’être humain qui prend racine dans les quatre principes de base : parcimonie, relativisme, scepticisme et imagination. D’un autre côté, les vocables ambivalents reflètent les limites d’acquisition de connaissances de l’homme (et donc de la vulgarisation scientifique) ainsi que la nécessité pour l’auteur subversif de se protéger des lecteurs non-réceptifs. Afin de montrer ce nouvel usage des vocables ambigus, nous analyserons l’emploi de quelques-uns d’entre eux.

Nous débuterons par ceux associés à la vision : « voir », « yeux », « lunettes », « observations ». Tantôt les yeux sont pris comme témoins de l’évidence (« Je vois [...] à quoi il tient, et à quoi il tiendra toujours¹»), et même sont un élément indispensable dans la construction d’un bon raisonnement philosophique : « il est hors de doute pour les observations de ces derniers siècles [...] et l’ancien système est absolument insoutenable par cet endroit². » Cependant, le doute persiste quant à la véracité des informations qu’ils transmettent »

Il n’y a pas longtemps que tous nos philosophes se croyaient fondés en expérience pour soutenir que les cieux et tous les corps célestes étaient incorruptibles, et incapables de changement, et pendant ce temps-là d’autres hommes à l’autre bout de la Terre voyaient des étoiles se dissoudre par milliers, cela est assez différent³.

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 160.

² *Ibid.*, p.69.

³ *Ibid.*, p. 172-173.

La plupart du temps, Fontenelle avertit le lecteur que la vision déforme la réalité : « ils ne nous voient pas décrire un cercle autour d'eux ; mais il n'importe, voici ce que c'est¹. » De la même façon, les lunettes d'astronomie qui prolongent la vue ont un statut mitigé. D'une part, elles permettent une meilleure saisie du monde (« On a vu avec des lunettes de très petites gouttes d'eau de pluie [...] remplies de petits [...] serpents que l'on n'aurait jamais soupçonnés d'y habiter²»), tandis que d'autre part elles semblent garder les biais du regard humain : « Tous ces objets ne nous paraissent qu'au travers d'une espèce de lunette naturelle qui nous les change³ ». Cet emploi des vocables ambivalents révèle certains aspects singuliers de l'idéologie fontenellienne, en accord avec les études approfondies dont elle a été l'objet : « La pensée scientifique de Fontenelle apparaît comme très complexe, voire protéiforme⁴ » et « Son rationalisme est un rationalisme extrêmement nuancé, au point même qu'on peut aller jusqu'à parler de positivisme⁵ ».

Nous avons déjà mentionné précédemment que Fontenelle exploitait la polysémie du mot imagination. Parfois, il désigne une faculté de l'esprit qui, loin de s'opposer à la raison, lui permet de saisir ce qui est inaccessible aux yeux humains : « Quelquefois [...] je me figure que je suis suspendu en l'air, et que j'y demeure sans mouvement pendant que la Terre tourne sous moi en vingt-quatre heures⁶. » Elle revêt aussi une fonction pédagogique très importante, tant en piquant la curiosité de l'élève qu'en facilitant la représentation de concepts abstraits : « Il est assez plaisant, dit la Marquise, d'imaginer ce que vous venez de me dire⁷ ». Cependant, l'imagination peut également être synonyme de chimère, de vision, d'extravagance : « Les chimères sont, selon le Dictionnaire de l'Académie de 1694, des 'imaginationes vaines et sans fondement⁸' ». Le géocentrisme des Anciens fait partie de cette catégorie : « Copernic, qui a fait main basse sur tous ces cercles différents, et sur tous

¹ *Ibid.*, p. 84.

² *Ibid.*, p.112.

³ *Ibid.*, p. 105.

⁴ Jean-François Counillon, *op. cit.*, p.102. Pour plus de détails, lire en entier son chapitre « La philosophie de Fontenelle », p.91-115.

⁵ *Ibid.*, p.60.

⁶ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 76.

⁷ *Ibid.*, p. 78.

⁸ *Ibid.*, p 53, note 4.

ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'Antiquité¹». Les préjugés et l'ignorance, combinés à nos sens trompeurs, pervertissent l'imagination : « Et quand la Lune et les autres planètes et les étoiles fixes paraissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination. Imagination pure, repris-je² ».

Tout ceci n'empêche pas que le philosophe qualifie à plusieurs reprises ses propres raisonnements de visions, d'extravagances, laissant planer le doute sur le degré avec lequel il endosse réellement ses propos : « je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opinion chimérique, pour embarrasser une personne d'esprit³ ». Il est à noter que dans ce passage, le philosophe feint de se dissocier de ses arguments, alors qu'il poursuit exactement dans la même lignée au cours du soir suivant.

Dans la même optique, un réseau connexe de vocables ambivalents implique les termes « deviner », « être », « sembler », « paraître » et « apparence ». Fontenelle associe alternativement ces mots aux théories qu'il dénonce et à celles qu'il prône. Ainsi, les Anciens ne connaissaient pas le raisonnement rationaliste et ont « été longtemps à deviner ce qui causait les mouvements de l'univers⁴ » ; deviner prend ici le sens de faire des approximations, des présuppositions non fondées. D'autre part, il accole ce verbe à des raisonnements philosophiques sensés, c'est-à-dire rationalistes : « les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point⁵ ». Le même procédé se répète avec les verbes « être » et « paraître » et avec le nom « apparence ». Le lien entre imaginer, paraître et les sens (tous des thèmes centraux du cartésianisme) est explicitement dévoilé à la fin du troisième soir afin d'introduire la discussion qui suivra sur le bon usage de l'imagination : « vous voyez bien [...] nous

¹ *Ibid.*, p. 70.

² *Ibid.*, p.74.

³ *Ibid.*, p. 99.

⁴ *Ibid.*, p.63.

⁵ *Ibid.*, p. 62.

imagerions des bizarreries, qui paraîtraient extravagantes, et seraient cependant fort réelles¹ ».

Toujours dans le même ordre d'idées, Fontenelle exploite la polysémie du terme « rêverie » qui peut signifier aussi bien « dire ou penser des choses extravagantes » que « penser, méditer profondément sur quelque chose » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694)².

Pour terminer cette section, nous analyserons brièvement l'utilisation ambivalente de l'anthropocentrisme. Lors du premier soir, celui-ci est absolument décrié ; il est associé à la folie, aux spéculations pures. Le système de Ptolémée, par exemple, est ridiculisé parce qu'il sacrifie l'exactitude scientifique à la tentation de situer l'homme au centre de l'univers. Pourtant, c'est durant le même soir que débutera la personnification des éléments d'astronomie par les deux personnages, procédé qui se poursuivra durant tout le dialogue : « la Terre y tourne elle-même, et pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué...³ » ; « j'aime la Lune, de nous être restée lorsque toutes les autres planètes nous abandonnaient⁴. » En outre, on observe le même paradoxe avec l'humanisation des extraterrestres. Au début, on n'octroie pas la raison aux habitants de la Lune :

Quand on va vers de certaines terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des hommes que les habitants qu'on y trouve [...] presque sans aucune raison humaine. Qui pourrait pousser jusqu'à la Lune, assurément ce ne seraient plus des hommes qu'on y trouverait⁵.

Mais par la suite, leurs réflexions et comportements deviennent interchangeables avec ceux des Terriens :

un nombre prodigieux d'hommes ont été assez fous, et le sont encore assez pour adorer la Lune, il y a des gens dans la Lune qui adorent aussi la Terre, et [...] nous sommes à genoux les uns devant les autres⁶.

La même chose vaut pour les habitants de Jupiter :

¹ *Ibid.*, p. 118.

² *Ibid.*, p. 57.

³ *Ibid.*, p.70.

⁴ *Ibid.*, p 71.

⁵ *Ibid.*, p.93.

⁶ *Ibid.*, p.89.

ces lunettes de Jupiter dressées vers nous, comme les nôtres le sont vers lui, et cette curiosité mutuelle avec laquelle les planètes s'entre-considèrent¹.

L'idéologie de Fontenelle est autoréfléchie par, et dans, cette utilisation de l'anthropomorphisme. En effet, il met constamment le lecteur en garde contre ses pièges puisqu'il contrevient au principe de parcimonie et, dans une moindre mesure, aux autres principes de base. Pourtant, c'est précisément au nom de l'esprit critique et du relativisme que l'anthropocentrisme n'est pas totalement élagué. L'application des principes de base concourt à mieux appréhender l'être humain, sa potentialité, mais aussi ses limites ; elle permet donc paradoxalement de faire usage de certains procédés (comme l'anthropomorphisme) contre lesquels on l'avait dirigée afin d'inculquer la rigueur intellectuelle aux hommes. En attribuant certains aspects humains aux phénomènes astronomiques, on suscite la curiosité du lecteur qui se passionnera davantage s'il se reconnaît dans ce qui lui est expliqué. Les diverses transformations des composantes cosmiques deviennent littéralement l'*intrigue* que Fontenelle promettait à son lectorat dans la préface.

L'accumulation de réseaux de vocables ambivalents (vision, imagination, rêverie, dualité être/paraître, anthropomorphisme) tisse une toile de fond autoréfléchissant le propos subversif. En effet, l'ambiguïté sert à opposer sans compromission les bonnes et les mauvaises utilisations de la raison (selon Fontenelle). Elle s'ajoute aux séquences tampon afin de protéger l'auteur de la censure et brouille le message aux yeux des non-initiés. Paradoxalement, le souci de nuance dont elle témoigne spécularise donc les deux piliers de la philosophie fontenellienne, à savoir le relativisme et le scepticisme, et contribue ainsi à dévoiler son idéologie. Nous croyons que c'est en ce sens que nous pouvons interpréter cette phrase de la préface² : « Le vrai et le faux sont mêlés ici, mais ils y sont toujours aisés à distinguer [...] c'est là le point le plus important de cet ouvrage, et c'est cela justement

¹ *Ibid.*, p. 134

² Marie-Françoise Mortureux arrive à une autre conclusion par son analyse linguistique : « l'analyse minutieuse des énoncés [...] a conduit à dégager les divers procédés (structure de l'énoncé dans son ensemble, structure du vocabulaire, tours syntaxiques, « figures ») à travers lesquels se produit un discours à la fois semblable à ceux des savants, et bien différent, un discours ni vrai ni faux, mais offert le plus souvent à une double lecture », *op. cit.*, p.634-635.

dont je ne puis rendre raison¹. » C'est en jouant constamment sur les mots et en feignant de s'éloigner de son sujet que Fontenelle nous livre le plus d'informations provocatrices. Les procédés de camouflage traversent de part en part le livre. Les structures souterraines autoréfléchissantes servent de façade sous le couvert de l'esthétisme mondain. Le vrai et le faux se confondent dans une habile valse et c'est en perçant cette mascarade littéraire que nous parvenons au message le plus important du dialogue.

2.4. L'ordre des entretiens

Dans les *Entretiens*, l'ordre des discussions n'est pas fortuit. Dans une visée pédagogique, l'auteur a hiérarchisé les objets en fonction de leur proximité. Ce premier niveau de lecture a été souligné par plusieurs critiques². La leçon porte d'abord sur la Terre, puis la Lune, les autres planètes, le soleil, les autres étoiles fixes et enfin l'univers et son infinité de tourbillons. De plus, toujours dans une logique éducative, les propos des trois premiers soirs sont davantage théoriques, alors que ceux des quatrième et cinquième soirs sont plutôt axés sur la mise en pratique des concepts par la Marquise. Le sixième soir ayant été ajouté dans la deuxième édition et jouant le rôle de métachapitre, il constitue un retour à l'exposé didactique plus théorique.

À un deuxième niveau de cryptage, l'ordre des entretiens reflète des enjeux épistémologiques, soit les fondements du rationalisme. Les objets d'étude sont non seulement gradués en fonction de leur proximité mais également de leur degré d'abstraction et de la facilité avec laquelle ils peuvent être appréhendés : une planète éloignée, un système solaire, une infinité de tourbillons. Ce principe renvoie directement à la méthode de Descartes et à son troisième précepte, la synthèse :

conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres³.

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 53.

² Roger Marchal, *op. cit.*, p. 171.

³ René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, édition Adam & Tannery, 1991, vol. VI, p. 18.

Le troisième niveau de cryptage concerne directement les principes de base qui concourent, selon Fontenelle, à la formation d'un bon système philosophique. Jean Dagen met au jour leur l'importance dans la compréhension des *Entretiens*. Il identifie explicitement les rôles du relativisme, du scepticisme, de l'imagination et de la vulgarisation scientifique ; et ébauche ceux de la parcimonie et de l'idéologie. Il mentionne l'existence de réseaux de signification qui traversent l'œuvre et souligne, bien que n'employant pas ce terme exact, l'omniprésence de l'autoréflexivité :

on voit ici coïncider l'histoire d'une science, la représentation de son objet, la démarche pédagogique donnant accès à un état du savoir. [...] une réflexion permanente sur le cheminement de la pensée, sur ses fondements, sur la légitimité de ses inductions [...] un questionnement sur l'art du discours, sur la légitimité du discours scientifique¹.

Cependant, ses réflexions se bornent à des considérations plutôt thématiques : elles ne proposent pas d'analyse en profondeur des procédés par lesquels cette spéculativité opère. Nous proposons d'effectuer cette analyse.

Chaque soir contribue à développer la myriade d'idées principales et subalternes de l'ouvrage. Pourtant, ces idées sont hiérarchisées et ordonnées, tout comme les planètes et les tourbillons, et non disséminées au hasard de la conversation comme une lecture rapide le laisserait croire. Selon notre hypothèse, chaque soir explore plus spécifiquement un principe de base. L'identification de celui-ci passe par l'analyse des procédés autoréflexifs : un plus grand nombre (aspect quantitatif) et une plus grande variété (aspect qualitatif) de stratégies le réfléchissent. Un principe de base est introduit doucement dans le ou les chapitre(s) précédent(s). Puis, dans un chapitre donné, il devient l'enjeu majeur, le dénominateur commun de tous les éléments qui y sont traités. Dans les entretiens subséquents, il est précisé, approfondi, relativisé à mesure que la Marquise le maîtrise mieux. En ordre chronologique, on retrouve le principe de parcimonie dans le premier soir, le relativisme dans le second, le scepticisme dans le troisième et la bonne utilisation de l'imagination dans le quatrième. Le cinquième entretien, qui clôturait le livre dans la première édition, est une première synthèse de ces quatre préceptes où l'on montre leurs

¹ Jean Dagen, *art. cit.*, p.134.

conséquences idéologiques par rapport à la conception de l'être humain. Le sixième soir, ajouté dans l'édition suivante, fait office de métachapitre, notamment en ayant comme enjeu principal la vulgarisation scientifique et ses limites¹.

Parce que l'autoréflexivité des principes de base se manifeste par une multitude de procédés, cette division thématique se reflétera dans la section consacrée aux digressions, aux mises en abyme, aux analogies et jusque dans les interactions entre les personnages. Pour l'instant, nous ne ferons que donner quelques citations théoriques illustrant l'ordre des entretiens :

1) Parcimonie au premier soir : « Il semblerait [...] que votre philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais, l'emportent sur les autres. [...] la nature [...] est d'une épargne extraordinaire². »

2) Relativisme au second soir : « Tout dépend de la manière dont la Lune et la terre se regardent³. »

3) Scepticisme au troisième soir : « il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin⁴. »

4) Bonne utilisation de l'imagination au quatrième soir : « Il fallut donc se résoudre à ignorer les figures des habitants de toutes ces planètes, et se contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le voyage des mondes que nous avons commencé⁵. »

¹ *Petit Larousse illustré*, Paris, Librairie Larousse, 1991, p. 506. La vulgarisation scientifique comme objet principal du sixième soir a fait l'objet d'un article de Marie-Françoise Mortureux : « La question rhétorique dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle », *Corpus*, n° 13, 1990, p. 9-20.

² Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 69.

³ *Ibid.*, p. 86.

⁴ *Ibid.*, p. 101.

⁵ *Ibid.*, p. 121.

5) Idéologie au cinquième soir (par idéologie, nous entendons « Système d'idées constituant un corps de doctrine philosophique, et *conditionnant le comportement individuel et collectif*¹. ») :

je commence à voir la Terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connaît pas les tourbillons².

6) Vulgarisation scientifique à un public choisi dans le sixième soir : « Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons [*les habitants des autres planètes*], et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple³. »

2.5. Les digressions

Puisque le texte étudié est un dialogue, la digression est la stratégie la plus indiquée pour faire des glissements de sens et des suggestions innocentes. Cela tient au fait que, par définition, elle consiste « à laisser provisoirement de côté son propos pour traiter, brièvement ou longuement, d'un autre sujet⁴. » Tirant profit de cette fonction dans la tradition dialogique, Fontenelle l'utilise comme façade. En fait, le vrai message se cache dans les digressions.

Nous identifions trois types de digressions qui sont fonction du procédé autoréflexif qu'elles contiennent : les mises en abyme directes, les mises en abyme indirectes et les analogies. Bien que nous utilisions certains concepts et définitions de Lucien Dällenbach, nous ne croyons pas qu'il soit pertinent de faire un inventaire systématique des différentes mises en abyme élémentaires. En effet, étant donné la particularité des *Entretiens* et du *Spectacle* qui se présentent comme un dialogue de vulgarisation scientifique mettant en scène une leçon de vulgarisation scientifique, la fiction, l'énonciation, le code et la

¹ *Petit Larousse illustré*, Paris, Librairie Larousse, 1991, p.506. Nous soulignons.

² Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 143.

³ *Ibid.*, p. 160.

⁴ Christine Montalbetti et Nathalie Piegay-Gros, *La digression dans le récit*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1994, p.7.

transcendance du texte tendent à fusionner. Par contre, ultérieurement, sa distinction des différents types de mises en abyme se révélera très pertinente.

2.5.1. *Digressions et mises en abyme directes*

Nous considérerons comme une mise en abyme directe toute application en temps réel de la méthode rationaliste, soit la mise en pratique de cette forme de raisonnement à une situation nouvelle ou à un problème irrésolu par la science. Les mises en abyme directes s'insèrent toutes dans une digression, se moulent à l'esthétique mondaine en prenant comme prétexte le badinage, le brillant et le plaisir à l'état pur. De plus, elles impliquent tous les protagonistes du dialogue. Nous allons à présent donner des exemples afin d'illustrer l'ordre des entretiens :

1) Parcimonie au premier soir. Ce chapitre consiste principalement à comparer deux sortes de système : ceux impliquant l'anthropocentrisme (Pythagore, Aristote, Platon et plus particulièrement Ptolémée) et ceux la combattant au nom de la parcimonie (Descartes, Copernic). Le Philosophe soumet ensuite à la Marquise la théorie de Tycho Brahé et lui demande de se prononcer sur la validité de celle-ci. Sa réponse sera une mise en pratique du principe de parcimonie :

ce système ne pouvait être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la Terre, [...] et nullement à la persuader ; et enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme [...] et ne fait aucune mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuade, et sa hardiesse fait plaisir¹.

2) Relativisme au deuxième soir. Cet entretien sert à démontrer que tout est une question de point de vue. En vertu du principe de parcimonie, il n'y a aucune raison pour que la perception que la Lune a de la Terre diffère de celle que nous avons de celle-ci. Le philosophe, après avoir expliqué les éclipses, la rotation de la Terre et de la Lune, applique ce raisonnement à un problème sans réponse scientifique convenable à l'époque : la possibilité de la conquête de l'espace. La distance Terre-Lune y est assimilée à la distance Europe-Amérique et ne paraît infranchissable qu'à cause de la petitesse de nos avancées

¹ Bernard le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 79-80.

technologiques qu'il compare à celle des Indiens d'Amérique¹. Il serait donc tout à fait possible d'aller sur la Lune ; tout est une question de mise en perspective.

Une deuxième application du relativisme se fait par l'utilisation de l'analogie, cautionnée par l'idée que la nature obéit à des lois fixes et immuables et que ses lois s'appliquent uniformément à tous les niveaux de la matière². L'analogie est systématiquement utilisée dans ce deuxième chapitre : Paris représente la Terre et Saint-Denis³ la Lune ; les corpuscules qui forment la lumière (d'après la théorie de Descartes) deviennent des balles⁴ ; nos antipodes sont comparables à la Lune⁵, etc.

3) Scepticisme au troisième soir : ce chapitre s'ouvre sur l'exposition des limites du raisonnement par analogie que l'on doit savoir utiliser de façon critique :

Ne faut-il pas raisonner de la Lune comme de Saint-Denis ? Non, répondis-je, la Lune ne ressemble pas autant à la Terre que Saint-Denis ressemble à Paris⁶ ; vous m'avez assurée qu'il y avait dans la Lune des mers que l'on distinguait d'ici ? Ce n'est qu'une conjoncture [...] De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout à fait juste⁷.

De plus, le philosophe teste la validité du système créé en le confrontant à des situations problématiques : « la Lune que je vous disais hier, qui selon toutes les apparences était habitée, pourrait bien ne l'être point ; j'ai pensé à une chose qui met ses habitants en péril⁸. » Troisièmement, il propose des hypothèses alternatives afin d'être plus objectif et d'envisager plusieurs solutions au problème discuté :

Le ciel, disent-ils, où sont attachées les étoiles fixes, n'a de lui-même aucune lumière, et par conséquent il devrait paraître noir ; mais on le voit au travers de l'air qui est bleu, et il paraît bleu. Si cela est, les rayons de Soleil et des étoiles ne peuvent passer au travers de l'air sans se teindre un peu

¹ *Ibid.*, p. 95-96.

² Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] », *op. cit.*, p. 352-355.

³ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 82.

⁴ *Ibid.*, p.85.

⁵ *Ibid.*, p.98.

⁶ *Ibid.*, p.101.

⁷ *Ibid.*, p.102.

⁸ *Ibid.*, p. 101.

de sa couleur, et prendre autant de celle qui leur est naturelle. Mais quand même l'air ne serait pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumière d'un flambeau [...]¹.

4) Bonne utilisation de l'imagination dans le quatrième soir. Les personnages imaginent la vie sur les autres planètes seulement à partir de lois ou de faits connus et avérés, ce que Jean Dagen a appelé des « vraisemblances contrôlées », soit des « idées générales, élaborées à partir des ensembles et des modes de fonctionnement rationnellement connus² ».

L'air qui nous environne, et qui est élevé au-dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourraient pas tomber sur la Terre ; et parce qu'il est fort grossier, il en arrête une partie, et nous les renvoie [...] [a]insi l'aurore et les crépuscules sont une grâce que la nature nous fait [...] [m]ais dans la Lune, où apparemment l'air est plus pur, il pourrait bien n'être pas si propre à renvoyer en-bas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil se lève, ou après qu'il est couché³.

L'application de l'analogie doit également être restreinte par cette vraisemblance contrôlée, par exemple, le philosophe explique à la Marquise pourquoi les planètes ne changent pas de place dans un tourbillon :

Représentez-vous que la matière céleste qui remplit ce grand tourbillon, a différentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, et dont les pesanteurs sont différentes, comme celles de l'huile et de l'eau [...] [l]es planètes ont aussi différentes pesanteurs, chacune d'elles par conséquent s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir⁴.

5) La conception de l'être humain dans le cinquième soir. Les personnages effectuent un repositionnement systématique de l'humain dans l'univers. Ce repositionnement s'exprime d'abord par une relativisation temporelle. Premièrement, par le jugement que le philosophe fait du savoir des Anciens (« Les Anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vus changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience ? Les Anciens étaient jeunes auprès de nous⁵ »), deuxièmement, en remplaçant notre espèce éphémère dans le contexte d'un univers très ancien :

¹ *Ibid.*, p. 106.

² Jean Dagen, *art. cit.*, p. 137.

³ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 107.

⁴ *Ibid.*, p. 130.

⁵ *Ibid.*, p. 155.

[...] il faut du temps pour ruiner un monde. [...] Toute cette masse immense de matière qui compose l'univers est dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ses parties n'est entièrement exempte, et dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changements, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet¹.

Cette redéfinition s'effectue ensuite par rapport à l'espace : « Mais, reprit-elle, voilà l'univers si grand que je m'y perds [...] Et moi, répondis-je, cela me met à mon aise. [...] il me semble que je respire avec plus de liberté². »

6) Vulgarisation scientifique et sixième soir. La Marquise tente de transmettre ses connaissances à d'autres mondains, mais elle échoue³.

Il existe une deuxième catégorie de digressions-mises en abyme directes : elles sont situées à la fin de chaque entretien et jouent le rôle de boucle programmatique⁴ en annonçant le sujet du prochain soir et en faisant un lien avec celui qui vient d'être traité.

1) Introduction du relativisme :

C'est pourtant sur cette coque de ver à soie qu'il se fait de si grands travaux, de si grandes guerres, et qu'il règne de tous côtés une si grande agitation. Oui, répondis-je, et pendant ce temps-là la nature qui n'entre point en connaissance de tous ces petits mouvements particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général, et se joue de la petite boule⁵.

2) Introduction au scepticisme : le Philosophe explique pourquoi et comment la conquête de l'espace est possible en vertu du principe de relativisme, ce qui fâche la Marquise qui n'en croit pas un mot. Le philosophe affirme ensuite ne pas souscrire au raisonnement qu'il vient juste d'énoncer : « je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opinion chimérique, pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader⁶. »

¹ *Ibid.*, p. 154.

² *Ibid.*, p. 142.

³ Cet aspect de la spécularité du sixième soir a notamment été traité par Marie-Françoise Mortureux dans « La question rhétorique dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle », *Corpus*, n° 13, (1990), p. 16 à 19.

⁴ Lucien Dällenbach, *Le récit spéculaire, essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, 1977, p. 79.

⁵ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 79.

⁶ *Ibid.*, p. 99.

3) Introduction au bon usage de l'imagination : lorsque le philosophe fait la description d'une civilisation dont il a supposément entendu parler, son excentricité devient pour la Marquise la preuve de son inexistence. Pourtant, elle existe bel et bien : il s'agit du peuple des abeilles ! Le Philosophe conclut :

vous voyez bien [...] qu'en transportant seulement sur d'autres planètes des choses qui se passent sur la nôtre, nous imaginerions des bizarreries, qui paraîtraient extravagantes, et seraient cependant fort réelles, et nous imaginerions sans fin, car afin que vous le sachiez, Madame, l'histoire des insectes en est toute pleine¹.

Le scepticisme constitue donc un recul critique devant tous les phénomènes trop extraordinaires (les excès de l'imagination), mais en même temps, la prise de conscience des limites de l'esprit humain entraîne un autre type de recul critique (il faut se méfier du manque d'imagination).

4) Introduction à une nouvelle conception de l'être humain : après avoir fait l'exercice d'imaginer les habitants des autres planètes, les personnages reviennent sur la nature humaine : « nous formons un assemblage si bizarre, qu'on pourrait croire que nous serions ramassés de plusieurs mondes différents ? À ce compte il est assez commode d'être ici, on y voit tous les autres mondes en abrégé². » Par l'imagination, il est possible de se mettre à la place des autres (relativisme), et de douter ainsi de la toute-puissance de notre subjectivité (scepticisme). Fontenelle semble faire la promotion de cette diversité et du respect qu'elle doit inspirer.

Compte tenu du fait que le sixième soir a été ajouté ultérieurement, il est normal que nous ne trouvions pas de digression-mise en abyme directe pour faire la dernière transition.

2.5.2. Digressions et mises en abyme indirectes

Nous entendons par mises en abyme indirectes celles dont les actions et ou les raisonnements ne sont pas effectués en temps réel par les individus, mais racontés (narrativisés). Tout comme les mises en abyme directes, les mises en abyme indirectes sont

¹ *Ibid.*, p. 118.

² *Ibid.*, p. 138.

insérées dans une digression mais elles n'impliquent pas les personnages principaux du dialogue, ce qui amène une autre cause de fragmentation de l'idéologie subversive.

Afin de montrer comment les mises en abyme indirectes s'insèrent par rapport aux procédés d'autoréflexivité décrits précédemment, nous récapitulerons l'organisation du discours. Premièrement, les procédés de camouflage (séquence tampon et vocables ambivalents) forment une toile de fond autoréflexive. Deuxièmement, on retrouve le discours linéaire où sont énoncées les informations astronomiques : rotation de la Terre, succession des planètes dans le système solaire, etc. Troisièmement, un premier réseau de digressions s'enroule autour de ce discours « de base ». À l'intérieur de ces digressions, les personnages construisent un discours souterrain où ils appliquent les principes du rationalisme pour construire un bon système philosophique (mises en abyme directes). Ce réseau autoréfléchit le principe d'écriture du discours linéaire. Quatrièmement, on retrouve les mises en abyme indirectes, soit un second réseau de digressions qui parasite le premier : il s'agit cette fois de digressions parodiques où des personnages historiques et des créatures extraterrestres n'appliquent pas les principes de base. Ceci crée un contraste fort, qui avertit le lecteur des écueils philosophiques à éviter. Nous croyons que Fontenelle utilise ici le même principe que dans sa traduction de Van Dale : il « généralis[e] le phénomène de la crédulité et [...] instaur[e] un système de déplacement d'une époque à une autre¹ » et même... d'une planète à une autre ! Ce stratagème brouille, bien entendu, les véritables cibles : les contemporains de Fontenelle.

Afin d'illustrer l'ordre des entretiens, nous donnerons un exemple de mise en abyme indirecte par chapitre :

1) Parcimonie dans le premier soir :

[R]eprésentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote [...] supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : *C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaéton.* [...] L'autre : *Phaéton a certaine amitié pour le haut du*

¹ Barbara de Negroni, « L'allée des roses ou les plaisirs de la philosophie », *Corpus*, n° 13, (1990), p. 23.

théâtre : il n'est point à son aise quand il n'y est pas. L'autre : Phaéton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler, que de laisser le haut du théâtre vide ; et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation l'Antiquité¹.

Ces tentatives d'explications sont ridicules car elles ne s'en tiennent décidément pas au raisonnement le plus simple.

2) Relativisme dans le deuxième soir :

[O]nt-ils autant de peur des éclipses dans la Lune que nous en avons ici ? Il me paraîtrait tout à fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres, que les Américains crussent notre Terre fâchée contre eux, que les Grecs s'imaginassent que nous fussions ensorcelés, et que nous allussions gâter leurs herbes, et qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent là-bas².

En déplaçant les superstitions terrestres sur la Lune, il devient évident qu'elles sont risibles : tout est une question de perspective.

3) Scepticisme au troisième soir :

Je voudrais bien pouvoir deviner les mauvais raisonnements que font les philosophes de ce monde-là, sur ce que notre Terre leur paraît immobile, lorsque tous les autres corps célestes se lèvent et se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur ; car elle est soixante fois plus grosse que la Lune [...] Que ce spectacle doit paraître nouveau aux voyageurs qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais à celle qui nous voit toujours ! Ah ! que l'on s'est bien gardé de croire les relations des premiers qui en ont parlé, lorsqu'ils ont été de retour en ce grand pays auquel nous sommes inconnus³ !

Parce que certains phénomènes nous paraissent évidents, nous les croyons véridiques ; paradoxalement, certains semblent si impensables que nous n'y prêtons pas foi.

4) Bonne utilisation de l'imagination au quatrième soir :

Le Soleil est donc un corps particulier, mais quelle sorte de corps ? [...] On avait toujours cru que c'était un feu très pur ; mais on s'en désabusa au commencement de ce siècle, qu'on aperçut des taches sur sa surface. Comme on avait découvert, peu de temps auparavant, de nouvelles planètes [...], que tout le monde philosophique n'avait l'esprit rempli d'autre chose, et qu'enfin les nouvelles planètes s'étaient mises à la mode, on jugea aussitôt que ces taches en étaient, qu'elles avaient un mouvement autour du Soleil, et qu'elles nous en cachaient nécessairement quelque partie, en tournant leur moitié obscure vers nous. Déjà les savants faisaient leur cour de ces prétendues planètes aux princes de

¹ Bernard le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 63-64.

² *Ibid.*, p. 88.

³ *Ibid.*, p.110-111.

l'Europe. Les uns leur donnaient le nom d'un prince, les autres d'un autre, et peut-être il y aurait eu querelle entre eux[...]¹.

Les savants ne se sont pas préoccupés de savoir si la théorie qu'ils imaginent est basée sur des vraisemblances contrôlées.

5) Idéologie dans le cinquième soir :

Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas su [*ce qu'était les étoiles fixes*] [...] car un certain auteur qui tient que la Lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'était pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable (comment une vérité eût-elle échappé à Aristote ?), mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un monde qu'il n'eût pas pu conquérir².

Ici, l'attaque vise ceux que l'on considère comme les autorités de l'humanité : certains penseurs, certains militaires. Lorsque l'on remet leur savoir et leur pouvoir en perspective par rapport à l'immensité de l'univers, ils nous paraissent bien dérisoires et ils n'ont plus aucune raison de nous contraindre ni d'esprit, ni de corps³.

6) Vulgarisation scientifique au sixième soir. Comme nous le verrons plus loin, ce dernier chapitre a un statut particulier. Or, il constitue également une exception au niveau des mises en abyme indirectes. En effet, dans ce dernier soir, celles-ci impliquent des types de personnes contemporaines. Par exemple, Fontenelle tourne en ridicule les savants qui, pour masquer leur ignorance, tiennent des propos obscurs (et manquent ainsi à leur devoir de vulgarisateur) : « Il est toujours sûr qu'un savant entêté qui y voudrait répondre, serait réduit à parler beaucoup, ce qui est la seule manière dont un savant puisse être confondu⁴ ». Il se moque également des mondains superficiels et des savants ennuyeux, les deux stéréotypes extrêmes qu'il a tenté d'éviter :

Ils ont bien de l'esprit [...] mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs, qui sont gens durs, les appelleront peuple sans difficulté. D'autre part ces gens-ci s'en vengent en tournant les raisonneurs en

¹ *Ibid.*, p. 125.

² *Ibid.*, p. 143.

³ *Ibid.*, p. 142.

⁴ *Ibid.*, p. 164.

ridicules, et c'est ce me semble, un ordre très bien établi que chaque espèce méprise ce qui lui manque¹.

Comme ce dernier entretien se veut une clé de lecture pour le reste de l'ouvrage, il tend à dévoiler sa propre composition et à écarter les procédés de cryptage – à savoir le déplacement temporel ou spatial de la critique des lacunes du raisonnement.

2.5.3. *Le sixième soir : une mise en abyme transcendante*

Le sixième soir des *Entretiens* est unique à plusieurs égards. Certains commentateurs ont déjà évoqué la façon dont il spéculise les enjeux de la vulgarisation scientifique. Marie-Françoise Mortureux, par exemple, souligne le caractère élitiste qu'elle retrouve chez Fontenelle (sa vision s'apparentant à celle du libertin érudit) et montre comment ce chapitre dévoile les mécanismes qui permettent de rendre l'enseignement plus graduel². Nous allons donc approfondir d'autres aspects de cette problématique.

Si nous avons choisi d'examiner le rôle du sixième soir dans l'organisation globale du discours, c'est qu'il constitue une mise en abyme transcendante qui réfléchit ce qui fonde, ce qui unifie le texte. Cette mise en abyme « est toujours la *cause* et, à la fois, l'*effet* de l'écriture qu'elle (qui la) met en jeu³ ». En effet, ce chapitre rappelle brièvement (et dans l'ordre) les cinq thèmes de base, et reproduit ainsi la composition de tout le dialogue.

1) Parcimonie (pages 164-165) :

Il faut ou que tous les corps célestes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures attribue ce mouvement à tous les corps célestes⁴ ; en général, tel est l'ordre de la nature, que tout ce qui est commun à plusieurs choses, se trouve en même temps varié par des différences particulières⁵.

2) Relativisme (pages 166 à 169) : premièrement la relativité de la perception du temps est réitérée (ce qui fait écho à la fameuse métaphore sur les roses et le jardinier) :

¹ *Ibid.*, p. 160.

² Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] », *op. cit.*, p. 142-144.

³ Lucien Dällenbach, *op. cit.*, p. 132.

⁴ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 164.

⁵ *Id.*

[J]e ne me fierais guère plus à la Terre qu'à une pendule [...] je crois seulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une pendule pour se dérégler [...] la conduite de la nature n'est pas brusque, et sa méthode est d'amener tout par des degrés qui ne sont sensibles que dans les changements fort prompts [...] les autres qui se font avec une certaine lenteur [...] ne manquent guère de nous échapper¹.

Deuxièmement, on rappelle le relativisme spatial qui découle de la position d'observation, en parlant des changements observés à la surface de la Lune :

Peut-être qu'en récompense, répliquai-je, les changements qui arrivent sur notre Terre embellissent quelque visage que les gens de la Lune y voient : j'entends quelque visage à la manière de la Lune, car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli².

3) Scepticisme (pages 170 à 172) : « je dois me dédire de ce que je vous avais dit, que la Lune ne devait point avoir de crépuscules³ » et « Il n'a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la nature [*infinité de la Nature*] [...] et on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa manière d'agir, ni ses desseins [*finitude des capacités humaines*].⁴ »

4) Imagination (p. 172) : il est question des vraisemblances contrôlées : « il ne se faut pas trop presser de raisonner [...] les vrais philosophes sont comme les éléphants, qui en marchant ne posent jamais le second pied à terre, que le premier n'y soit bien affermi ».

5) Idéologie (p. 173) : Ce passage fait l'éloge du rationalisme et exprime le souhait qu'il se répande partout. Ainsi, les humains auraient l'esprit plus éclairé :

En vérité, je crois toujours de plus en plus, qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, et que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouissons-en tandis que nous le possédons [...].

Le dernier chapitre révèle un autre aspect de la composition du dialogue : il nomme explicitement les preuves sur lesquelles toute l'argumentation de Fontenelle a été fondée :

On ne saurait vous les faire voir [*les habitants des autres planètes*], et vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on ferait une affaire de mathématique ; mais toutes les preuves [...] vous les avez, la ressemblance entière des planètes avec la Terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité et la magnificence de la

¹ *Ibid.*, p. 166.

² *Ibid.*, 167.

³ *Ibid.*, p. 171.

⁴ *Ibid.*, 172.

nature, de certains égards qu'elle paraît avoir eus pour les besoins de leurs habitants, comme d'avoir donné des lunes aux planètes éloignées du Soleil [...] et vous ne sauriez imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenez les yeux et l'esprit du peuple¹.

Même si le sixième soir dévoile l'organisation du discours (l'ordre des entretiens, les mises en abyme indirectes impliquant des contemporains et les preuves), le cryptage demeure prudent. C'est ce qui peut expliquer la brièveté des passages traitant des deux thèmes constituant la synthèse subversive des autres (imagination et idéologie) et la présence de la séquence tampon finale déjà mentionnée précédemment.

2.5.4. Les types de mises en abyme

À l'intérieur de chacun des réseaux de mises en abyme (direct et indirect) et entre ceux-ci, les mises en abyme interagissent selon le mode de l'agglomérat, ce qui a pour effet de « superposer diverses réflexions et de les surdéterminer par coalescence² ». Même si elles n'abordent pas exactement le même sujet (dans le premier cas il est question de la bonne utilisation de la parcimonie, du relativisme, du scepticisme, de l'imagination, de la conception de l'être humain et de la vulgarisation scientifique ; dans le deuxième cas, de la mauvaise application de ces six thèmes), tous ces enjeux sont intimement liés : il s'agit toujours des principes qui régissent tout système « philosophique » digne de ce nom. Chacun devient le préambule du suivant : ils sont cumulatifs et le sens global du livre émane directement de leur fusion. Les boucles programmatiques au début de chacun des chapitres soulignent bien l'osmose qui s'effectue entre les thèmes. De plus, le type de vulgarisation scientifique que préconise Fontenelle est directement moulé sur les concepts qu'il enseigne. Ainsi, il faut faire preuve de parcimonie en ne se perdant pas dans de grands discours. Il est nécessaire aussi de relativiser l'impact que peut avoir la divulgation de connaissances : « Trahir la vérité ! dit la Marquise. Vous n'avez point de conscience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zèle pour ces vérités-là, et que je les sacrifie volontiers aux moindres commodités de la société³. » En outre, il est de mise d'être

¹ *Ibid.*, p. 162.

² Lucien Dällenbach, *op. cit.*, p. 139.

³ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 160.

sceptique quand on jauge la réceptivité de son interlocuteur : « Ce sont ces gens-là qui en croyant notre opinion, semblent cependant lui faite grâce, et ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité¹. » Il faut bien sûr savoir utiliser son imagination afin de rendre les explications intéressantes, mais également afin de prendre ses distances par rapport aux raisonnements que l'on vient d'énoncer, comme par exemple lorsque l'élève s'avère non réceptif (ce que vise l'ambivalence des procédés d'autoréflexivité dans les *Entretiens*). Finalement, on doit faire preuve de philosophie et utiliser à son avantage les faiblesses de l'humain dans le but de l'émanciper (c'est ce que fait par exemple Fontenelle par son utilisation de l'anthropocentrisme). De surcroît, la mise en œuvre de tous ces principes vise le même but : enseigner au lecteur à réfléchir par lui-même, afin de le libérer de la peur et des préjugés.

À l'intérieur de chaque réseau (direct et indirect), les mises en abyme fonctionnent par coopération égalitaire, c'est-à-dire qu'elles sont toutes de valeur égale². Cette stratégie augmente le morcellement du texte : les signaux subversifs sont constants mais ténus. Aucun changement majeur n'attire l'attention du lecteur, ni dans le ton, ni dans la longueur des interventions. Elles ne sont que plus nombreuses à traiter d'un principe de base donné à l'intérieur du chapitre correspondant. Le tout est uni et policé : « Fontenelle a eu un système dangereux ; et il a su le taire, en le parlant par morceaux³. »

Le parallélisme des deux niveaux de mises en abyme (direct et indirect) obtenu par les différents types de personnages mis en scène, la double protection dont bénéficient les propos plus audacieux (sous le couvert à la fois de la mise en abyme et de la digression) troublent la lisibilité du message idéologique.

2.5.5. Les analogies

Nous ne parlerons que brièvement du dernier procédé d'autoréflexivité logé dans les digressions : les analogies. Plusieurs critiques ont signalé leur abondance dans les

¹ *Ibid.*, p. 161.

² Lucien Dällenbach, *op. cit.*, p. 139.

³ J. R. Carré, *op. cit.*, p. 646.

Entretiens. Le plus souvent, toutefois, elles s'en tiennent à souligner le lien qu'elles font entre le public mondain et scientifique¹. Dans le chapitre suivant, nous nous intéresserons à leur contenu (qui se rapporte au domaine social) ; pour l'instant, nous nous attarderons à leur importance pour l'organisation du discours.

Force est de constater que la répartition des analogies est très similaire à celle des deux réseaux de mises en abyme. En fait, elles viennent chapeauter les mises en abyme indirectes. De parodie du raisonnement scientifique, elles effectuent le passage à la parodie du citoyen normal, du lecteur dans son quotidien. Ici encore, le message est déplacé dans l'espace ou le temps pour plus de subtilité. Leur fonctionnement calque celui des mises en abyme (agglomérat et coopération égalitaire) et ce toujours dans une visée de cryptage. De fait, ce parallélisme contribue grandement au brouillage de l'ensemble, où tous les niveaux semblent cacher le suivant, où tout s'entremêle et se dérobe à l'analyse.

¹ Voir Alain Niderst, *op. cit* et Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] », *op. cit.*, notamment p. 340 à 342, 564 à 569 et 615 à 620.

3. Chapitre II : Autoréflexivité et organisation du discours dans le premier volume du *Spectacle de la nature*

3.1. Rôle structurant de la préface

Dès les premières lignes des ouvrages étudiés, une lecture comparative s'impose. En effet : tout comme dans les *Entretiens*, la préface du *Spectacle* instaure les conditions d'une lecture à deux niveaux. Chez Pluche, l'un de ces niveaux traite de sciences naturelles, l'autre d'une idéologie sociale précise. Comme nous le verrons, cette seconde est passablement subversive...

Le système de classification développé dans le chapitre précédent s'applique ici avec la même pertinence. On retrouve dans la catégorie « stratégies cryptées de niveau un », c'est-à-dire celles qui sont présentes à la surface du texte mais dont la justification de l'emploi est biaisée : l'ordre des entretiens, les digressions et la lettre finale. Au niveau thématique, le but de la vulgarisation scientifique n'est que partiellement explicité : comme chez Fontenelle, ce ne sont pas seulement les sciences naturelles que l'on tentera d'expliquer, mais également l'empirisme et ses implications sur la conception de l'être humain. Contrairement à Fontenelle, l'abbé Pluche mentionne directement dans sa préface la thématique des sciences naturelles et la méthode scientifique qu'il prône, l'empirisme : « le Lecteur sera plus disposé à goûter ce qu'il verra garanti par les témoignages des observateurs modernes qui ont acquis une estime universelle par leur exactitude & par leur précision¹ ». Nous verrons que ces deux convocations participent d'un nouveau type de procédé de camouflage spécifique au *Spectacle* : la recombinaison. D'autre part – et comme chez Fontenelle – les sciences naturelles jouent le rôle de prétexte à la mode².

Chez l'abbé Pluche, les « stratégies cryptées de niveau deux » regroupent premièrement le procédé de recombinaison entre l'empirisme et les trois enjeux clés du dialogue : le bon

¹ Noël-Antoine Pluche, *Spectacle de la nature*, vol. I, p.xviii.

² Voir Andreas Gipper, « Vulgarisation scientifique et physico-théologie en France. *Le Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche », *Le partage des savoirs (XVIII^e –XIX^e siècles)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003, p. 28; Robert Locqueneux, « L'abbé Pluche, ou l'accord de la foi et de la raison à l'aube des Lumières », *S.T.P.*, vol. II, 1998, p. 237-238.

fonctionnement de la société, l'éducation et la religion. Cette « trinité » est présentée explicitement dans le texte de la préface :

[...] remplissent notre vie de commodités [*bon fonctionnement de la société*], notre esprit de vérités [*éducation*], notre cœur de reconnaissance [*religion*]¹ ;

En nous y bornant, nous découvrons très-suffisamment de toute part le beau [*religion*], l'utile [*fonctionnement social*], & le vrai [*l'éducation*]² ;

Nous connoissons l'existence des objèts [...] nous en voyons les propriétés, les convenances, la destination, & l'usage [...] [*bon fonctionnement de la société*] Chaque nouvelle connoissance est un nouveau plaisir. [*éducation*] [...] & la vûe de tant de bienfaits ne peut que bannir de nos cœurs l'ingratitude & l'indifférence [*religion*]³.

La recombinaison comme telle s'effectue tacitement, obliquement par rapport à la première couche de sens. La deuxième « stratégie cryptée de niveau deux » est la surabondance de vocables fixes (par opposition à la dissémination de vocables ambivalents chez Fontenelle).

La catégorie des « stratégies cryptées de niveau trois » est la plus porteuse de sens et la plus souterraine, bien qu'absente de la préface. Chez Pluche, comme chez Fontenelle, elle regroupe les mises en abyme. Contrairement à ce que nous avons vu dans les *Entretiens*, les séquences tampon accèdent au troisième niveau de cryptage.

Bien que le présent exercice ne soit qu'un survol des stratégies employées, il nous est quand même possible d'indiquer des différences significatives entre les deux œuvres. Certains procédés d'autoréflexivité sont spécifiques à un auteur, alors que d'autres sont communs aux deux mais ne remplissent pas le même rôle.

Dans les *Entretiens*, la majorité des stratégies cryptées se révèlent être de niveau trois. À l'inverse, dans le *Spectacle*, la plupart sont des « stratégies cryptées de niveau un ». Nous mettons cette observation en rapport avec la quantité et la teneur des justifications dans la préface, mais aussi avec le rapport des auteurs avec la censure.

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. v.

² *Ibid.*, p. viii.

³ *Ibid.*, p. viii-ix.

Chez Fontenelle, les justifications sont plutôt d'ordre littéraire et pédagogique (comment rejoindre deux publics très différents : mondains et savants, utilisation des digressions, etc.). À la toute fin cependant, il affronte le problème de la censure et s'adresse directement aux « gens scrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la religion, à mettre des gens ailleurs que sur la Terre¹. » Par des entourloupes rhétoriques, par des phrases à la syntaxe beaucoup plus complexe que le reste de son discours, il retourne la question et la rend inoffensive :

Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la religion, et celle-là même je l'aurais respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet ouvrage, si elle était contraire à mon sentiment ; mais ce qui va peut-être vous paraître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce système, où je remplis d'habitants une infinité de mondes².

Par un autre tour de prestidigitation littéraire, il affirme même que ceux qui condamneront son livre ne l'auront pas lu, voire pas compris, et ce faisant grossiront les rangs des gens incultes et superficiels (ce qui est susceptible de freiner les plaintes de futurs puristes) :

Ainsi je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces entretiens sans les avoir lus. Mais est-ce un sujet de me rassurer ? Non, c'en est un au contraire très légitime de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits³.

Cette frivolité de l'argumentation cadre parfaitement avec le premier niveau de lecture que Fontenelle érige par le biais des séquences tampon : ce livre n'est pas sérieux, mes dissertations sont fantaisistes et simplement agréables, etc. Les divers procédés de camouflage de niveau un et deux peuvent facilement être mis sur le compte du style mondain : digression, ambigüité plaisante et séductrice, plaisir de la conversation, brillant, pointes, etc.⁴ Ceux-ci constituent pourtant la porte d'entrée des procédés de niveau trois (plus subversifs) qui passent inaperçus. Dans ce contexte, il est préférable ne de pas attirer l'attention sur ces derniers, puisque leur efficacité sera beaucoup plus grande s'ils agissent à l'insu du lecteur. De surcroît, il n'est nullement question dans les *Entretiens* de dénoncer

¹ Bernard le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p.54.

² *Ibid.*, p. 54.

³ *Ibid.*, p.55

⁴ C'est d'ailleurs ce que fera Roger Marchal, *op. cit.*

le mode de vie mondain et de critiquer l'ordre social dans lequel celui-ci s'imbrique : Fontenelle s'en sert comme façade (nous étudierons cette question plus en détail dans le chapitre suivant). En outre, si nous nous référons à certaines données biographiques, force est de constater que, même s'il ne souscrivait pas aux dogmes de son époque, la situation de Fontenelle était loin d'être précaire : il a su côtoyer « les soutiens naturels et les bénéficiaires [...] du système ancien », « les défenseurs attirés des vieilles idées¹ » et s'en faire accepter pour mener doucement et sans danger son entreprise de renouvellement des idées.

Chez l'abbé Pluche, l'écriture et le contexte personnel sont très différents. Dans sa préface, il ne fait pas mention directement de la censure. Il s'assure cependant de bien justifier le moindre aspect thématique, littéraire et pédagogique de ses dialogues. Il n'a pas l'excuse du cadre mondain pour expliquer certains éléments ambigus. En fait, il critique même vertement, tout au long de son œuvre, les pratiques mondaines, ce qui ajoute un aspect provocateur à ses propos. En effet, il est autrement plus subversif d'apprendre la base de la réflexion scientifique à une femme afin qu'elle s'en serve au quotidien, que de l'entretenir sur le sujet pour la séduire... Comme l'abbé Pluche est un ecclésiastique, le fait de promouvoir une méthode scientifique le place dans une situation plus délicate que Fontenelle, pour qui cela n'entraîne aucune contradiction. La preuve en est bien qu'il deviendra secrétaire de l'Académie royale des sciences. Toujours au niveau biographique, l'abbé Pluche a vu sa carrière compromise à cause d'accusations d'adhésion au jansénisme. Il est surveillé par ses supérieurs lors de la rédaction du *Spectacle*². Il ne doit donc pas se compromettre en écrivant des livres trop ouvertement subversifs. Par conséquent, il justifie minutieusement tous les choix d'écriture qui pourraient d'une manière ou d'une autre éveiller des soupçons. Pourtant, il ne dit pas tout à leur sujet. Il est donc permis de penser

¹ J. R. Carré, *op. cit.*, p.663. Pour plus de détails à ce sujet voir son chapitre « L'utilisation de l'existant » p. 663-673.

² Benoît de Baere, *Trois introductions à l'Abbé Pluche : sa vie, son monde, ses livres*, Genève, Librairie Droz, 2001, p. 22, et Robert Locqueneux, *art. cit.*, p. 267.

qu'il a pu brouiller des pistes en justifiant plusieurs éléments insignifiants, ou disons inoffensifs.

3.2. Procédés de camouflage

Les procédés de camouflage chez l'abbé Pluche jouent le même rôle que chez Fontenelle : ils servent de toile de fond. C'est à cette toile que s'accrocheront des procédés d'autoréflexivité plus importants au contenu plus explosif (ordre des entretiens et réseau de mises en abyme). Cependant, son message idéologique diffère sensiblement de celui des *Entretiens*. Cette disparité est directement imputable à la méthode scientifique enseignée. Chez Fontenelle, il s'agit du rationalisme (mêlé il est vrai à une certaine dose de positivisme) ; les connaissances acquises demeurent théoriques et doivent rester essentiellement secrètes (élitisme). À l'inverse, chez l'abbé Pluche, les leçons portent sur l'empirisme et doivent être appliquées dans la vie de tous les jours. Alors que le rationalisme de Fontenelle entraînait un changement dans la conception de l'être humain, l'empirisme de l'abbé Pluche bouscule la réalité quotidienne, le fonctionnement normal de la vie en société. Voilà pourquoi les procédés de camouflage introduisant son idéologie doivent être adaptés à des enjeux différents de ceux que devait envisager son prédécesseur.

3.2.1. La recombinaison

Ce procédé consiste à faire des rapprochements de plus en plus étroits entre deux concepts en apparence incompatibles. L'abbé Pluche prend les éléments sur lesquels l'avènement de l'empirisme a le plus d'incidence (le bon fonctionnement de la société, l'éducation et la religion) et les recombine progressivement avec cet empirisme. En d'autres mots, il repositionne l'empirisme de plusieurs façons par rapport à l'ordre établi, afin de montrer que ce dernier ne s'en trouve pas menacé. En fait, et nous croyons que c'est ce qui a valu à cet auteur la réputation d'être rétrograde, il va encore beaucoup plus loin dans le processus de recombinaison. Il tente non seulement de prouver que ces quatre pôles sont complémentaires, mais il fait la démonstration que l'empirisme est *nécessaire* à la meilleure marche des institutions traditionnelles. Ainsi, ces propos ne seront pas considérés

comme subversifs, mais au contraire conservateurs. Il pourra donc tenter de changer les mentalités, un peu comme Fontenelle.

Contrairement à ce dernier, l'abbé Pluche explicite dès la préface qu'il sera question de l'empirisme et de sciences naturelles, permettant ainsi un démarrage rapide et efficace du processus de recombinaison. Afin de montrer le fonctionnement de cette stratégie, nous prendrons séparément chacun des trois enjeux ; cela permettra d'explicitier comment Pluche les réconcilie progressivement avec l'empirisme. Voici, schématiquement, la recombinaison en action :

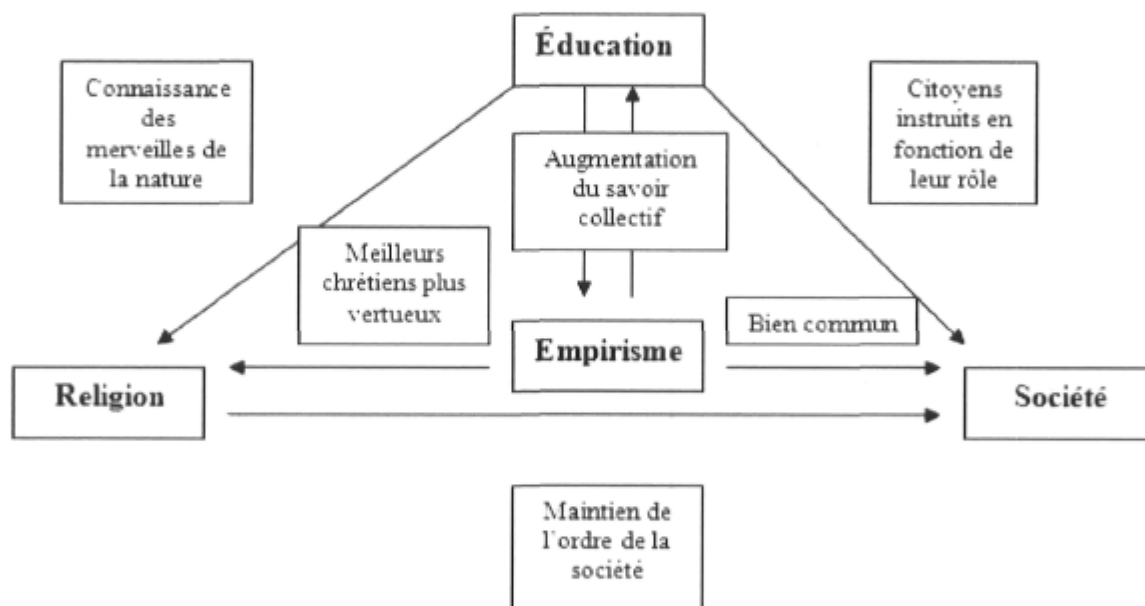


Figure 1 : Premier niveau de lecture du message crypté par le procédé de recombinaison dans le premier volume du *Spectacle de la nature*

Commençons par la recombinaison entre la religion et l'empirisme. Premièrement, un bon chrétien ne doit pas dénigrer ne serait-ce que les plus petits organismes qui composent la nature : « si Dieu n'a pas jugé indigne de lui de les créer, est-il indigne de nous de les

considérer¹ ? » Au contraire, l'examen de la nature permet de trouver de nouvelles raisons de s'émerveiller devant Dieu². L'empirisme, qui prône l'utilisation d'outils concrets et fait l'inventaire de données afin de comprendre le monde qui nous entoure, est présenté comme la méthode par excellence pour répertorier les trésors de la création : « Je vous prierai [...] de vouloir [...] me montrer dans le microscope ces habits, ces armes, & ces outils dont vous m'avez dit tant de merveilles³ ». Et quoi de mieux que faire des expériences, développer des techniques ? « pour savoir au juste quelle pouvoit être la longueur du fil du ver à soye, [...] j'ai fait construire un petit dévidoir [...] Je vous avoue que je ne m'attendois pas à la moitié d'autant⁴ ».

À cela s'ajoute que, dès la préface, Pluche assimile la nature à un grand Livre dont on doit tirer des leçons : « un langage qui s'adresse à nous, & même qui ne s'adresse qu'à nous⁵ ». L'étude de la nature entraîne notamment une prise de conscience de l'humilité de la condition humaine :

On peut bien [...] comparer [...] les instrumens & les ajustemens des insectes avec les nôtres ; mais ce doit être pour remarquer d'une part la grossièreté de nos ouvrages, & de l'autre les richesses, la justesse & la supériorité infinie qui brillent dans ceux de la nature⁶.

Les métamorphoses des insectes sont également comparées à une résurrection⁷. Pluche associe même explicitement l'empirisme et la religion : « Ce dernier sentiment paroît le plus conforme à la raison, à l'expérience, à la toute-puissance de Dieu, & à la Sainte Écriture⁸ ». Cependant, nous sommes d'accord avec l'analyse de Robert Locqueneux :

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p.5.

² Robert Locqueneux arrive à des conclusions similaires concernant la relation entre l'empirisme et la religion, « *Le Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche : une encyclopédie chrétienne à l'aube des Lumières », *La diffusion du savoir scientifique XVI^e-XIX^e siècles*, Bruxelles, Archives et bibliothèques de Belgique, 1996, p. 104-112; de même que le collectif *Écrire la nature au dix-huitième siècle autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.

³ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p.13.

⁴ *Ibid.*, p. 84-85.

⁵ *Ibid.*, p iv

⁶ *Ibid.*, p.13.

⁷ *Ibid.*, p. 33-57 et 58.

⁸ *Ibid.*, p. 20.

Il nous faut [...] constater que même s'il est toujours enclin à voir partout les effets de l'amour de Dieu, on ne peut dire de Pluche qu'il abuse des causes finales pour tenter d'entrevoir les secrets de la nature. [Elles] n'y trouvent [...] pas un rôle plus important que dans les ouvrages de Fontenelle¹.

Même si les personnages louent souvent Dieu, ces remarques sont toujours de l'ordre du général et ne viennent pas interférer avec la méthode empiriste mise en œuvre lorsqu'il s'agit d'expliquer certains phénomènes précis. La plupart du temps, lorsqu'il est impossible dans l'immédiat de tirer une conclusion certaine, les personnages avouent leur ignorance et souligneront l'importance de répéter des observations ou d'inventer des expériences pour amasser plus de données. De plus, ils répéteront à maintes reprises un autre précepte de l'empirisme : dans la nature, toute forme a une fonction. Il suffit de la trouver...

Le Chev. [...] les plus petites choses avoient dans la nature une destination, & une fin toute particulière, & qu'on trouve Dieu dans la structure de la patte d'une mouche, comme dans la structure du soleil même. Le Pr. Vous vous accoutumez à comprendre que cette destination est certaine dans les choses mêmes où elle n'est pas connue, parce qu'à chaque pas vous la trouvez où elle ne paroissoit pas d'abord, c'est à vous de la chercher, à l'admirer, & à en glorifier Dieu².

Au-delà des desseins religieux, cette assertion pourrait bien être une des manifestations les plus profondes de l'empirisme. En effet, dans le paradigme scientifique actuel en biologie, on conserve ce leitmotiv « forme = fonction » et ce, sans aucune référence aux causes finales³. Ce raisonnement repose sur la certitude que l'univers obéit à des lois fixes et immuables. Pluche croit à l'intelligibilité de la nature, au fait qu'elle ne soit pas organisée de façon aléatoire et magique. Dans le doute, il encourage son lecteur à vérifier systématiquement si chaque élément suit effectivement une règle hypothétique. N'est-ce pas cela par essence, l'empirisme ? Du reste, même s'il insiste sur les limites de l'esprit humain, Pluche ne donne-t-il pas dans son livre les moyens pour exploiter au maximum notre raison ? Ne donne-t-il pas envie de se questionner, de remarquer chaque détail de ce monde qui nous environne et de le tester ? Il ne fait aucun doute que Pluche est un chrétien sincère et qu'il souhaite transmettre sa foi à ses lecteurs. Cependant, nous suggérons que la

¹ Robert Locqueneux, « L'abbé Pluche ou l'accord de la foi [...] », *art. cit.*, p. 244.

² Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 152-153.

³ Voir Elaine Marieb, *Anatomie et physiologie humaines*, Québec, Erpi, 1999, p. 1-2.

religion joue un deuxième rôle dans le *Spectacle* : ce thème récurrent est habilement recombinaison avec l'empirisme dans le but de convertir un public plus conservateur.

Passons maintenant à la recombinaison de l'éducation et de l'empirisme, dans laquelle nous distinguons deux aspects principaux : l'éducation des femmes et la promotion d'une nouvelle méthode pédagogique. Dans le premier cas, le processus de recombinaison débute dès la préface où l'on assiste à un élargissement graduel du public cible du *Spectacle*. Voici brièvement quelques citations mettant en évidence cette évolution :

Le désir de savoir nous est aussi naturel que la raison [...] mais il ne l'est jamais plus que dans la jeunesse¹ ;

[le choix du titre] exprime assez exactement ce qui est accordé au commun des hommes en ce genre, ce qui est intelligible à tout âge, & ce qu'aucun homme ne peut se dispenser de connaître jusqu'à un certain point² ;

[...] nous avons pris le style de Dialogue, qui est de tous le plus naturel, & le plus propre à attacher toute sorte de Lecteurs³ ;

Il n'y a personne, de quelque âge & en quelque état que ce soit, qui ne trouve bon qu'on remue son cœur, & qu'on y fasse naître des sentimens à la vûe des merveilles que Dieu opère [...]⁴.

On voit clairement dans la dernière citation comment s'effectue une recombinaison entre l'élargissement du public cible et l'empirisme, et ce sous le couvert de la religion. Dans le dialogue, voici quelques exemples de réforme de l'éducation destinée aux femmes par le processus de recombinaison. L'idée principale de cette réconciliation est que l'empirisme peut être appliqué conformément aux talents et aux préoccupations traditionnellement attribués à la femme. Ainsi, la Comtesse a confectionné une boîte pour classer les papillons :

J'ai rassemblé & collé ici sur différentes tablettes toutes les espèces de papillons que j'ai pû avoir. Comme on m'a enseigné le dessein d'assez bonne heure, j'ai représenté sous chaque tablette les

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p.iii, nous soulignons.

² *Ibid.*, p.viii, nous soulignons.

³ *Ibid.*, p. x-xi, nous soulignons.

⁴ *Ibid.*, p. xxii, nous soulignons.

mêmes papillons d'après nature, en les accompagnant chacun de [leur] chenille [...] J'y ai rangé sur un satin blanc les papillons de nuit. Les couleurs & les nuances en sont douces & agréables¹ [...]

De même, Pluche montre comment l'empirisme permet aux femmes de mieux remplir leurs tâches traditionnelles :

En bonne mere de famille, & pour l'intérêt que je prends à la conservation de mes meubles, j'ai voulu connoître le petit animal qui y fait tant de dégats, & cette connoissance m'a aussi procuré celle du remède² ; depuis quelques années j'ai accordé cet amusement [*l'élevage de vers à soie*] à mes filles. Il faut nourrir, nettoyer, dévider : elles n'y trouvent que du plaisir³.

L'élargissement du public cible trouvera son aboutissement dans la lettre finale : « l'étroite obligation où nous sommes *tous* de la [*la raison*] perfectionner⁴. »

Le deuxième axe de la recombinaison éducation-empirisme est constitué par la réflexion sur l'amélioration de la méthode pédagogique. Deux pistes de réflexion sont explorées dans ce contexte. La première tend à montrer que l'enseignement de l'empirisme chez les jeunes aristocrates est le complément de l'enseignement habituel qu'on leur dispense :

On y apprend non-seulement ce qui peut orner l'esprit, ou embellir la conversation, mais ce qui fait l'homme de service & de ressource en toute occasion. Le fils de la Comtesse, qui est assurément un des plus spirituels, & des plus aimables Gentils-hommes qu'on puisse voir, a été élevé dans ce goût⁵.

En outre, il conforte la position hiérarchique de ceux-ci :

il est au fait de tout ce qui entre dans le commerce de la vie, comme ceux-mêmes qui le fournissent par leur travail. [...] il sait quelles sont les matières que les ouvriers employent, les païs d'où l'on les tire, les marques de leur bonne ou mauvaise qualité, & le prix qu'elles valent [...] Il sait [...] faire une juste différence d'un ouvrage solide & et bon goût d'avec un ouvrage brillant, & et fait à la légère. Un ouvrier fripon ne le trompera pas⁶.

Dans un deuxième temps, la méthode pédagogique elle-même bénéficie de l'application de l'empirisme : l'enseignement devient plus clair et plus attrayant pour les élèves. Par exemple, dans le premier entretien, le plaisir de l'apprentissage est d'abord présenté pour

¹ *Ibid.*, p. 59.

² *Ibid.*, p. 61.

³ *Ibid.*, p. 66.

⁴ *Ibid.*, p. 528, nous soulignons

⁵ *Ibid.*, p. 91.

⁶ *Ibid.*, p. 92.

lui-même, pour le goût de la nouveauté : le cabinet de M. le Comte est rempli « de tant de choses rares & curieuses, qu'on ne peut s'y ennuyer un moment¹. » Il est ensuite relié à la connaissance expérimentale des choses qui nous entoure (recombinaison avec l'empirisme) : les insectes « me réjouissent infiniment par leur diversité, par leurs inclinaisons, par leurs ruses, par les proportions surprenantes de leurs organes, & par cent curiosités que j'y observe² ». Puis il est associé à la découverte des merveilles de la création (recombinaison avec la religion) : « les plus petits ouvrages du Créateurs sont parfaits [...] vous trouverez par-tout, une liberté, une souplesse, & des ressorts dont la structure [...] sont connus de lui seul³ ».

Le troisième axe de recombinaison concerne la réconciliation du bon fonctionnement de la société et de l'empirisme. Elle se fait principalement de deux manières. Premièrement, elle montre les bienfaits de la technologie sur la vie des gens : extermination des insectes nuisibles, pratique de l'apiculture, technique de chasse améliorée par la connaissance des habitudes de vie des animaux, etc. Deuxièmement, elle souligne comment l'élimination des superstitions simplifie le quotidien, par exemple en augmentant le rendement de l'agriculture⁴.

3.2.2. Rôle de la lettre finale dans le « Spectacle »

Comme les *Entretiens*, le *Spectacle* contient des éléments épistolaires, soit deux lettres qui reviennent sur les enseignements transmis au Chevalier à la toute fin du premier volume. Le rôle de la dernière lettre prend tout son sens lorsque celle-ci est associée à une « stratégie cryptée de niveau deux », comme chez Fontenelle. En fait, cette missive est une mise en abyme transcendante du procédé de recombinaison. Dans un premier temps, cette hypothèse semble cautionnée par le grand nombre d'occurrences de la « trinité » :

¹ *Ibid.*, p. 2

² *Ibid.*, p. 5.

³ *Ibid.*, p.15.

⁴ *Ibid.*, p.501-508.

Les bornes de la curiosité [*pédagogie*] sont sans doute les mêmes que celles qui ont été prescrites à la raison de l'homme [*religion*] en général & à l'état de chaque particulier [*hiérarchie sociale*]¹ ;

Quitter les vérités qui s'offrent à nous pour courir après des connoissances [*éducation*] qui nous fuyent ; prétendre connoître au lieu d'agir [*bon fonctionnement de la société*], c'est laisser la carrière de vertu [*religion*] qui nous est ouverte² ;

Le point capital [...] c'est d'exercer toujours notre esprit sur des choses [...] qui puissent nous rendre plus heureux, en nous rendant meilleurs [*religion*] [...] Sachons donc une partie au moins de ce qu'on en peut savoir [*éducation*], & sur-tout de ce qu'on en peut savoir avec profit [*bon fonctionnement de la société*]³.

Cette répétition souligne ce qui est mis en abyme et fait écho à la préface où se retrouvait la même concentration élevée d'allusions aux trois enjeux. Dans un deuxième temps, Pluche martèle le message qu'il est important de respecter l'ordre établi : « nous serions moins propres à la fin pour laquelle nous sommes sur la terre⁴ » ; « Il n'est question pour lui que de suivre le chemin, & d'éviter la rivière⁵ » ; « C'est résister à l'ordre établi par la Sagesse même⁶ ». Dans un troisième temps, il explique abondamment en quoi consiste une bonne utilisation de la raison humaine. Essentiellement, ce plaidoyer consiste à montrer que l'empirisme permet d'éviter les deux excès contraires qui guettent le philosophe non avisé, soit le pyrrhonisme (la sous-utilisation de la raison) et les systèmes (sa sur-utilisation)⁷. Ce discours désigne l'empirisme comme l'option philosophique modérée, prudente et respectueuse de l'ordre établi. En outre, Pluche décrit également de façon prolixe la nature de la raison humaine et ses fonctions : « La raison de l'homme est un principe actif & fécond qui connoît, & qui voudroit sans fin augmenter ses connoissances ; qui délibère, qui veut, qui choisit avec liberté, qui opère, qui crée, pour ainsi dire, tous les jours de nouveaux ouvrages⁸ ». Contrairement aux animaux, la nature de notre raison entraîne la liberté, la diversité et la variation. L'empirisme, de par sa

¹ *Ibid.*, p. 519.

² *Ibid.*, p. 527.

³ *Ibid.*, p. 536-537.

⁴ *Ibid.*, p. 523.

⁵ *Ibid.*, p. 524.

⁶ *Ibid.*, p. 527.

⁷ *Ibid.*, p. 521- 522-536-537-538-539-542.

⁸ *Ibid.*, p. 530.

modération, est montré comme la solution pouvant la brider de façon sécuritaire (et non subversive).

Enfin, le raisonnement est truffé de procédés de recombinaison entre l'empirisme et les trois enjeux, ou même entre les enjeux. En voici deux exemples très parlants :

Nous ne sommes ici que pour être vertueux [*religion*]. Notre raison tient aux sens [*fondement de l'empirisme*] par le ministère desquels elle est informée de tout ce qui a rapport à la vie à laquelle elle préside [...] Cette raison est assujettie à un corps [*empirisme*] [...] Tous ces organes ne lui ont pas été donnés pour contempler, mais pour travailler, pour agir [*bon fonctionnement de la société*], pour s'exercer à tout bien [*religion*]. Voilà sa fin [*l'ordre établi*]. Une plus grande abondance de lumières l'en auroit détournée [*éducation*]¹.

Ainsi c'est parce qu'il y a de la raison [*entendre l'empirisme*] sur la terre qu'il doit y avoir de la religion [...] il est visible que sa religion ne s'affoiblit qu'autant que sa raison baisse & se pervertit².

En quoi ces repositionnements sont-ils provocateurs s'ils prônent l'obéissance à la tradition ? En fait, ceci ne constitue pas nécessairement le message de Pluche. Ces multiples recombinaisons montrent la compatibilité de l'empirisme et de trois enjeux sociaux, voire, la nécessité de sa contribution. Dans cette lettre, on tourne constamment autour du pot : le Prieur parle par métaphores, énonce des généralités abstraites. Il n'y est pas dit que l'on doit respecter le mode de vie mondain, que la hiérarchie et le partage du travail en place sont justes, que le système d'éducation contemporain est approprié, que le fanatisme religieux, le culte rigide sont la meilleure façon d'honorer Dieu. Alors, cette lettre serait-elle une mise en abyme dilatée sémantiquement (qui représente un équivalent métaphorique du texte et dont la fonction est l'approfondissement de sa signification : son « atemporalisation », sa généralisation³) et renverrait à des considérations planantes et théologiques ? Cette hypothèse semble peu probable, car on nous rappelle par un habile système de mises en abyme miniatures que ce qui semble s'éloigner de l'idéologie progressiste et très concrète de Pluche s'y rapporte toujours. Le propos subversif est doublement crypté puisque ces mises en abyme se cachent derrière ce qui semble être d'innocentes métaphores.

¹ *Ibid.*, p. 523.

² *Ibid.*, p. 536.

³ Lucien Dällenbach, *op. cit.*, p. 77.

Nous analyserons ces mises en abyme déguisées dans un ordre croissant de subversivité qui coïncide parfaitement avec leur ordre chronologique d'apparition dans la lettre.

Un premier parallèle est fait entre la vie du bon chrétien et celle du bon empiriste par la métaphore du voyageur : « Nous ressemblons à des voyageurs qui marchent aux approches d'un beau jour¹. » L'allusion religieuse à la résurrection se précise peu à peu : « Mais l'intelligence ou la vûe claire du fond & et mécanisme de la nature ne paroît pas une grace accordée à notre état présent² » ; « Mais le jour n'est pas encore venu³. » Cependant, la fréquence très élevée de verbes faisant référence à la vision, sens responsable de la collecte d'informations scientifiques dans le paradigme empiriste, est également frappante : « colorer les objets », « nous les distinguons », « distinguer les objets », « un voyageur qui observe », « la vûe claire ». Il est possible que ces passages fassent référence à d'autres particularités du paradigme empiriste : le refus d'extrapoler, la nécessité d'étudier uniquement ce que l'on peut observer directement, et la dépendance de la science envers les progrès technologiques qui permettent de vérifier les faits. De plus, le voyageur utilise sa raison afin de « fai[re] usage de tout⁴ », c'est-à-dire pour en faire profiter toute la communauté, usage que l'auteur réserve à l'empirisme. Dans cette première métaphore, on retrouve donc en abyme les principales caractéristiques de l'empirisme, sous le couvert de la religion. Ceci est à l'évidence une façon très raffinée de recombinaison la religion et la science empiriste...

La deuxième métaphore établit un parallèle entre le paysan et l'aristocrate : « cet homme de campagne c'est tout homme, c'est chacun de nous⁵. » Cette comparaison poursuit deux buts. D'une part, la description du paysan est révélatrice de ce que Pluche considère comme un citoyen modèle : premièrement, celui-ci accomplit des actions concrètes et utiles : « Il

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 522.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p.523.

⁴ *Ibid.*, p. 528.

⁵ *Ibid.*, p. 526.

est destiné au plus nécessaire de tous les travaux, à la culture de la terre¹ ». Deuxièmement, il n'est pas superficiel ni vaniteux : « les plaisirs & les honneurs² » ne présentent aucun attrait pour lui. Troisièmement, il est formé en fonction du bien commun : « ce n'est pas uniquement pour son bien particulier que son esprit est lourd & ses connaissances peu étendues : c'est encore plus pour le bien commun de la société³. » D'autre part, la seconde métaphore réhabilite les métiers et leurs artisans : « Cependant si le bétail & la terre sont négligés, voilà toute la société dans le désordre, & réduite à n'avoir ni nourriture ni habits [...] c'est de notre part montrer de l'injustice & de l'ingratitude que de lui reprocher d'être stupide⁴ ». Elle met en abyme le procédé de recombinaison empirisme / bon fonctionnement de la société. En effet, les technologies et les connaissances scientifiques transmises à chacun des citoyens en fonction de leur rôle social leur permettraient d'acquérir les qualités énumérées plus haut. De même, cette nouvelle évaluation des individus basée sur leur utilité permettrait une meilleure répartition des richesses.

La troisième métaphore concerne la comparaison du pouvoir des Saintes Écritures et des écrits de vulgarisation scientifique :

Tout petit qu'il est [*l'homme*], sa raison lui donne un pouvoir qui n'a point d'autres bornes que celles de la terre qu'il habite. Ses désirs s'accomplissent dans les deux bouts du monde. Il en rapproche, pour ainsi dire, les extrémités quand il lui plaît, & les met en correspondance sans sortir de chez lui. Il peint sa pensée. Cette écriture part, & sans qu'il s'en mette en peine, elle traverse des milliers d'hommes & va annoncer sa volonté à des gens qui sont à deux ou trois mille lieues loin de lui. Il informe toute la terre : il en entretient encore après sa mort la postérité la plus reculée⁵.

Le but de la vulgarisation scientifique est dévoilé : rejoindre le plus de gens possible et de façon durable (comme la Bible). Cette recombinaison de la religion et de la vulgarisation scientifique (de la pédagogie) montre bien que les deux visent l'acquisition de connaissances qui guideront le genre humain vers le bonheur. Fait plutôt subversif, l'être humain est comparé à Dieu : il peut réaliser de grandes choses. Plusieurs autres passages de

¹ *Ibid.*, p. 525.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 526.

⁴ *Id.*

⁵ *Ibid.*, p. 532-533.

ce genre sont présents dans la lettre finale : « Cette raison a mené l'homme jusqu'à imiter la fabrique du monde¹ » ; « il peut imiter Dieu même : & sa raison fait de lui l'image de Dieu sur la terre². » Nous sommes en accord avec Andreas Gipper : « Le *Spectacle* apparaît [...] comme un vaste développement de la doctrine de l'*imago Dei* qui définit la nature de l'homme par analogie avec celle du créateur divin, comme pulsion de connaissance, esprit d'invention et force créatrice³. » Le progrès permet vraiment à l'être humain de prendre toute sa place, ne serait-ce que dans la création, ce qui fonde l'importance de la vulgarisation scientifique et de la pédagogie.

Jusqu'à maintenant, les trois premières métaphores de la lettre finale ont mis en abyme le processus de recombinaison de l'empirisme avec la religion, le bon fonctionnement de la société et la pédagogie. La quatrième révèle ultimement le rôle qu'occupe ce paradigme dans le projet social progressiste de Pluche. En effet, la dernière métaphore rapproche le rôle de la raison dans la création divine et celui de l'empirisme dans la société humaine : « Elle est le centre des ouvrages de Dieu sur la terre : elle en est la fin : elle en fait l'harmonie⁴ » ; « Il rapproche ainsi tous les êtres : ils tendent tous à lui. Sa présence est le lien qui forme un tout de tant de parties différentes⁵. » Ceci est la mise en abyme la plus importante de la lettre car elle dévoile le principe même du procédé de recombinaison : tout comme la raison est un don précieux de Dieu qui unifie sa création, l'empirisme est un outil indispensable (permettant d'utiliser la raison dans sa juste mesure) qui consolide l'ouvrage de l'être humain. C'est cette démonstration qui motive la constante confrontation des thématiques principales du livre de Pluche.

Ces mises en abyme déguisées du procédé de recombinaison invitent le lecteur, par un deuxième niveau de lecture, à rester dans l'optique d'un projet idéologique concret. Le fait que les trois enjeux sociaux soient peu détaillés dans la lettre finale incite le lecteur à les

¹ *Ibid.*, p. 530.

² *Id.*

³ Andreas Gipper, *loc. cit.*, p. 34.

⁴ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 533.

⁵ *Ibid.*, p. 535.

caractériser d'après ce que la recombinaison en aura fait à la fin du dialogue. À la suite de ce remplacement, le programme d'enseignement serait revu, adapté à la réalité du monde et accessible aux femmes ; la société serait axée sur le travail selon les capacités de chacun. Il y aurait réhabilitation des métiers et de leurs artisans et rappel à l'ordre des oisifs trop bien nantis. La religion serait basée sur le bien-être collectif au quotidien, loin des débats religieux éthérés qui méconnaissent les limites de notre entendement¹. Voici schématiquement ce en quoi consisterait réellement le message de l'abbé Pluche :

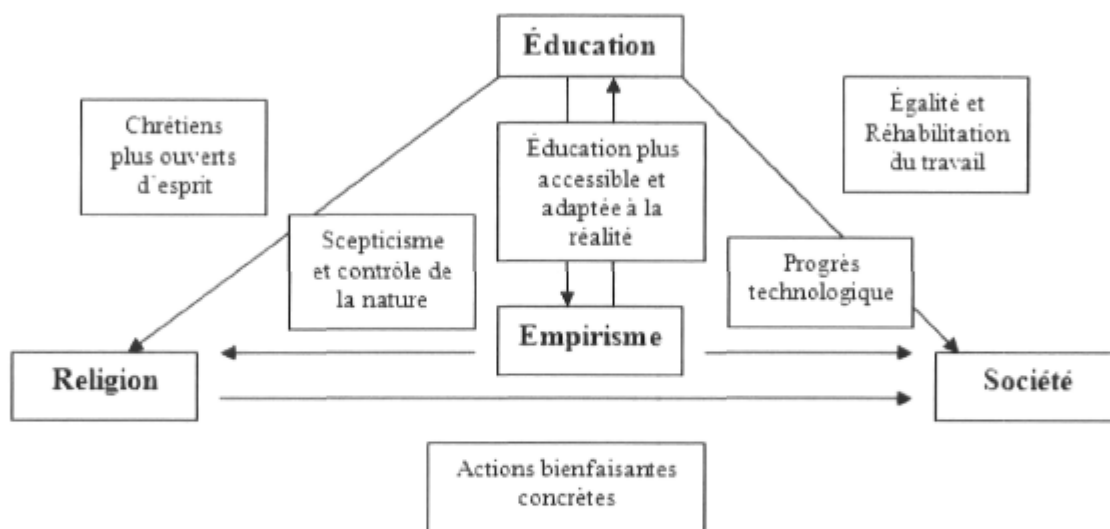


Figure 2 : Deuxième niveau de lecture du message crypté par le procédé de recombinaison dans le premier volume du *Spectacle de la nature*

Il est impératif ici de faire remarquer que ce qui fonde le caractère foncièrement innovateur et subversif de ce schéma ne tient pas nécessairement à l'entière nouveauté des

¹ Notre analyse des procédés d'autoréflexivité nous amène à des conclusions similaires à Robert Locqueneux : « Mais peut-être y a-t-il une raison plus cachée, plus profonde, à la faveur qu'a rencontré le *Spectacle de la nature*. En portant un regard sceptique sur les philosophies à systèmes, Pluche n'incite-t-il pas ses lecteurs [...] à porter le même regard sur les diverses interprétations de la trinité ou de l'eucharistie [...] ? Chez l'abbé Pluche, physique expérimentale et théologie négative vont de pair : les machineries de la nature et Dieu nous sont à jamais cachées. C'est que, dans sa vie comme dans ses ouvrages, Pluche montra la même défiance envers toute autorité, il n'est pas plus ultra-mondain que sectateur de Newton », « L'abbé Pluche ou l'accord de la foi [...] », *art. cit.*, p.267.

positions défendues. En effet, la plupart sont déjà relativement répandues parmi les intellectuels à époque de Pluche et ont fait l'objet de livres¹. Cependant, à cause de la menace omniprésente de la censure et de la grande popularité que conservent les idées traditionnelles, la littérature et les mœurs sous l'Ancien Régime se caractérisent par une sorte de « duplicité ». Dans un premier temps, le libertin érudit, dont Fontenelle est un excellent exemple, tait complètement ou à demi ses véritables convictions en présence de tiers : il cultive la différence entre le dire et le faire. Dans un deuxième temps, on retrouve également une disparité entre les croyances profondes des gens et leurs actions ; entre l'histoire des mentalités et l'histoire des idées. Même si certains auteurs ont osé décrire des changements à apporter à la société, par exemple sur le plan politique, leurs idées sont demeurées dans la sphère inaccessible de l'abstraction, parmi les souhaits et les recommandations, sous forme de traité théorique ou d'utopie. L'apport de Pluche à la littérature et à la philosophie, ce qui fonde la subversivité de son *Spectacle*, est qu'il a combiné ensemble plusieurs idées progressistes et les a présentées sous la forme d'un modèle de sociabilité cohérent et réalisable concrètement à court terme. Pluche ne fait pas que formuler des recommandations, il donne littéralement à voir ce que doit être la société, il montre en action ses valeurs. Sous la protection que lui confère l'autoréflexivité, il fusionne le penser et le faire.

Le processus de recombinaison ne s'effectue pas seulement au niveau des propos tenus par les personnages ; il s'exprime également dans leurs interactions. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

¹ Alain Viala souligne l'intérêt croissant que suscitent au début du XVIII^e siècle la vie en communauté et l'importance de « l'expérience concrète [...] comme moyen de connaître à la fois la nature physique et l'âme humaine », sur ce dernier point Pluche s'inscrit dans le lignée du *Télémaque* de Fénelon : voir son article « Les idées de l'abbé Pluche sur la société » publié dans le collectif *La Régence*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 307. De plus, prôner une pratique religieuse quotidienne, et concrète basée sur le travail est caractéristique du mouvement janséniste, *ibid.*, p. 308. Finalement, Michel Delon dans son article « Cartésianisme(s) et féminisme(s) », *Europe*, n° 594, (1978), montre la généalogie des ouvrages qui ont revendiqué une meilleure éducation pour les femmes.

3.3. Surabondance de vocables fixes

Alors que Fontenelle jouait sur l'ambivalence de certains vocables polysémiques, Pluche semble adopter la stratégie inverse : exploiter au maximum les avantages d'un vocabulaire unidimensionnel et sans équivoque. En effet, comme nous venons de le montrer, le cœur de l'ouvrage correspond à la conciliation de quatre enjeux dont on ressasse indéfiniment les mêmes caractéristiques. Au lieu d'avoir recours à de multiples synonymes, Pluche utilise le plus souvent les mêmes termes.

Étant donné que Pluche était un homme instruit et qu'il démontre effectivement l'étendue de son vocabulaire dans d'autres circonstances (pensons à certaines envolées oratoires du Prieur), nous croyons que cet appauvrissement du langage constitue une stratégie de cryptage. Pour chacun des pôles, nous avons relevé quelques vocables fixes :

- 1) empirisme : yeux, observer, remarquer, voir, vue, expérience
- 2) pédagogie : curiosité, plaisir
- 3) religion : sagesse, Dieu, émerveillement, admiration
- 4) société : utilité, travail, service

Ces vocables reviennent d'une façon pléthorique dans le discours. Nous croyons qu'ils entraînent un effet de somnolence chez le lecteur dont la vigilance baisse. Il lit sans prendre conscience de toutes les recombinaisons qui s'effectuent progressivement et des variantes infimes qui se superposent ; modifiant en profondeur les relations entre les quatre enjeux, et ultimement la nature de ceux-ci. Il faut toutefois reconnaître que cette stratégie n'opèrera pas si le lecteur, pris d'ennui, décide de suspendre sa lecture et de contourner ces séquences répétitives.

À l'opposé, la surabondance de vocables fixes crée également un pont entre les enjeux, cette fois par le biais de quelques adjectifs fixes : simple, naturel, modeste, nécessaire et utile. En effet, ces mêmes termes sont utilisés afin de caractériser indifféremment tous les

pôles du livre, ce qui crée une synergie entre eux. Par exemple, l'adjectif « naturel » sert à qualifier à la fois l'empirisme et le bon fonctionnement de la société :

1) Empirisme : « Quand on veut être simple & naturel, on est contraint d'avouer que si la nature nous est assez dévoilée pour nous présenter un grand spectacle, le dessous & l'intérieur du spectacle nous demeurent cachés¹ ».

2) Bon fonctionnement de la société : lorsque la Comtesse demande au Chevalier s'il préfère être académicien ou bien oiseleur, il répond d'abord le premier, puis se ravise et favorise la seconde profession, ce à quoi elle répond : « Voilà qui est naturel². »

De plus, ceux-ci sont souvent combinés ensemble dans un contexte très général, ce qui accentue le phénomène de convergence :

pouvû que nous nous attachions toujours au simple, à l'utile, au nécessaire, évitant également de ramper toujours [...] & de nous perdre, en voulant nous élever trop³ : De toutes les occupations, il n'y en a point de plus simple, de plus naturelle à l'homme, ni de plus amusante que la culture des plantes⁴.

Les propriétés des vocables fixes sont autoréfléchies dans la première partie de l'entretien XIII sur les poissons. En effet, de la page 373 à 381, le rythme lent et la narration contrastent beaucoup avec le reste du volume. En effet, le Prieur emprunte l'identité du Chevalier : « Je m'en vais reprendre de suite les rêveries de notre aimable philosophe. Je me remets sur le bord d'un grand bassin. C'est moi qui suis le Chevalier du Breuil⁵ ». Il se produit un effet hypnotisant où le Prieur parle littéralement sur le mode de la suggestion : « Continuons à parcourir la côte : approchons-nous de quelques-uns des pêcheurs & voyons ce qu'ils ont pris⁶. » Ce parcours devient pratiquement une quête initiatique, puisqu'après avoir énuméré sur le bord du bassin les préceptes de la méthode empiriste (nous y reviendrons dans la section sur les digressions majeures), il nous

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 522.

² *Ibid.*, p. 335.

³ *Ibid.*, p. 542.

⁴ *Ibid.*, p. 499.

⁵ *Ibid.*, p. 373.

⁶ *Ibid.*, p. 377.

transporte à un niveau plus abstrait : « Continuons [...] imaginons-nous voir le bord de la mer. Plaçons-nous sur le haut d'une falaise, d'où notre vûe s'étende en liberté sur ce bassin immense que la main de Dieu a creusé¹. » Suite à ce changement de lieu, la perspective change aussi et on nous suggère la plus profonde recombinaison entre l'empirisme et la religion de tout le dialogue :

[...] l'eau marine en est si intimement pénétrée [*de sel*], que ni les filtrations, ni les distillations, ni aucuns moyens n'ont pû jusqu'ici la dépouiller de son amertume. C'est néanmoins dans cette eau [...] que Dieu engraisse & perfectionne la chair de ces poissons [...] Voilà des choses qui paroissent impossibles, & que je ne puis cependant désavouer. À chaque pas que je fais, je m'apperçois que dans la nature, comme dans la religion, Dieu m'oblige à croire comme certain, ce qu'il ne juge pas à propos de me faire comprendre ; & que content de me montrer l'existence & la réalité des merveilles qu'il opère, il exige de moi le sacrifice de ma raison sur la nature qu'il a fait, & sur la manière dont il le produit. [...] Dans un élément qui ne produit rien, la fécondité & la multitude des habitans ne peut pas être grande. Tout ce que je vois, me passe, & mon raisonnement se trouve encore ici en contradiction avec l'expérience².

Comme l'empirisme, la foi demande une suspension du jugement. Le sens commun ne peut rendre compte de phénomènes qui nous dépassent : la Sagesse de Dieu et la complexité de la nature. Selon Pluche, dans les deux cas, c'est l'expérience qui doit primer : la foi est un état que l'on ressent à l'intérieur et les Saintes Écritures constituent une preuve tangible de l'existence de Dieu. De même, certains faits dans la nature s'imposent à nos sens et contreviennent à notre entendement, pourtant force est de constater qu'ils existent. L'auteur nous demande d'éviter de faire des systèmes chimériques qui nient les seules informations dont nous disposons pour comprendre l'univers. Au contraire, il faut accepter de se reposer uniquement sur elles, même si cela choque nos prétentions. L'interdiction d'extrapoler et le raisonnement scientifique basé uniquement sur les faits concrets sont les préceptes de base de l'empirisme. Cette démarche suit la logique religieuse, celle selon laquelle Dieu a construit notre monde. Pluche présente cette méthode comme étant la plus pertinente pour explorer ce même monde. L'effet hypnotisant de ce passage reproduit la surabondance des vocables fixes dans l'esprit des lecteurs ; il martèle les leitmotive et les y infiltre presque à leur insu.

¹ *Ibid.*, p. 376.

² *Ibid.*, p. 376-377.

Pour terminer cette section, nous voudrions souligner que l'effet de somnolence et la surabondance des vocables fixes a un équivalent au niveau pragmatique : la synergie - nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

3.4. Ordre des entretiens

Comme dans les *Entretiens*, l'ordre des conversations dans le *Spectacle* n'est pas anodin et peut se lire suivant différents niveaux de lecture. Les considérations précédemment évoquées à propos de la répartition des couches de cryptage chez nos deux auteurs nous seront utiles.

Chez Pluche, contrairement à Fontenelle, la lecture la plus évidente de l'ordre des entretiens est dictée par la méthode scientifique qui y est prônée : l'empirisme¹.

Au lieu de passer méthodiquement des connoissances générales & des idées universelles aux particulières, nous avons cru devoir imiter ici l'ordre de la Nature même, & débiter sans façon par les premiers objets qui se trouvent autour de nous, & qui sont à tout moment sous notre main : je veux dire les animaux & les plantes².

Cette nouvelle manifestation de l'empirisme fait écho au rapport de Pluche avec la censure, à l'utilisation de la préface, ainsi qu'au procédé de recombinaison.

Tout comme dans les *Entretiens*, on peut déceler à un deuxième niveau de cryptage une logique pédagogique dans la chronologie des discussions. De façon similaire, les premières leçons sont beaucoup plus axées sur l'absorption de connaissances théoriques que sur la pratique. Dans les chapitres I à VII, ce sont les professeurs (le Prieur, le Comte et sur certains sujets la Comtesse) qui énoncent des principes et agissent. L'élève regarde, écoute et pose parfois des questions. Puis, à partir du chapitre VIII, le type d'entretien change à plusieurs points de vue. Premièrement, les apprentis scientifiques (le Chevalier et la Comtesse) contribuent davantage aux réunions. Les exposés didactiques monolithiques et

¹ Robert Locqueneux pointe également cette mise en ordre des entretiens en fonction des principes de l'empirisme, « L'abbé Pluche ou l'accord de la foi [...] », *art. cit.*, p. 241.

² Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p.vi.

unidirectionnels font place à de véritables « séminaires¹ » où chacun prépare un sujet et en fait la présentation aux autres. Les auditeurs quant à eux posent des questions et vont jusqu'à contester l'hypothèse posée par l'orateur. Cette progression dans la transmission du savoir est particulièrement visible lorsqu'une thématique s'étend sur deux entretiens. Au début de l'ouvrage, ce dédoublement ne donne lieu qu'à la division d'un sujet en différents « sous-sujets » (entretien VI : la construction d'une ruche par les abeilles ; entretien VII : la vie en société des abeilles). Toutefois, vers la fin du dialogue, le premier entretien fait état des connaissances générales sur un groupe d'organismes donné (entretien X : les oiseaux ; entretien XIV : les plantes), puis le second permet l'exploration par chacun des personnages de certaines particularités du groupe ou de certaines espèces (entretien XI : les oiseaux ; entretien XV : les plantes). Cette plus grande participation des élèves ne s'exprime pas uniquement au niveau théorique : l'entretien IX (pour la Comtesse) et XIII (pour le Chevalier) sont très importants puisqu'ils initient officiellement les élèves à l'expérimentation scientifique. Outre la forme de séminaire, certaines discussions se transforment littéralement en débat : « discussion plus organisée, [...] Confrontation d'opinions à propos d'un objet particulier (ce qui implique un minimum de désaccord entre les participants)² », par exemple l'entretien XI sur les oiseaux, l'entretien XII sur les animaux terrestres et l'entretien XV sur les plantes. Les sujets et la façon dont les désaccords seront résolus reflètent l'idéologie de Pluche : ces aspects seront approfondis avec la pragmatique interactionnelle. Robert Locqueneux a souligné comment l'ordre des entretiens est représentatif de la démarche empiriste : il fait appel à ce qui est à portée de main ou sous les yeux. Mais les liens entre l'empirisme et l'ordre des entretiens sont beaucoup plus profonds : ce dernier reproduit le passage du théorique au pratique, mais plus encore de l'individuel au collectif. Cette hypothèse nous ramène directement au procédé de recombinaison et à la « trinité » de Pluche. Pour celui-ci, l'empirisme n'est pas qu'une méthode scientifique ; il entraîne un changement fondamental dans la façon de concevoir l'homme et donc la société. Ce dernier point constitue l'essence des idées

¹ Christian Heddesheimer et F. Roussel, « Essai d'analyse discursive d'un séminaire », *Verbum*, tome 9, (1986), p. 36-37.

² Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions verbales*, tome 1, Paris, Armand Colin, 1990, p.118.

subversives du *Spectacle*. À mesure que le livre progresse, les principes de l'empirisme sont assimilés par les deux élèves et, assume-t-on, par les lecteurs. Le propos, quant à lui, se déplace tranquillement vers des considérations plus sociales, notamment par le processus de recombinaison mais également par un réseau de digressions-mises en abyme, par le jeu des analogies et par les interactions entre les personnages.

Tout ceci conduit à un troisième niveau de lecture. Comme dans les *Entretiens*, on remarque une certaine thématique au niveau de la construction des chapitres, centrée cette fois non pas autour des principes de base pour élaborer un bon système philosophique, mais sur l'impact réciproque de l'empirisme et de la « trinité ». L'organisation du *Spectacle* ressemble dans les grandes lignes à celui des *Entretiens*, mais il présente également des différences notables. Comme chez Fontenelle, les notions principales sont introduites progressivement dans les premiers entretiens et chacun en développe une plus particulièrement. Dès la première conversation, les quatre enjeux sont présents, fût-ce à des degrés différents. L'apprentissage est associé avec insistance à la curiosité mais surtout au plaisir. Le thème du bon fonctionnement de la société est également abordé : on oppose clairement la vie à la ville et à la campagne, ainsi que les occupations qui leur sont liées. Pourtant, c'est la réconciliation entre la religion et l'empirisme qui domine. Le second chapitre développera davantage l'axe éducation des femmes / empirisme ; le troisième, fonctionnement de la société / empirisme (les bienfaits technologiques au quotidien avec la production des vers à soie) ; le quatrième entretien combinera formation pédagogique des jeunes gens et empirisme, etc. Le tout est entrecoupé de démonstrations autoréflexives de l'empirisme. Au fil des entretiens, le retour des mêmes sujets s'effectue avec une variante : l'accent sera de plus en plus mis sur les conséquences pédagogiques, religieuses et sociales de son utilisation. La bifurcation sera encore plus marquée après l'entretien IX sur les coquillages, qui constitue l'apothéose autoréflexive de l'empirisme. Cette observation serait en accord avec l'analyse d'Andreas Gipper concernant la chronologie des tomes du *Spectacle* :

Cet ordre se déploie selon une logique de proximité [...] À cet ordre spatial correspond, sur le plan spirituel, une sorte de chemin théologique de la connaissance qui progresse, par delà la connaissance

de l'extériorité de la nature, vers la connaissance de soi et de l'homme en société pour aboutir à la connaissance de Dieu¹.

Le premier tome réfléchirait l'organisation de l'ensemble de l'œuvre. Dans les *Entretiens*, on retrouve également cette augmentation progressive du degré d'abstraction et le déplacement de la méthode scientifique vers ses conséquences sur la conception de l'être humain. En effet, le quatrième soir aborde, par le biais de l'imagination, les différences individuelles dans la perception de la réalité, le cinquième soir s'attarde sur des considérations idéologiques, et le sixième soir montre une nature infinie, en constante évolution. Fontenelle y fait éclater les barrières spatio-temporelles.

3.5. Les séquences tampon

Notre analyse toujours plus détaillée des stratégies d'autoréflexivité nous amène à examiner celles dites de « niveau trois » (dont on ne retrouve pas de trace dans la préface). Les séquences tampon sont de cette catégorie. Pourquoi cette différence avec Fontenelle, chez qui elles étaient de « niveau deux » ?

Nous croyons qu'encore une fois, Pluche ne bénéficie pas du prétexte de la légèreté mondaine pour afficher ce procédé dès la préface. Dans ce cas, il a été préférable de ne pas attirer l'attention sur les séquences tampon et de les insérer dans le dialogue en les faisant passer pour un signe de la modestie des personnages mis en scène. De fait, c'est la Comtesse (une femme) qui énonce le plus de séquences tampon – nous y reviendrons dans le chapitre suivant. Pourtant, la catégorisation effectuée lors de l'analyse des *Entretiens* est opératoire dans le *Spectacle*. Afin de ne pas alourdir inutilement notre chapitre, nous proposons de souligner la présence et la catégorie des séquences tampon au fur et à mesure qu'elles se présenteront à notre analyse.

3.6. Digressions

Nous arrivons maintenant à l'analyse des manifestations les plus importantes d'autoréflexivité. Elles prennent place dans la toile que leur ont préparée les procédés de

¹ Andreas Gipper, *loc. cit.*, p. 27.

camouflage, véritable réseau d'échos, de répétitions discrètes mais omniprésentes¹. Les digressions sont porteuses des messages les plus subversifs. Pourquoi le lecteur n'a-t-il pas l'impression de tenir entre ses mains un ouvrage à ce point progressiste ? C'est que les procédés de camouflage ont doucement remanié les forces en présence, avec d'innombrables variations, avec d'infimes précautions, repositionnant de diverses façons les enjeux, préparant le lecteur, amadouant son esprit. Lorsque les éléments adoptent enfin la position désirée par Pluche, il y a un arrêt sur image : c'est une digression comportant une mise en abyme.

Chez les deux auteurs, les digressions constituent la porte d'entrée du réseau de mises en abyme. De par leur visibilité, leur présence est justifiée partiellement dès la préface ; elles jouent un rôle divertissant, ce qui en fait une « stratégie cryptée de niveau un ». Dans les deux livres, les digressions s'insèrent dans le prétexte traditionnel de la conversation familière, spontanée et réaliste. Ici s'arrêtent toutefois les similitudes entre les deux auteurs, puisque l'une des grandes différences entre l'organisation du discours chez Pluche et Fontenelle concerne justement l'utilisation de ces digressions. Dans les *Entretiens*, les digressions étaient saupoudrées partout dans l'œuvre, le propos et le ton ne variaient pas. De plus, dans un chapitre donné, leur concentration à traiter d'un même sujet alertait le lecteur averti de la nature du message autoréfléchi. Nous avons souligné le caractère oscillatoire de la spécularité chez Fontenelle, dominée par la fragmentation et l'ambivalence. Chez Pluche, toutefois, l'approche est très différente : il joue cartes sur table. Il martèle bien fort certains slogans qui constituent la dimension la plus visible de sa philosophie. Il fait preuve de patience en élargissant latéralement et graduellement l'affinité entre ses concepts de base. Les digressions dans le *Spectacle* sont en quelque sorte l'apothéose du message idéologique de Pluche. Une digression vient souligner ponctuellement, de manière isolée et très repérable, la conclusion du cheminement souterrain de chacun des enjeux traités. Ainsi, nous retrouvons une digression principale pour l'éducation des femmes, la pédagogie, la religion, l'empirisme et le fonctionnement en

¹ Daniel Bounoux, *Vices et vertus des cercles. L'autoréférence en poétique et pragmatique*, Paris, Éditions La découverte, 1989, p. 33.

société. Celles-ci se distinguent nettement du reste du discours par leur longueur et par leur ton, qui est presque revendicateur.

Après avoir subtilement réajusté les liens qui unissent la « trinité » et l'empirisme, après avoir lentement modifié les interactions des personnages (nous y reviendrons dans le prochain chapitre), chacun des protagonistes devient l'espace de quelques pages le porte-parole d'un enjeu. Il énonce très clairement et avec beaucoup d'assurance les travers de la situation actuelle et les transformations que l'on devrait y apporter par l'adoption de l'empirisme. Afin d'illustrer notre propos, nous reproduirons intégralement chacune de ces digressions.

Notre analyse débutera par la digression concernant la nouvelle méthode pédagogique, qui suit la visite du Chevalier chez le tisserand où il apprend comment les araignées tissent leur toile. Elle débute par une description et une dénonciation de l'absurdité de la situation présente :

Le Chev. Jamais rien ne m'a mieux amusé : & j'aurois grande envie de voir tous les métiers des artisans l'un après l'autre. Je ne comprends point pourquoi on nous les cache. Si par hasard nous nous arrêtons à voir travailler un ouvrier, nous trouvons aussi-tôt des gens qui nous disent d'un air fort sérieux : hé ! Monsieur, à quoi vous amusez-vous ? Cela est au dessous de vous¹.

On poursuit en soulignant que l'éducation actuelle comporte des lacunes :

La Comtesse. Le dépit du Chevalier me plaît beaucoup. Qu'on lui fasse une affaire de son latin & des sciences nécessaires, à la bonne-heure : mais pourquoi ne lui pas faire un amusement des choses de la vie les plus communes, & qui sont d'un usage continuel² ?

Pluche va plus loin encore, et critique la superficialité de la formation prodiguée aux jeunes de son temps :

Le Pr. On y trouveroit bien plus que de l'amusement. L'esprit s'y formeroit parce qu'il acquéreroit agréablement des idées justes de tout. La vûe des arts et des métiers, la vûe des hommes dans toutes sortes de professions & de situations, offre sans fin des expériences toutes faites, & propres à instruire

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 90.

² *Id.*

sans frais & et sans efforts. On y apprend non-seulement ce qui peut orner l'esprit, ou embellir la conversation, mais ce qui fait l'homme de service & de ressource en toute occasion¹.

Toutefois, il y a atténuation de cette critique : Pluche montre que l'éducation traditionnelle et la nouvelle que l'on suggère sont tout à fait compatibles (recombinaison) :

Le fils de Madame la Comtesse, qui est assurément un des plus spirituels, & des plus aimables Gentilshommes qu'on puisse voir, a été élevé dans ce goût².

Une véritable proposition de programme d'enseignement suit immédiatement cette recombinaison :

[...] Il ne passoit pas une semaine sans aller à l'école dans quelque boutique de Paris, non d'une manière superficielle, mais se faisant une affaire très sérieuse de saisir le véritable objet, & la méthode la plus estimable de chaque métier. Il suivoit un tireur d'or, un imprimeur, un horloger, & un teinturier de quinze jours & trois semaines : il donnoit autant au menuisier & au serrurier, encore plus au charpentier. Il ne quittoit point son homme, qu'il ne l'eût vû dans toutes les attitudes, & dans toutes les entreprises de sa profession³.

Puis, on montre l'utilité qu'une telle formation apporterait aux Gentilshommes :

[...] en sorte qu'aujourd'hui il est au fait de tout de ce qui entre dans le commerce de la vie, comme ceux-mêmes qui le fournissent par leur travail, Il connoît les noms & l'usage de tous les outils : il sait quelles sont les matières que les ouvriers employent, les païs d'où l'on les tire, les marques de leur bonne ou mauvaise qualité, & le prix qu'elles valent de la première ou de la seconde main, Il fait discerner la main de l'ouvrier, & faire une juste différence d'un ouvrage solide & de bon goût d'avec un ouvrage brillant, & fait à la légère. Un ouvrier fripon ne le trompera pas : mais il fait aussi rendre justice à l'ouvrage d'un habile maître [...]⁴.

Le passage suivant décrit précisément le cadre dans lequel s'effectuent les entretiens. Dans la digression, la description de la méthode d'enseignement est une mise en abyme de celle qu'utilisera le Prieur avec le Chevalier, et Pluche avec son lectorat en rédigeant le *Spectacle* :

La Comtesse. Je vous laisse faire l'éloge de mon fils, parce que ses louanges sont aussi les vôtres. Je vous ai, Monsieur, des obligations infinies. Je ne sai pas quelle adresse vous employez : mais en voulant bien dérober de tems en tems quelques heures à vos occupations ordinaires, pour les passer à la promenade avec mon fils, vous l'avez mis dans le goût du travail & des sciences d'une manière qui le charmoit. Votre méthode à ce qu'il m'a paru, n'étoit pas tant de lui faire apprendre d'abord certaines

¹ *Ibid.*, p. 90-91.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 91-92.

⁴ *Ibid.*, p. 92.

choses tout de suite, que de lui faire naître le désir même de les apprendre. Votre but étoit de le rendre curieux, parce que la curiosité est une passion agissante, qui ne sauroit demeurer oisive, & que ce point une fois gagné, tout le reste vient sans larmes & sans dégoût. J'ai remarqué cent fois que vous discours, vos complaisances, & vos jeux mêmes ne tendoient qu'à piquer la curiosité du jeune homme¹.

Ainsi, au fil du dialogue, le Chevalier apprendra lui aussi plusieurs métiers : « Monsieur le Chevalier, nous vous faisons apprendre ici tous les arts & tous les métiers tour-à-tour. Vous avez déjà passé par ceux de chasseur, de tisserand, d'oiseleur, & de pêcheur. Nous allons vous faire devenir jardinier². » Quant au lecteur, grâce à la précision des descriptions des techniques artisanales énumérées ci-haut, il serait en mesure de les reproduire et d'arriver à un résultat similaire. Tel que souligné précédemment, les allusions à la curiosité, au plaisir d'apprendre et à l'émerveillement sont légion tout au long du livre. De plus, certaines répliques des personnages viennent confirmer l'effet de cette méthode sur le Chevalier. Par exemple, alors que celui-ci apprend que son séjour sera écourté, il éprouve des regrets parce que les leçons seront interrompues :

Je ne voyois aucun animal nouveau que je ne souhaitasse sçavoir son nom, sa demeure, & son mérite. Je m'imagine qu'il y auroit bien du plaisir à les connoître tous. Le Comte. Voilà justement le désir que j'ai cherché à vous inspirer. [...] nous ne voulons pas tout dire non plus [...] Nous voulons seulement vous mettre en goût & sur les voies, vous laisser sentir qu'on peut aller beaucoup plus loin, & abandonner le reste à vos recherches³.

Dans les lettres finales, on voit encore que cette mission a été accomplie : dans sa lettre au Prieur, le Chevalier décrit comment il a initié son frère et la femme de celui-ci aux sciences et à quel point leurs découvertes occupent leurs loisirs. Le Prieur conclut : « Il n'est plus nécessaire de relever à vos yeux les avantages des sciences et des arts, ni de travailler à vous rendre curieux. C'est une affaire faite⁴ ». Pluche emprunte les mêmes voies avec son lectorat. Par exemple, dans l'entretien XII sur les animaux domestiques, il utilise un procédé très ingénieux. Aux pages 352-353, alors que chacun doit traiter d'un animal en particulier, le Prieur demande aux autres de deviner le sien à l'aide des indices qu'il leur donne. Évidemment, ils ne réussissent pas et c'est l'occasion de survoler les

¹ *Ibid.*, p. 93.

² *Ibid.*, p. 411.

³ *Ibid.*, p. 411-412.

⁴ *Ibid.*, p. 518.

caractéristiques d'espèces exotiques et intrigantes (éléphant, chameau). Aux pages 358 à 361, une stratégie similaire est appliquée : la Comtesse tente sans succès de se rappeler le nom d'un animal et demande l'aide du Prieur. L'effet est le même : on survole en rafale le porc-épic, le hérisson et le castor. Le lecteur est indirectement encouragé à explorer par lui-même ces nouvelles espèces. De plus, au cours de ces petits séminaires, on souligne que les informations données sont incomplètes ; puisqu'il est souvent question d'organismes communs, le lecteur peut donc y ajouter ses propres observations (par exemple à propos des fourmis) :

Il y auroit encore bien des choses à dire sur leur manière de se répandre dans la campagne ; [...] sur la manière prévenante avec laquelle elles s'entr'aident [...] Mais le sujet que M. le Chevalier a pris [...] est si agréable, que ce seroit faire tort à la compagnie d'en reculer plus long-tems le plaisir¹.

Cette portion est véritablement une mise en abyme de la méthode pédagogique du Prieur. Premièrement, son sujet est explicitement défini comme relevant des sciences et des métiers. Deuxièmement, ce développement se caractérise par une approche axée sur l'action, l'expérimentation et l'observation directe des phénomènes par l'élève (empirisme) :

C'étoit quelque chose de fort agréable, par exemple, que de voir quelquefois le curé & le petit paroissien se disputer au bord de l'eau les pierres les plus plattes, en amasser chacun son tas, faire des ricochets à l'envi, puis s'asseoir quand ils étoient las de cet exercice, & faire des dissertations sur la chute des corps, sur le niveau de l'eau ; sur des lignes qu'ils appeloient, ce me semble, d'incidence & et de réflexion ; sur la pression de l'air, & et bien d'autres affaires que j'ai oubliées. Avoient-ils fini ce dialogue ? Au premier sable bien uni qui se présentoit, on mettoit les cannes en jeu : on traçoit la Terre-Sainte, l'Italie, ou la France : cela alloit jusqu'aux Indes & et au Canada. Manquoit-on de sable ? On prenoit des pierres, des feuilles, des pommes pour marquer les provinces, les montagnes, ou les villes. C'étoit tous les jours quelque invention nouvelle².

À de nombreuses reprises dans l'ouvrage, l'application de cette méthode sera soulignée :

Mais je suis bien simple de vous expliquer tout ce travail. Allez, allez vous en chez M. le Prieur : il a [...] un dévidoir d'une structure singulière : c'est là que vous apprendrez à devider savamment³ ;

Il [*Le prieur*] vous apporte apparemment quelque nouvelle dissertation propre à se faire entendre aux yeux. Justement, ce sont des rayons d'abeilles¹ ;

¹ *Ibid.*, p. 219-220.

² *Ibid.*, p. 93-94.

³ *Ibid.*, p. 84.

[...] mais je ferai mieux d'imiter M. le Prieur, & de parler aux yeux [...] Les voilà dans le microscope².

De plus, c'est un apprentissage interactif : la leçon est orientée par les questions de l'élève, par ses observations et ses exposés. Contrairement à l'enseignement scolastique, le maître est au service de l'élève et non l'inverse :

Le Chev. Il n'est pas juste que la plaisir soit pour moi, & et toute la peine pour vous. Le Pr. Pardonnez-moi, mais rien n'est plus dans l'ordre : le bon sens veut que les épines [...] soient uniquement pour celui qui se mêle d'enseigner, & qu'il n'y ait que du plaisir pour celui qui apprend³.

Comme on l'a déjà souligné, le type d'entretiens se transforme progressivement au fil de l'ouvrage. Ceci spécularise la méthode pédagogique prônée par Pluche : dans la première partie, les deux professeurs font de longs exposés didactiques sans être interrompus. À partir de l'entretien VIII sur les mouches, les deux élèves font à leur tour des présentations orales. En outre, on remarque qu'ils posent plus de questions et font davantage de remarques subjectives. Nous y voyons un autre exemple d'élargissement latéral et graduel effectué par recombinaison et autoréflexion.

Le passage suivant souligne la qualité de la vulgarisation scientifique que ce type de pédagogie permet : elle est accessible à tous et peut aisément être transmise :

Je ne puis vous dire de quel air, & avec quelle joie mon fils venoit recommencer devant moi toutes ces opérations. Tout lui étoit si présent, & si bien rangé dans sa tête, que tout ce qu'il apprenoit de cette sorte en jouant, me revenoit par contre-coup en très bon ordre : & Monsieur le Prieur, sans le savoir, en instruisoit deux au lieu d'un⁴.

C'est une mise en abyme, puisque le Chevalier communiquera son savoir à son frère et à l'épouse de celui-ci (dans la première lettre). De plus, on insinue que les femmes sont aussi aptes que les hommes à comprendre les sciences, voire à les enseigner. La Comtesse suit depuis longtemps les leçons de son mari et explique très bien certaines notions au Chevalier. Ensuite, le Prieur reprend la parole et il s'effectue une recombinaison entre la religion et la science :

¹ *Ibid.*, p. 141

² *Ibid.*, p. 151.

³ *Ibid.*, p. 138

⁴ *Ibid.*, p. 94.

Le Pr. Comme son pasteur, je ne pouvois rien faire de mieux que de lui donner quelques soins. Mais quand on trouve un beau caractère, comme celui-là, on ne sauroit trop s'attacher à lui épargner les dégoûts & la peine : & je vous dirai que les momens que j'ai employé à badiner avec cet aimable enfant, sont ceux que j'ai employés le plus utilement¹.

Ensuite, on retrouve une critique de la superficialité du mode de vie mondain :

La Comtesse. Il n'y a que trop de gens qui badinent : mais il y en a bien peu qui badinent avec esprit, qui mettent du dessein dans leurs jeux, & qui tendent à la vertu par le plaisir².

Voici une mise en abyme dans une mise en abyme : ceci est un exemple indirect de la méthode pédagogique du Prieur :

Le Chev. Il faut, Madame, que je vous dise un nouveau trait de la façon de Monsieur le Prieur. Après m'avoir expliqué hier toutes les pièces du métier de Tisserand, & m'en avoir montré le jeu, voyons, me dit il, qui de nous deux saura le mieux faire aller les marches & la navette. Je m'oblige à payer dix sols pour chaque fil que je romprai. Voulez-vous travailler à ce prix ? J'y consens. Nous nous mettons à l'ouvrage tout-à-tour [...] Nous payâmes plusieurs fois l'amende dont on étoit convenu. Nos bonnes gens étoient charmés de nous voir si gauches. Chaque fil rompu étoit pour eux une conquête, mais en mettant la main à l'œuvre, je compris tout autrement le jeu & l'effet de toute la machine³.

Cette dernière intervention est une séquence tampon de type « frivolité de l'argumentation » :

Le Prieur. Croyez-moi, laissons-là & prieur & tisserands : parlons d'une toile d'une autre fabrique, où il ne faut ni métier, ni navette. Madame ne trouvera pas mauvais que je fasse la description de l'araignée, & de ses outils, avant que de parler de son ouvrage⁴.

Elle s'insère moins élégamment dans l'ensemble du texte que celles de Fontenelle. Pourtant, elle remplit les mêmes fonctions : amoindrir une intervention trop audacieuse. On retrouve des séquences tampon chez Pluche à la fin de chaque digression majeure. Il est possible d'avancer que cette maladresse apparente est due à l'idéologie véhiculée⁵ : la simplicité y est préférée à l'ornementation superficielle, à la duplicité.

¹ *Ibid.*, p. 94-95.

² *Ibid.*, p. 95.

³ *Ibid.*, p. 95.

⁴ *Ibid.*, p. 95-96.

⁵ Delphine Denis, « *De l'air galant* » et autres *Conversations* [...], *op. cit.* p. 27.

Nous examinerons à présent la digression majeure concernant l'éducation des femmes. La première portion critique le mode de vie mondain que Pluche juge superficiel, inutile et nuisible au bon fonctionnement d'une société harmonieuse, égalitaire et axée sur le travail :

La Comtesse. Nous autres femmes, nous sommes déchargées de ce soin [*penser et réfléchir*]. Il semble que les hommes communément ne demandent pas de nous que nous pensions. Parmi eux un peu de brillant nous tient lieu de tout. Le Pr. Il faut avouer que leur indulgence est grande en ce point, & les Dames n'ont point à se plaindre d'eux. La Comtesse. Permettez-moi de vous dire que nous avons au contraire infiniment à nous en plaindre. Cette indulgence mal entendue nous fait un tort irréparable : car c'est ce qui nous rend vaines, inappliquées, incapables d'élévation, sans connoissances, sans discernement, sans fermeté : & nous pouvons assurer que les hommes, par la conduite qu'ils tiennent à notre égard, travaillent à former en nous tous les défauts qu'ils y reprennent. N'est-ce pas une des maximes de leur politesse de ne nous parler que de bagatelles ? Dans le langage qu'ils nous tiennent, dans les attentions qu'ils nous témoignent, on voit qu'ils nous regardent ou comme des enfans, ou comme des idoles. La conversation qu'ils ont avec nous se borne toujours aux modes, au jeu, & à un certain jargon d'honnêteté. C'est une espèce de miracle quand quelqu'une d'entre nous sauve son esprit du naufrage, & montre un peu de justesse & de solidité¹.

Le passage suivant constitue une séquence tampon de type « distanciation/dénigrement » par rapport aux sciences, suivi d'une recombinaison avec le bon fonctionnement de la société :

Ce n'est pas, par exemple, une grande perte pour nous de n'avoir pas appris les anciennes langues : je suis assurément dans la plus parfaite indifférence pour ces recherches savantes & pour ces sciences sombres, qui, en nous appliquant trop, nous rendroient inutiles à la société² :

Puis, suit immédiatement une recombinaison avec la religion :

mais notre sort est plus à plaindre de n'avoir la plupart aucune connoissance solide de notre Religion, d'ignorer l'histoire du genre humain, qui est aussi l'histoire du cœur humain, & de ne savoir presque rien des ouvrages de Dieu³.

Tant de procédés de camouflage concentrés en si peu de lignes suggèrent une forte teneur subversive du propos. En effet, Pluche critique très fortement l'éducation des femmes et donne littéralement une suggestion de programme d'enseignement à leur intention. Bien que les sciences de la nature n'y soient pas explicitement citées, le fait que la Comtesse assiste à tous les entretiens, qu'elle y participe activement et avec succès, parle de lui-même, d'où l'insertion d'une séquence tampon dans le but d'atténuer ce fait. Au-delà

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 299-300.

² *Ibid.*, p. 300.

³ *Id.*

des considérations pédagogiques, c'est surtout la société qui est visée : le modèle féminin qu'elle prône, ses usages, ses mœurs et ses mentalités. L'accusation est si vive que deux procédés de recombinaison sont utilisés afin de la faire dévier. La force des revendications est exprimée par le terme « m'a rendu justice » : ce n'est pas une faveur que l'on ferait aux femmes en reconnaissant leur intelligence, ce serait simplement normal

Pour moi, je vous avoue que je n'ai trouvé que des gens qui sembloient avoir conjuré la ruine du peu de bon sens qui se pouvoit trouver en moi. Monsieur le Comte est le premier qui m'a rendu la justice de croire que je tenois comme les autres à la raison¹.

Dans la continuité de la séquence tampon « distanciation/dénigrement », la Comtesse termine la distinction entre les sciences arides réservées aux savants et le contenu des entretiens qu'elle décrit comme inoffensif et simplement utile aux travaux quotidiens (pourtant dans les deux cas, il s'agit d'empirisme). Nous sommes donc en présence d'une nouvelle séquence tampon de type « sabotage du sérieux de l'entreprise » :

Il paroît par les discours qu'il me tient, qu'il est persuadé que je puis penser : & n'est-ce pas faire honneur que de ne me pas croire indigne d'entendre parler des choses qui s'offrent par-tout à nos yeux, ou qui sont les plus nécessaires à la vie ; de savoir les raisons de la taille d'un arbre, les façons qu'on donne à la terre, les propriétés d'une plantes, qui se rencontre à la promenade sous nos piés² ?

Étant donné les affirmations précédentes, on peut considérer le passage suivant comme la suite du procédé de recombinaison de l'empirisme avec la société (la femme comblée par son rôle de mère au foyer) et avec la religion (l'émerveillement devant la création). Mais une autre interprétation est possible : la Comtesse est simplement heureuse d'avoir un objet pour exercer son intelligence et ses talents, ce qui est beaucoup plus subversif :

Depuis que Monsieur m'a mise dans l'habitude de réfléchir & de m'occuper, ma maison de campagne me paroît un paradis terrestre. Je jouis des beautés & des richesses dont la nature est pleine, mais qui étoient des richesses perdues pour moi, lorsque le nom même ne m'en étoit pas connu³.

Pour clore cette digression, le potentiel intellectuel des femmes est réaffirmé :

¹ *Ibid.*, p. 301.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 301-302.

Le Comte. Les plaintes que vous faites des hommes sont assurément très-bien fondées. Il n'en est pas de même de l'aveu que vous faites des mauvaises qualités des Dames. Il y en a certainement beaucoup dont le bon sens est la qualité dominante, & qui ont l'esprit aussi judicieux que délicat : soit qu'elles doivent cette solidité à une heureuse culture, soit que leur bon naturel répare en elles les défauts d'une foible éducation¹.

Puis, on retrouve une séquence tampon finale de type « frivolité de l'argumentation ». Elle renvoie à l'impératif externe de progresser dans les leçons du Chevalier en plus de sous-entendre que de discuter de tels sujets est une perte de temps :

Mais tandis que nous faisons, vous des lamentations sur le sort des Dames, & et moi leur apologie, nous ne voyons pas que le pauvre Chevalier ne fait que bâiller².

Le cas des digressions majeures concernant l'éducation est le plus simple. Il n'implique que deux très longues digressions, une pour chacun de ses aspects subversifs.

Il est utile ici d'introduire d'autres distinctions à propos de l'utilisation de la digression par nos deux auteurs. Premièrement, chez Fontenelle, la mise en abyme qu'elle contient est directement reliée aux propos scientifiques tenus à l'instant même (sauf dans le cas des boucles programmatiques) ; chaque chapitre traite d'un principe de base et sa bonne (ou mauvaise) application y est autoréfléchie. Chez Pluche, le propos d'une digression majeure ne coïncide jamais avec celui du chapitre où elle est située. Par exemple, la digression majeure sur la méthode pédagogique du Prieur s'insère dans l'entretien IV sur les araignées, où l'autoréflexion de l'empirisme et de la vulgarisation scientifique prédominent. La digression sur l'éducation des femmes est située dans l'entretien X sur les oiseaux où il est davantage question de religion. Nous avons déjà mentionné que Fontenelle utilise davantage de « stratégies cryptées de niveau trois », alors que Pluche favorise celles de « niveau un ». Nous avons également évoqué les raisons probables de ce choix. Par ailleurs, nous avons souligné que Fontenelle exploitait l'ambivalence des termes et des intentions typiques de l'esthétique mondaine, ce à quoi Pluche ne peut faire appel. Nous croyons que pour remplacer ces stratégies de brouillage, ce dernier trouble la transparence de son propos en ne faisant pas correspondre la digression majeure avec l'enjeu principal du chapitre où

¹ *Ibid.*, p. 302.

² *Id.*

elle se loge. Il s'ensuit un morcellement qui camoufle l'idéologie subversive. Paradoxalement, cette fragmentation entraîne un enchevêtrement constant et intime des quatre enjeux principaux qui a pour effet d'accentuer leur cohésion, leur compatibilité et leur interdépendance.

Deuxièmement, la position des digressions dans le dialogue diffère selon les auteurs. Dans les *Entretiens*, la majorité des digressions ne se distinguent pas par leur position, mais par leur concentration. Il existe deux exceptions à cette règle : les boucles programmatiques et le sixième soir qui correspond à une coda¹ sur la vulgarisation scientifique. Chez Pluche, la situation est tout autre. Les digressions majeures ont chacune une position différente dans le récit. Ceci contribue encore au morcellement de l'idéologie subversive et à la séparation des quatre enjeux dans l'esprit du lecteur non-initié ou non-ciblé.

La digression concernant la méthode pédagogique se situe au tout début du dialogue et constitue une véritable boucle programmatique. De fait, dès le chapitre suivant (entretien V sur les guêpes), cette méthode sera autoréfléchie : c'est d'ailleurs l'unique chapitre où le Prieur est seul avec le Chevalier. Le professeur, au lieu de faire de longs discours sur la structure du nid de guêpes, choisit d'en apporter un à son élève. Il s'ensuivra une série d'exclamations sur l'ingéniosité de ces insectes, mais surtout une séance d'apprentissage interactive qui débouche sur un passage où le Chevalier multiplie les questions². Jusqu'alors, celui-ci se montrait discret et accessoire ; cet épisode marque son émancipation. Le chapitre se termine d'ailleurs par l'affirmation déjà citée où le maître est au service de l'élève, et non l'inverse. Le reste de l'ouvrage regorge de remarques soulignant les qualités de la méthode pédagogique du Prieur.

La digression majeure concernant l'éducation des femmes a plutôt une position de pivot. Située aux deux tiers du dialogue (entretien X), elle suit une démonstration progressive des talents de la Comtesse, couplée à un changement d'attitude graduel des autres personnages

¹ Nous nous référons à la typologie développée par Lucien Dällenbach.

² Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 134 à 136.

à son égard. Nous ajouterons brièvement que cette « ascension » de la Comtesse est subtile, voir camouflée par le nombre impressionnant de séquences tampon qu'elle énonce (nous y reviendrons au chapitre suivant). À la suite de la digression majeure, ses progrès ainsi que l'approbation de ses congénères sont plus marqués. Notre hypothèse à ce sujet est la suivante : cette digression occupe la position pivot, car la critique et la réforme de l'éducation des femmes sont nettement plus agressives que celles des enfants : elles impliquent une dénonciation des mentalités. Selon Dällenbach, le pivot est la position qui possède la force narrative maximale dans un récit par ses propriétés rétro-prospectives¹. En effet, elle cumule la fonction réflexive sur ce qui a déjà été vu et d'extrapolation sur ce qui reste à voir. Voici l'utilisation que Pluche fait du pivot : il prépare lentement le lecteur à ses propos féministes par l'emploi de la recombinaison, des vocables fixes et des séquences tampon. Il énonce ensuite ceux-ci dans une digression pivot, suivi d'une période de décompression où il y a temporairement recrudescence de séquences tampon. Enfin, les autres personnages reconnaîtront les capacités de la Comtesse, et puisque le lecteur a été en principe amadoué par l'élargissement latéral et progressif de ses talents, il est moins imprudent de dévoiler son émancipation.

Nous poursuivons l'analyse des digressions majeures en examinant celles concernant la société. Elles sont au nombre de trois et ont des dimensions plus modestes. Les deux premières font appel à un procédé nouveau : la comparaison des humains avec une espèce animale. Cette pratique introduit une stratégie très fréquente dans la deuxième partie de l'ouvrage : l'analogie. Voici la première digression sociale majeure. Ceci constitue une critique très virulente du genre humain :

Le Chev. J'aime les guêpes : je leur trouve bien de l'esprit. Le Pr. Je vois bien que leur industrie & leur propreté vous préviennent en leur faveur. Mais il faut tout dire : elles gâtent leurs bonnes qualités par d'autres bien mauvaises : elles sont goûlues & cruelles. Ce sont, pour ainsi dire, les boucanières & les anthropophages du peuple mouche. Non contentes de voler le miel, elles tuent les abeilles mêmes : elles prennent, elles grugent, elles massacrent, elles vont même jusqu'à manger leurs ennemis. Ce n'est pas là leur bel endroit. Mais sans vouloir les disculper, je dis qu'elles ressemblent à bien des gens de notre espèce, & même de notre espèce Européenne. Elles pillent & dévorent d'autres mouches : c'est

¹ Lucien Dällenbach, *op. cit.*, p.89.

tout comme chez nous. Combien d'hommes sont guêpes au suprême degré à l'égard des autres hommes¹.

Selon Pluche, la méchanceté des hommes est due à un mauvais usage de la raison, et non à une quelconque cause religieuse :

La différence qu'il y a, c'est que les guêpes sont voraces par une suite de l'instinct qui les mène : au lieu que l'homme est malfaisant par choix, malgré l'impression de la raison qui l'éclaire².

Le passage suivant est une critique évidente de l'inégalité du partage des biens dans la société française de son époque où les mieux nantis le sont sans raison valable (la naissance)...

Ajoûtons que l'avidité des guêpes trouve en quelque sorte son excuse dans la nécessité où elles sont de pourvoir sans cesse aux besoins d'une famille extraordinairement nombreuse. La distribution de la nourriture se fait avec beaucoup d'ordre³.

Ensuite, on revient sans aucune transition à l'exposé didactique :

les meres en sont chargées, & quelquefois les mulêts leur prêtent secours. On trouve d'abord au fond de chaque cellule un petit œuf, avec une matière gluante pour l'empêcher de tomber⁴.

Ceci constitue une nouvelle catégorie de séquence tampon que l'on ne retrouvait pas chez Fontenelle. Nous l'appellerons la « digression subliminale » : l'amoindrissement du propos est produit par cette absence de transition, qui donne l'impression que le propos précédent est tellement dénué d'intérêt qu'il ne méritait pas que nous nous y attardions. Les personnages font mine de n'avoir jamais prononcé ces paroles et le lecteur les oublie. Du moins, il ne leur prête temporairement plus d'attention, jusqu'à ce qu'il rencontre une autre séquence du genre. En effet, celles-ci sont très nombreuses et reviennent régulièrement tout au long de l'œuvre. Ainsi, la vigilance du lecteur sera trompée. Un autre genre d'effet de somnolence opère, laissant au procédé de recombinaison le champ libre pour agir.

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 130-131.

² *Ibid.*, p. 131.

³ *Id.*

⁴ *Id.*

Passons à présent à la deuxième digression sociale majeure. D'emblée, une comparaison est nettement établie entre la société apicole et humaine :

Le Chev. Assûrément il y a plus d'ordre parmi les abeilles que parmi nous. Le Pr. Une ruche est une école où il faudroit envoyer bien des gens. La prudence, l'industrie, l'amour de son semblable, l'amour du bien public, l'amour du travail, l'économie, la propreté, la tempérance, toutes les vertus se trouvent chez les abeilles. Disons mieux : elles nous en donnent des leçons¹.

On retrouve résumées les valeurs que l'abbé Pluche attribue à une société idéale et qui semblent manquer à la société humaine. L'adoption de ces valeurs conduirait, selon Pluche, au bonheur collectif :

Le Comte. Ce qui me touche le plus dans ces petits animaux, c'est de voir parmi eux cet esprit de société qui en a formé un corps policé, étroitement uni & parfaitement heureux².

La société idéale de l'abbé Pluche n'est pas hiérarchisée selon la naissance ; l'importance d'un individu s'y mesure à l'aune de sa contribution au bien commun. Tous les citoyens y ont à faire leur part et sont soumis aux mêmes lois. Pluche fait la promotion du travail et de l'égalité des hommes :

Voyez un essain d'abeilles, & observez quel esprit conduit chacune d'elles. Toutes travaillent pour le profit commun : toutes sont soumises aux lois & aux réglemens de la compagnie. Nul esprit particulier, nulles distinctions que celles que la nature ou le besoin de leur petit état a introduites entre-elles. On ne les vit jamais se laisser de leur condition, ni abandonner la ruche, dégoûtées de se voir ou esclaves, ou sans-bien. Elles se croient au contraire parfaitement libres & parfaitement riches, & elles le sont en effet. Elles sont libres parce qu'elles ne dépendent que des loix. Elles sont heureuses, parce le concours de leurs différens services produit à coup sûr une abondance qui fait la richesse de chacune d'elles³.

Nous sommes parfaitement d'accord avec Andreas Gipper : « Pluche anticipe quelques-unes des transformations idéologiques décisives de la grande époque des Lumières en France [...], et il prépare son chemin à la modernité bourgeoise⁴. »

Lorsqu'une société déroge de ces valeurs fondamentales, la vie y est insupportable : « Comparons à cela les sociétés humaines. Elles nous paroîtront monstrueuses⁵. » Dans ce

¹ *Ibid.*, p. 179.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 180.

⁴ Andreas Gipper, *loc. cit.*, p. 34.

⁵ *Id.*

passage, le terme « monstrueuses » indique clairement que Pluche n'est pas particulièrement optimiste en ce qui concerne la nature humaine. Pourtant, Robert Locqueneux commentera :

Pluche n'est [...] pas assez naïf pour croire que nous vivons dans le meilleur des mondes et que l'homme est naturellement bon. [...] Mais le pessimisme augustinien a peu d'influence sur Pluche et celui-ci oublie vite que notre monde n'est pas le meilleur possible tant sont immenses son admiration pour la création et sa reconnaissance pour « l'ouvrier divin »¹.

Nous croyons, pour notre part, que cette apparente amnésie est en fait une conséquence étudiée des différents procédés de cryptage : plus les propos sont subversifs, plus ils sont fragmentés dans l'œuvre. Alors que le volet pédagogique bénéficiait seulement d'une digression majeure par sous-sujet (méthode pédagogique, éducation des femmes), le volet fonctionnement de la société en a trois. Celles-ci sont très dispersées dans le récit (entretiens V, VII et XV) et leur unique message se clarifie progressivement à la faveur de leur superposition.

Vers la fin de cette deuxième digression sociale majeure, la critique se précise. Le partage inégal des richesses entre l'aristocratie et le peuple est suggéré, mais nous en sommes encore au stade des généralités. Pluche ne vise pas encore un contexte spatio-temporel précis ; ces précisions ne seront données que dans la troisième digression sociale majeure :

Le besoin, la raison, & la philosophie les ont formées sous le prétexte louable de s'entr'aider par des services mutuels : mais l'esprit particulier y ruine tout, & la moitié des hommes pour se donner le superflu, ôtent à l'autre moitié le simple nécessaire².

La raison, les philosophies passées et le besoin n'ont pas réussi à amener les hommes dans le droit chemin de Dieu :

Le Pr. Tant que les hommes ne sont point conduits par l'esprit de Dieu, ils sont sans difficulté les plus injustes & les plus corrompus de tous les animaux³.

¹ Robert Locqueneux, « l'abbé Pluche ou l'accord de la foi [...] », *art. cit.*, p. 251.

² Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 180.

³ *Id.*

Ce dernier passage critique la société humaine et se termine par une séquence tampon « subliminale ».

Le Comte. J'ai le cœur serré quand je vois jusqu'où notre espèce se dégrade, sur-tout par cette fureur de s'aggrandir, & d'être à l'aise, sans se mettre en peine si les autres ont seulement un habit & du pain. Laissons-là ce spectacle qui est affreux : & quoique nous trouvions la condamnation de nos mœurs dans ces petits animaux qui vivent si paisiblement en société, continuons à les examiner : la vûe m'en plaît infiniment. Monsieur le Prieur, j'ai vû chez vous une ruche de verre où vous m'avez dit plus d'une fois que vous aviez rassemblé un essain d'abeilles sauvages [...]¹.

Nous allons maintenant analyser la troisième digression sociale majeure : pour la première fois dans une digression de ce genre, les enjeux sont situés précisément dans l'espace (la France) et le temps (le dix-huitième siècle). Pour la première fois également, on parle de personnes réelles : l'abbé de Louvois, l'empiriste idéal, et la Cour, qui détient le pouvoir décisionnel. En outre, la méthode empiriste est explicitement reliée au fonctionnement social, ce qui constitue aussi une nouveauté. Par cette longue description technique du processus de conservation du blé, on montre comment les connaissances en sciences naturelles peuvent être utiles au bien commun :

Le Pr. En 1707. on ouvrit dans la citadelle de Metz un magasin de blé qui y avoit été fait en 1578. Le pain s'en trouva très bon. Lorsque Monsieur l'Abbé de Louvois fit le voyage de la frontière de Champagne, comme il étoit l'homme du monde le plus intelligent & le plus ardent à s'instruire de ce qui a rapport aux sciences & aux arts, il visita tout & tout lui fut ouvert. On lui fit voir en particulier dans la citadelle de Sedan, un amas de blé qui y étoit depuis cent-dix ans, & qui s'y étoit conservé malgré l'humidité du lieu, qui en avoit d'abord fait germer tout le tour à plus d'un pied de profondeur. Les feuilles & les commencemens des tiges qui avoient déjà une certaine hauteur, manquant d'air s'étoient pourris & rabattus sur leurs racines ; & de ce fumier conglutiné & desséché avec les grains de dessous, il s'étoit formé une croûte très épaisse qui avoit conservé le reste du tas. Le pain qu'on fit de ce blé fut envoyé en Cour & trouvé fort bon².

Il semblerait que la solution de l'abbé Pluche pour palier les imperfections de la nature humaine et atteindre sa société idéale serait d'appliquer la méthode empiriste :

Le Chev. Si cela est, on ne devoit jamais appréhender la famine. Quand la révolte est abondante, on pourroit faire des amas de blé, & dans des années fâcheuses, on ne seroit pas obligé de l'aller acheter bien cher dans les païs étrangers³.

¹ *Ibid.*, p. 180-181.

² *Ibid.*, p. 496-497.

³ *Ibid.*, p. 497.

L'empirisme assurerait la stabilité de la société et le bien-être collectif, là où les philosophies passées ont échoué :

Le Comte. C'est la précaution que prennent les Hollandois qui ont toujours double provision. L'entreprise peut paroître grande pour un Royaume comme la France. Mais il faut avouer que cette dépense, si elle étoit une fois faite, mettroit les pauvres à l'abri des enchères, & les riches à couvert des insultes : & en écartant la famine, elle nous délivreroit du plus grand de tous les maux, puisque la famine ne manque jamais d'emporter une partie de Citoyens, & d'attirer sur l'autre tous les dangers des séditions & des maladies contagieuses¹.

Il est suggéré ici de diviser le royaume en plus petites unités partiellement autonomes, du moins en termes d'approvisionnement alimentaire, ce qui constitue une critique de la monarchie absolue et est très subversif :

Le Pr. La précaution dont vous parlez, n'empêcheroit pas seulement le mal : mais en dissiperoit jusqu'à la crainte du mal, qui est quelquefois aussi funeste que le mal même. Pour faire fermer tout d'un coup tous les greniers, & amener la disette, lors même que l'abondance est très réelle, il ne faut que deux ou trois lunes peu favorables aux biens de la terre : aussi-tôt voilà tout en allarmes, & dans un désordre, que nulle sagesse ne peut ni prévenir, ni arrêter. Un magasin de blé formé avec de sages réglemens dans chaque canton du royaume, couperoit pié à tous ces maux².

De fait, cette dernière affirmation est suivie d'une séquence tampon de type « sabotage du sérieux de l'entreprise » :

Le Comte. Tous ces projets flatteurs sont faciles à faire à des spéculatifs comme nous, qui ne connoissons rien aux besoins de l'état³.

Puisque les personnages affirment que leur argumentation n'est pas valide, cette séquence tampon permet de surenchérir : on devrait laisser plus de pouvoir à chaque individu. Ceci est très progressiste :

La chose a été proposée plusieurs fois, toujours goûtée, & toujours empêchée par divers obstacles. Peut-être seroit-il encore mieux de défendre les enlevées, & de laisser aux particuliers le soin de conserver leur blé. Ils s'en acquitteront toujours bien⁴.

Pour clore cette dernière digression majeure sociale, se retrouve l'habituelle séquence tampon de type « frivolité de l'argumentation » :

¹ *Ibid.*, p. 497.

² *Ibid.*, p. 497-498.

³ *Id.*

⁴ *Id.*

Du reste au lieu de régler l'Etat, mettons en ordre nos plantes dont nous nous sommes un peu écartés¹.

Nous concluons de tout ceci que les trois digressions sociales majeures forment en réalité une seule et même digression, tronquée en trois parties afin d'amortir le choc d'une critique de l'ordre social et du régime politique contemporains. Premièrement, ensemble elles ont la même longueur que chacune des digressions sur l'éducation. Deuxièmement, elles remplissent toutes les trois une fonction distincte (mise en contexte, dénonciation d'une situation et véritable programme d'intervention). La segmentation inégale des digressions confond le lecteur distrait et voile les liens qui unissent les enjeux du livre. En plus de ce morcellement, le thème névralgique du fonctionnement de la société est fragmenté par l'emploi d'une autre stratégie autoréflexive qui lui est exclusive : l'analogie. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

Examinons à présent la digression religieuse majeure, plus complexe que les précédentes. Notre hypothèse est la suivante : il y aurait bien une seule digression majeure associée à la religion, mais celle-ci est répétée en totalité ou en partie un très grand nombre de fois au cours des entretiens. Ce procédé est distinct de la recombinaison : au lieu d'être une courte phrase qui suit un énoncé subversif, il prend la forme d'une envolée oratoire louangeant Dieu, qui ne s'accompagne pas nécessairement de propos provocateurs. Nous ne donnerons pas d'exemple de ce phénomène puisque quiconque survole le *Spectacle* peut constater son omniprésence².

Il est à noter que la deuxième partie de l'ouvrage (à partir de l'entretien VIII sur les mouches) est davantage encore subversive, puisqu'on y retrouve la conclusion du repositionnement des quatre enjeux. Ceci coïncide justement avec une fréquence et une longueur accrues des digressions religieuses. Cette dernière stratégie brouille encore une fois le message idéologique. Vu l'omniprésence de ces digressions, on ne peut parler de boucle programmatique, coda ou pivot. Encore une fois, il ne fait aucun doute que Pluche

¹ *Id.*

² C'est d'ailleurs ce dernier point qui a le plus attiré l'attention des commentateurs : voir le collectif *Écrire la nature au dix-huitième siècle autour de l'abbé Pluche*, *op. cit.*

était un chrétien convaincu et croyait fermement aux leçons religieuses qu'il écrit dans son *Spectacle*. Cependant, nous croyons qu'il a habilement planifié la forme de ses digressions religieuses dans le but de promouvoir son idéologie innovatrice. En fait, nous suggérons que celles-ci contribuent à l'effet de somnolence et servent à atténuer les modifications qui s'opèrent au niveau des autres enjeux. C'est le bruit de fond du dialogue.

Finalement, nous étudierons la digression majeure concernant l'empirisme. Elle revêt une forme particulière en s'insérant dans l'épisode hypnotique de l'entretien XIII sur les poissons. Le Prieur s'amuse à poursuivre à haute voix les méditations du Chevalier et résume ainsi les principales caractéristiques de la méthode empiriste que celui-ci apprend¹ :

Jusqu'ici on m'a fait *voir* des créatures vivantes dans toute la nature. L'air est habité par cent sortes d'animaux : d'autres traversent les campagnes & rampent sur la terre. Il y a des familles dans le fond des bois. Il s'en trouve dans le cœur des feuilles & sous l'écorce des arbres. D'autres se logent dans les crévasses des murailles, au fond des antres & des rochers. Les entrailles mêmes de la terre sont creuses & peuplées. Mais tous ces animaux si différens entre eux par leur naturel, & par leur manière de vivre, ont cela de commun qu'ils respirent l'air : & voici un autre élément où ils périssent tous, quand on les y plonge. Est-ce donc impossible de vivre dans l'eau ? & l'eau qui couvre plus de la moitié de notre globe, sera-t-elle sans habitans ? Tout au contraire, *j'y en découvre* de plusieurs sortes ; & comme les animaux qui couvrent la terre meurent sous l'eau, je *vois* de même les habitans des eaux périr à l'air, & ne pouvoir se passer de l'élément qui leur a été assigné².

Le changement d'élément fournit un bon prétexte pour mettre à l'épreuve la méthode de raisonnement apprise jusqu'à présent.

1) Il y a compilation d'informations générales obtenues par observation :

J'ai cependant bien de la peine à comprendre comment leur sang, car ils en ont aussi, peut circuler ; & comment il n'est pas coagulé ou épaissi par le grand froid des eaux. Les animaux qui vivent sur la terre ont ou des plumes, ou un duvèt délicat, ou de bonnes fourrures de peau garnies de poils pour se défendre de l'action de l'air qui se refroidit quelquefois excessivement. Je ne *trouve* rien de semblable chez les poissons. Qu'ont-ils donc pour résister à un élément encore plus froid que l'air³ ?

¹ Nous sommes parfaitement conscients que la définition de l'empirisme a beaucoup évolué au cours des siècles : l'empirisme de Descartes a très peu à voir avec l'empirisme qui caractérise le paradigme actuel. Toutefois, afin de mieux situer le lecteur moderne, et au risque de commettre un anachronisme, nous soulignons que l'empirisme prôné par Pluche se rapproche du paradigme actuel dit hypothético-déductif, en ce sens qu'il implique un aller-retour constant entre la formulation d'une hypothèse et les résultats d'expérience obtenus.

² Noël-Antoine Pluche, op. cit., p. 373-374-375. Nous soulignons.

³ *Ibid.*, p. 375.

2) Sur la base de ces informations, il y a formulation d'une hypothèse : tout comme les autres animaux, les poissons ont un système qui permet à leur sang de ne pas coaguler :

Rappelons ce que nous avons quelquefois *vu* en maniant ou en *regardant* ouvrir un poisson. La première chose qui se présente en le *touchant* est une certaine colle dont tout son corps est enduit par dehors. Je *trouve* ensuite une couverture composée de fortes écailles ; & avant que de parvenir à la chair du poisson, je *trouve* encore une espèce de lard ou de chair huileuse qui s'étend d'un bout à l'autre, & qui enveloppe le tout¹.

3) À partir d'observations directes et d'expériences s'effectue une nouvelle cueillette de données qui permettra de prouver ou de rejeter l'hypothèse :

Je ne comprends ni comment cette écaille peut se former, croître, & s'entretenir ; ni quelle est l'origine & le réservoir de cette huile² :

Ici, conformément au paradigme empiriste, on ne fait pas d'extrapolation : on s'en tient seulement à ce que les faits relèvent :

mais cette écaille par sa dureté, & cette huile par son antipathie avec l'eau, conservent au poisson sa chaleur & sa vie. On ne pouvoit lui donner une robbe qui fût à la fois plus légère & plus impénétrable³.

4) À la lumière de ces nouvelles informations, on fait un retour sur l'hypothèse de base qui sera validée ou rejetée. L'hypothèse est ici validée : les poissons ont des écailles et une huile qui les protègent du froid. Ensuite, on pourrait recommencer le processus, par exemple, en cherchant l'origine des écailles ou de l'huile des poissons.

Ce passage, qui clôt la digression, recombine l'empirisme avec la religion. Mais, comme mentionné précédemment, il fait également allusion à un autre précepte de cette méthode : toute forme égale une fonction. La nature est ordonnée et régie par des lois fixes et logiques. La forme que prend chaque partie d'un organisme est donc toujours reliée à la fonction qu'elle remplit ; il suffit d'observer pour la découvrir :

Ainsi partout où je porte mes *yeux*, j'*apperçois* une sagesse toujours féconde en nouveaux desseins, qui connoît parfaitement tout ce qui entre dans son ouvrage, & qui n'est jamais contredite ou gênée par la désobéissance des matériaux qu'elle employe¹.

¹ *Id.*

² *Id.*

³ *Id.*

En guise de conclusion, on associe l'apprentissage au plaisir. En terminant l'analyse de ce passage, soulignons la fréquence très élevée des mots relatifs aux sens, spécialement à la vision :

Le Chev. Je m'aperçois que je rêve assez bien : j'ai du plaisir à m'entendre, & et je suis d'avis de continuer².

Cette digression occupe une position coda : elle résume ce qu'est la méthode empiriste juste avant que le propos du livre ne bifurque vers les conséquences sociales de ce paradigme. Elle permet la superposition de toutes les actions en direct des personnages qui ont précédé.

3.6.1. *Mises en abyme directes*

Contrairement aux *Entretiens*, les mises en abyme directes et indirectes du *Spectacle* ne sont pas insérées dans une digression. Nous attribuons encore une fois cette disparité aux différences idéologiques entre les deux auteurs. Puisque Pluche ne peut pas utiliser autant que Fontenelle le prétexte du badinage mondain, il fera agir ses protagonistes. En outre, l'application de l'empirisme, par essence, implique davantage d'actions concrètes que le rationalisme. De surcroît, ces actions montrent des personnages maîtrisant pleinement leur environnement, ce qui autoréfléchit l'idéologie de Pluche.

Nous allons à présent donner les exemples les plus prégnants de mises en abyme directes pour chacun des quatre enjeux. Ensuite, nous indiquerons dans quelle mesure elles participent à l'organisation du discours.

Pour l'empirisme, l'exemple incontournable est l'ensemble de l'entretien IX sur les coquillages³. Le Prieur et le Comte, devant un problème posé par la Comtesse (« qu'elles sont ces sécrétions que je vois les moules produire ? »), entrent en concertation et tentent de répondre à la question en appliquant la méthode empiriste prônée par Pluche. Nous

¹ *Id.*

² *Id.*

³ L'entretien XIV sur les plantes est également truffé de mises en abyme directes de l'empirisme.

transposons ici les passages les plus révélateurs (remarquez dans tous les extraits la fréquence élevée de mots référant à la vision).

1) La première étape de sa méthode empiriste est l'accumulation de données par observation et expérimentation :

Le Comte. Monsieur le Prieur démêle-t-il quelque chose dans ce travail ? Le Pr. Je *remarque* dans les trois premiers verres que la moule avance hors de ses écailles une trompe, ou une langue avec laquelle elle *paroît* fonder & essayer l'endroit propre pour attacher un nouveau fil¹. Le Comte. J'avois bien oui dire que tous les coquillages qui tiennent de la nature de la moule avoient une sorte de trompe, & je l'ai *remarqué* très-souvent dans les moules, même toutes cuites. Je savois que cette trompe leur sert de jambe pour avancer [...] Mais je *vois* que cette trompe leur est encore d'un autre usage.²

La primauté de l'expérience est affirmée par rapport au raisonnement, au bon sens et aux habitudes.

2) À partir de ces observations préliminaires, on formule une hypothèse :

Ce n'est pas assez pour l'animal d'avoir trouvé des sucs propres à le nourrir : il faut qu'il puisse s'y arrêter pour en tirer son aliment. Mais sans défense, comme il est, le premier coup de vent, ou la vague [...] pourroit l'emporter bien loin en un instant. Les cordes, de quelque manière qu'elles se façonnent, lui ont été données pour s'ancrer & demeurer stable. *Voyons* si l'on pourroit appercevoir le mécanisme de son ouvrage³.

3) À la suite de nouvelles observations, on peut valider ou rejeter cette hypothèse. Ici elle est validée, ce qui permet de la raffiner et de faire d'autres prédictions :

Il me semble que je l'*entrevois*. Un peu de patience. À l'aide de cette loupe, j'espère vous en rendre raison. Je viens de *remarquer* le long de la trompe une canelure ou une longue raie qui va d'un bout à l'autre. La moule a ensuite rapproché les lèvres de cette rainure, & l'a couverte en entier. *Remarquez*, je vous prie, qu'il vient de sortir une goutte de liqueur par l'extrémité qui touche le galèt. Le Pr. Cela est sensible : la goutte s'est étendue en rond, & je la *vois* qui se fige & s'épaissit⁴.

4) Dans ce cas-ci, l'hypothèse raffinée est également validée par l'observation :

Le Comte. Je soupçonne que toute la trompe se plie comme une lame de plomb en s'arrondissant dans sa longueur, & que les bords étant rapprochés, il s'en forme en dedans un tuyau vuide, ou un canal

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 232-233. Nous soulignons.

² *Ibid.*, p. 233..

³ *Ibid.*, p. 233-234.

⁴ *Ibid.*, p. 234.

dans lequel la gomme dont la corde est formée, se fige & se façonne comme une bougie dans son moule.

Le Pr. Ce que vous me dites est certain : car voilà toute la trompe qui s'ouvre de haut en bas & s'applatit. La liqueur qui s'est épaissie dans ce canal est dégagée de son moule par l'applatissement de la langue, & voilà une nouvelle corde faite, qui par un bout tient à l'estomac d'où elle part, & de l'autre au galèt où elle est attachée¹.

Encore une fois, ce paradigme ne permet pas l'extrapolation. Ensuite, un peu plus loin dans ce chapitre, on examine la formation des perles chez les huîtres :

Le Comte. Le Chevalier raisonne juste. Je n'ai pas encore vû la suite de cette manœuvre, & je ne puis rien assurer de positif pour bien répondre à la difficulté².

5) Par rigueur scientifique, il importe de tester la solidité de l'hypothèse en la confrontant à des cas limites :

Le Pr. Il est sûr qu'il y a un rapport parfait entre la couleur de la perle & celle de l'écaille : ce qui donne lieu de penser que la matière de l'une est la même chose que la matière de l'autre. [...] Mais disons contre ce système tout ce qu'on y peut opposer³.

6) Pour la même raison, il est préférable de formuler des hypothèses alternatives afin d'explorer la question plus à fond ou de prendre la relève dans l'éventualité où l'hypothèse principale serait rejetée :

N'en seroit-il point de l'huître comme de l'écrevisse, & de la perle comme de l'œil de l'écrevisse ? La perle ne seroit-elle pas le réservoir de la matière qui sert à réparer l'écaille au besoin⁴ ?

On retrouve ainsi les mêmes préceptes que dans la mise en abyme sur l'empirisme logée dans la digression majeure : c'est une façon différente de présenter le contenu à enseigner pour qu'il imprègne bien l'esprit du lecteur. Les mises en abyme directes autoréfléchissent en outre la manière dont le Prieur et le Comte ont recueilli l'ensemble des connaissances en sciences naturelles qu'ils transmettent au Chevalier. Le jeu spéculaire se poursuit, puisque c'est précisément par cette démarche que l'auteur lui-même (Pluche) et ses sources ont effectué les expériences qui ont permis la rédaction du *Spectacle*.

¹ *Id.*

² *Ibid.*, p. 235.

³ *Ibid.*, p. 252-253.

⁴ *Ibid.*, p. 253.

Les mises en abyme directes de l'empirisme s'insèrent à un autre niveau dans un habile système d'échos où les actions et les paroles appliquant cette méthode sont tantôt imputées à des scientifiques et des personnages historiques, tantôt à des amis des personnages, et parfois aux protagonistes eux-mêmes. D'un point de vue pragmatique, ceci induit un procédé d'élargissement latéral et graduel de l'identification du lectorat (nous y reviendrons dans le chapitre suivant).

Considérons à présent quelques mises en abyme directes à propos de l'éducation. L'entretien V sur les guêpes présente un exemple *in vivo* de l'approche pédagogique du Prieur. Celui-ci apporte un nid de guêpes au Chevalier : « Il est là dans le berceau. J'ai cru qu'il vous feroit plus de plaisir qu'une dissertation sérieuse sur les insectes¹ ». L'élève peut ainsi s'impliquer activement dans son apprentissage. Il expérimente par lui-même la méthode empiriste en observant directement le sujet de la leçon. Ce sont les questions issues de cet exercice qui dicteront le programme du cours :

Voilà le plus joli ouvrage du monde. J'y trouve tout ce que vous avez dit. Voilà les colonnes, voilà les étages, les maisons, & la voûte. Mais comment avez-vous pû avoir ce nid ? Où cela se trouve-t-il² ? Une chose qui pique sur-tout ma curiosité, est de savoir quelle est la matière dont tout cet édifice est composé³.

Le rôle du Prieur est premièrement de guider son protégé dans ses observations : « considérez à présent la régularité des cellules. Elles sont toutes à six pans, ce qui est la figure la plus commode en tous sens [...] ⁴ ». De fait, plus le temps passe, plus le Chevalier fait des observations minutieuses et pose des questions pertinentes : « Monsieur, pourriez-vous me dire pourquoi ces petites colonnes s'élargissent aux deux extrémités par où elles touchent l'étage d'en bas, & celui d'en-haut⁵ ? » Deuxièmement, son rôle est d'encourager son élève à exercer son esprit critique, quitte à ce qu'il remette en doute son enseignement : « Il me semble pourtant au toucher que les colonnes sont extrêmement dures, & que la

¹ *Ibid.*, p. 120.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 123.

⁴ *Ibid.*, p. 127

⁵ *Ibid.*, 125.

voûte l'est beaucoup moins¹. » Ici, le Chevalier donne plus de poids à l'expérimentation qu'aux enseignements théoriques, ce qui constitue la base de l'empirisme.

Le plaisir d'apprendre est également important pour le Prieur qui ne ménage pas ses efforts pour surprendre son jeune élève et le captiver, comme par exemple, au chapitre VI sur les abeilles, où il lui apporte un rayon de miel : « Le Chev. Je n'ai jamais rien goûté de plus délicat. [...] Le Pr. Je suis réjoui que ma méthode vous plaise. Je continuerai toujours à fournir l'instruction, & même à faire la dépense du miel tant qu'on voudra² ».

La vulgarisation scientifique, c'est-à-dire l'adaptation de connaissances en vue de leur diffusion à un public néophyte, est également autoréfléchie. Comme elle n'est pas subversive en soi (c'est plutôt le contenu vulgarisé qui peut être potentiellement provocateur), on compte moins de procédés qui la réfléchissent. Par exemple, elle ne fait pas l'objet d'une digression majeure. Ses mises en abyme directes sont en majorité performatives : de par la façon dont leurs discours sont organisés, les personnages *font* de la vulgarisation scientifique. Les frontières entre la réalité et la fiction sont brouillées. Premièrement, au niveau des personnages, l'auteur réel est personnifié par le Prieur, le lectorat est représenté par le Chevalier et la Comtesse. Deuxièmement, un jeu spéculaire entraîne l'interchangeabilité de l'oral et de l'écrit ; donc l'exemplarité du *Spectacle* au quotidien, malgré sa forme écrite. Ainsi, le livre que nous tenons entre les mains est présenté comme le compte rendu d'entretiens réels rédigés par le Chevalier. Ce fait est mentionné au début et à la toute fin du livre :

Le Pr. Monsieur le Chevalier m'a lû ce matin un précis de notre conversation d'hier, dont je suis sûr, Monsieur, que vous serez très-content. [...] voilà qui est fait, vous serez le Fontenelle de notre académie³ ; Le Chev. Je m'en vais joindre tout ceci au précis que j'ai fait de nos autres conversations. [...] Je veux faire part à mes amis de ce que j'ai appris dans mon voyage⁴.

¹ *Ibid.*, p. 124-125..

² *Ibid.*, p. 166-167.

³ *Ibid.*, p. 35-36.

⁴ *Ibid.*, p. 513.

Au commencement, seuls les professeurs (le Prieur, le Comte et sur certains sujets la Comtesse) font des exposés didactiques. Ceux-ci sont toujours construits de la même manière : ils débutent par un survol des caractéristiques que partagent une catégorie d'organismes pour ensuite s'attarder aux spécificités de certaines d'entre elles : « Tout insecte [...] De la première espèce sont tous les vers [...] De la seconde espèce sont les mouches [...] De la troisième espèce sont les fourmis, et les araignées [...] »¹ ; « Quittons la thèse générale, & venons aux espèces particulières². » De plus, la présentation est divisée très nettement en sous-sujets articulés de façon logique - par exemple, l'anatomie d'une espèce, son cycle de vie, son alimentation et sa vie en société. Ce traitement systématique facilite la compréhension et la mémorisation par l'élève. Toujours dans une optique de vulgarisation, les explications foisonnent de comparaisons concrètes afin de rendre la matière plus accessible au public-cible : « ces cornes [...] sont composées de petits nœuds, comme celles que vous voyez à la tête des écrevisses³ ». Finalement, des mots savants sont correctement employés afin de familiariser l'élève au contexte de la réalité enseignée. Cependant ils sont tous expliqués et associés à des termes plus courants : « un petit animal composé [...] de plusieurs anneaux qui s'éloignent & se rapprochent les uns des autres dans une membrane*⁴ » - la note de bas de page indique que « membrane » signifie « une peau ». Chaque exposé est ainsi une mise en abyme du chapitre qui le contient, lui-même reproduisant l'ouvrage entier. La rigidité des enchaînements et le manque de subtilité des transitions entre les sujets tranchent avec le style coulant de Fontenelle, mais également avec l'atmosphère conviviale, la simplicité des personnages et la méthode pédagogique préconisée dans le *Spectacle*. Tout ceci s'éclaire lorsque l'on comprend que les personnages *écrivent* leurs exposés, qu'ils les préparent à l'avance :

¹ *Ibid.*, p. 6-7.

² *Ibid.*, p. 38.

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ *Ibid.*, p. 6

Le Pr. J'étois hier occupé à vous faire un précis de tout ce qu'on en peut dire [*des mouches*], & à vous mettre mes remarques un peu en ordre [...] ¹ ; En attendant votre retour, nous ébaucherons, Monsieur le Prieur & moi, la matière de nos entretiens futurs ².

Par ce subterfuge, cette double rédaction des exposés, le *Spectacle* devient un manuel de vulgarisation scientifique dont l'autorité s'étend sur l'oral et l'écrit, ce qui augmente son exemplarité. Grâce à ces petites mises en abyme de l'énonciation qui témoignent des progrès du Chevalier, on comprend comment les professeurs (et, par extension, l'auteur réel), ont écrit leurs exposés.

Les mises en abyme directes du bon fonctionnement de la société impliquent les interactions entre les personnages ; nous l'aborderons par le biais de la pragmatique.

Il est intéressant de noter que, parmi les quatre pôles du *Spectacle*, la religion est la *moins* spécularisée par les actions des personnages. Il n'est en effet jamais question de faire des prières, d'aller à l'église, etc. À quelques reprises, le discours du Prieur s'apparente fortement à un sermon (qui est un performatif), par exemple, lors de sa longue comparaison entre les métamorphoses des papillons et la résurrection : « Mais on va dire que je prêche : hé bien, revenons à l'histoire de nos chenilles ³ », ou encore dans sa description des oiseaux de nuit :

Il n'est pas possible en rassemblant tous [*leurs*] traits, de ne pas voir dans cette image celle des esprits de malice & de ténèbres que la lumière de la vérité mêt en fuite, qui se plaisent dans tout ce qui l'obscurcit ; qui profitent du sommeil & de la négligence pour dévorer les ames [...] ⁴.

Nous croyons que, pour Pluche, l'exercice de la religion s'effectue concrètement, dans la vie quotidienne : par les rapports que nous entretenons avec les autres, avec nous-mêmes et avec le monde. Tout participe à cette spiritualité simple et active. Le fait que celle-ci ne se conçoive dans le dialogue que sous la forme de paroles, alors que les trois autres pôles sont représentés sous forme d'actions, semble autoréfléchir cette conception en apparence inoffensive. Pourtant, on sent poindre la subversion. Pluche est l'homme des actions

¹ *Ibid.*, p. 118.

² *Ibid.*, p. 474.

³ *Ibid.*, p. 48.

⁴ *Ibid.*, p. 331, pour consulter l'entièreté de ce discours, voir p. 330-333.

concrètes ; la réalisation de son projet social s'appuie sur sa conception de la religion : travail de la terre, respect et égalité des individus, amélioration des conditions de vie par la technologie. Toutefois, elle évacue totalement les rituels associés à la pratique, voire même, à la théorie religieuse (la théologie). Le raisonnement empiriste qu'il préconise pour l'étude de la nature (l'esprit humain est limité, nous ne pouvons pas tout comprendre) semble s'appliquer également à la religion par une osmose insidieuse résultant du nombre effarant de procédés de recombinaison. Ce message crypté signifie : ne cherchons pas à atteindre ni à comprendre la Vérité de Dieu, contentons-nous de vivre ensemble le mieux que nous pouvons. Cette dernière position est plutôt provocatrice, car elle rend inutile tout un pan de la théologie et de la pratique religieuse.

3.6.2. *Les mises en abyme indirectes*

Le système des mises en abyme est complété par un réseau d'actions racontées concernant l'empirisme, la pédagogie et la vulgarisation scientifique. Il s'ensuit un système de répétitions à plusieurs degrés des concepts empiriques les plus importants, d'éclats de signification disséminés partout dans l'ouvrage¹. Commençons par les mises en abyme indirectes reliées à la méthode empirique.

Les professeurs racontent fréquemment des expériences qu'ils ont effectuées afin de vérifier une hypothèse :

Le Pr. Ma grande curiosité seroit présentement de savoir si l'écaille du limaçon est formée dans l'œuf même, & comment cette écaille s'augmente & se répare au besoin. Le Comte. [...] j'ai fait là-dessus cinq ou six expériences qui m'ont très bien réussi, & qui vont me fournir la réponse à vos questions [...] Il y a quelque tems que je pris plusieurs limaçons, & que je cassai légèrement quelque portion de leur écaille sans les blesser eux-mêmes Ensuite je les mis sous des verres avec de la terre & des herbes².

Ils font aussi mention de prototypes qu'ils ont bricolés pour répondre à une de leurs interrogations - ici la fonction de la bouteille des poissons³ : « Vous avez vû dans mon cabinet une machine qu'on nomme pneumatique [...] J'y mis un jour une carpe vivante.

¹ Daniel Bournoux, *op. cit.*, p.48.

² Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 243-244.

³ Que l'on nomme aujourd'hui vessie natatoire.

L'air étant pompé & tiré du vase de cristal où elle étoit, je m'attendois [...] ¹». De plus, leurs interventions regorgent du récit d'observations qui ont conduites aux informations enseignées au Chevalier :

Le Pr. J'en ai vû d'autres [*des chenilles*] s'étendre, demeurer sans mouvement, & faire semblant de dormir. Quantité de pucerons ailés, [...] se jettoient sur elles comme sur une proie certaine [...] puis [*les chenilles*] détournant brusquement la tête, elles les saisissoient, & sembloient en faire leur repas².

Tous ces exemples disséminés dans les exposés didactiques forment la base sur laquelle les mises en abyme directes articuleront la méthode scientifique – et pédagogique – idéale. La digression majeure constitue l'illustration ultime de ce paradigme.

Voyons quelques exemples de mises en abyme indirectes concernant la méthode pédagogique du Prieur. Elles consistent premièrement en des retours en arrière : « Au lieu de me faire un long discours sur les différens états, & sur les travaux des guêpes, Monsieur le Prieur m'apporta de chez lui un guêpier tout entier³. » Deuxièmement, elles prennent la forme de projections dans l'avenir : « Monsieur le Prieur m'a fait présent [*du guêpier*]. Je ferai faire une boîte exprès pour la conserver⁴ ». Nous incluons également dans cette catégorie toutes les promesses d'activité (la pêche, la chasse aux hiboux, etc.) qui sont autant d'ellipses où l'on devine que le Prieur ne manquera pas d'accompagner son jeune élève.

Passons maintenant aux mises en abyme indirectes traitant de vulgarisation scientifique. Tel que mentionné précédemment, la première lettre écrite par le Chevalier à l'intention du Prieur constitue une mise en abyme de cet enjeu. D'une part, elle raconte comment le Chevalier initie son frère et l'épouse de celui-ci à l'empirisme (la transmission se poursuit). D'autre part, elle souligne les limites de l'entreprise : leur voisin se moque d'eux, car il ne comprend pas le rôle important que peut jouer l'empirisme au niveau collectif. Cette

¹ *Ibid.*, p. 394.

² *Ibid.*, p. 44.

³ *Ibid.*, p. 140.

⁴ *Ibid.*, p. 141.

anecdote est l'occasion de mettre en évidence la principale objection contre l'enseignement de ce paradigme :

Il prétendoit que nous perdions notre tems à nous appliquer à l'histoire naturelle ; qu'il n'y avoit que méprise & qu'incertitude dans nos connoissances ; que nous pouvions bien connoître, par exemple, quelques-uns des vaisseaux les plus grossiers qui servent à nourrir le corps d'un animal ; mais que nous ne pouvions démêler les autres vaisseaux [...] qu'ainsi il étoit inutile de commencer un ouvrage & des recherches qu'il étoit bien sûr que nous n'achevrions pas¹.

Certains préceptes de cette méthode : la nécessité de répéter plusieurs fois une expérience afin de s'assurer de sa validité, l'absence d'extrapolation, le refus de spéculer sur des objets auxquels on ne peut avoir accès directement restreignent à court terme les ambitions intellectuelles de l'homme - surtout quand on prend les « philosophies à systèmes » comme point de référence. Toutefois, la rigueur empiriste portera fruit avec les progrès constants de la technologie. Les apprentis scientifiques répondent d'ailleurs au non-initié :

ses difficultés ne nous ôtoient ni la certitude de ce que nous savions déjà, ni la facilité d'acquérir de nouvelles connoissances ; qu'il y avoit à la vérité des choses qui nous étoient cachées, mais qu'elles n'empêchoient pas qu'il y en eût d'autres qui fussent claires, ou du moins certaines ; qu'il ne falloit point s'exercer sur ce qui nous passoit, mais sur ce qui étoit à notre portée².

Ainsi, dans le *Spectacle*, la confiance dans le progrès est constamment soulignée : « Peut-être l'expérience nous apprendra-t-elle quelque jour à en faire usage [*du suc des tilleuls et des peupliers*]³ » ; « nous pourrions trouver chez nous telle racine, ou telle écorce qui produisît le même effet⁴. »

Les deux lettres finales jouent donc le même rôle que le sixième soir dans les *Entretiens*. La première traite de certaines limites de la vulgarisation scientifique, la deuxième les complète. En outre, cette dernière est une mise en abyme transcendante.

¹ *Ibid.*, p. 515-516.

² *Ibid.*, p. 516.

³ *Ibid.*, p. 487.

⁴ *Ibid.*, p. 489.

3.6.3. *Types de mises en abyme*

Après avoir dressé l'inventaire des mises en abyme présentes dans le *Spectacle*, nous passons maintenant à l'examen de la nature de leurs interactions et à l'effet de celles-ci sur l'organisation générale du discours. Selon la typologie de Dällenbach, et contrairement à ce que nous avons observé chez Fontenelle, les mises en abyme chez Pluche fonctionnent à la manière d'un conglomérat : chacune traite d'un thème, d'un sujet bien distinct¹. En effet, les digressions majeures et les mises en abymes directes traitent séparément de la pédagogie, de la religion, du fonctionnement social et de l'empirisme. Les mises en abyme indirectes, moins longues, reflètent chacune un des aspects caractérisant l'un des enjeux : il y a démultiplication et morcellement. Les thèmes abordés par les différentes mises en abyme ont des liens entre eux et ce sont les interactions de celles-ci qui les dévoilent. Dans un premier temps, la toile de fond que constituent les procédés de camouflage prépare l'appariement des quatre pôles ; dans un deuxième temps, le traitement autoréflexif similaire dont ils font l'objet (digression majeure, réseau de mises en abyme directes et indirectes) souligne leur cohésion.

À l'intérieur du conglomérat, toujours d'après Dällenbach, les mises en abyme s'associent de façon hégémonique, c'est-à-dire que l'une d'entre elles est dominante (digression majeure), tandis que les autres renforcent son effet (mises en abyme directes, et leurs subalternes indirectes).

3.6.4. *Les analogies*

La question du bon fonctionnement de la société bénéficie d'un autre procédé autoréflexif qui lui est exclusif : un système d'analogies très élaboré où la description de certaines caractéristiques animales (et même végétales !) constitue implicitement une critique de la société de cour. Nous ne nous attarderons pas ici au contenu de ces analogies, nous y reviendrons au chapitre suivant. Pour l'instant, nous examinerons la structure de leur réseau.

¹ Lucien Dällenbach, *art. cit.*, p. 139.

Contrairement à Fontenelle, elles ne sont pas logées dans une digression. En outre, alors qu'elles étaient disséminées partout dans les *Entretiens*, elles se retrouvent exclusivement dans la deuxième partie du *Spectacle* (à partir de l'entretien VIII sur les mouches). Leur arrivée dans le dialogue coïncide donc avec le changement du type d'entretien et de la dynamique du groupe. Par ailleurs, elles deviennent de plus en plus longues et élaborées (la première fait une page¹, la dernière en compte sept²), alors que chez Fontenelle, elles ne font que quelques lignes. Nous croyons qu'après avoir expliqué (et autoréfléchi) avec beaucoup d'insistance les préceptes de l'empirisme, Pluche montre comment leur application peut conduire à une société idéale (mais réalisable). Le fait que l'enjeu du bon fonctionnement de la société bénéficie du plus grand nombre de stratégies spéculaires nous incite à croire qu'il prévaut sur les autres. Il incarnerait l'aboutissement de tous les pôles, le but ultime du *Spectacle* (et non la religion comme plusieurs critiques l'ont affirmé³). Ces analogies sont distribuées régulièrement dans le texte, à toutes les dix pages environ⁴. Nous sommes visiblement en présence d'un procédé de cryptage savamment planifié. Finalement, bien que la longueur de ces passages s'accroisse progressivement, leur ton et leur objet restent semblables : critique des inégalités et de la superficialité mondaine, apologie du travail, de la simplicité, de l'honnêteté, etc.

Nous proposons d'appliquer la typologie de Dällenbach au réseau d'analogies. Cet exercice est cautionné par la parenté qu'elles partagent avec les mises en abyme : « À quoi reconnaît-on la mise en abyme ? Peut-on en borner l'emploi, en tracer le catalogue et les limites de validité ? Non sans doute, puisqu'elle repose sur l'analogie, laquelle s'échelonne d'un faible degré d'évocation au degré maximal de l'identité⁵ ». Contrairement aux mises en abyme, les analogies fonctionnent sur le mode de l'agglomérat, qui a pour effet

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 311-312.

² *Ibid.*, p. 477-483.

³ Voir le collectif *Écrire la nature au dix-huitième siècle autour de l'abbé Pluche*, *op.cit.*

⁴ Voici précisément les occurrences de ces analogies : p. 311-312; p. 328-329; p. 341-343; p. 354-357; p. 477-483, Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*

⁵ Daniel Bournoux, *op. cit.*, p. 137.

de « superposer diverses réflexions et de les surdéterminer par coalescence¹ ». C'est leur répétition qui souligne l'importance du message. Cependant, tout comme le réseau des mises en abyme, elles s'associent par un procédé hégémonique. En effet, l'augmentation de leur longueur dans un *crescendo* qui culmine à la fin du dialogue donne plus d'importance aux dernières analogies. Ces dernières sont également plus précises dans leurs récriminations. Ces différences mettent bien en relief le soin privilégié dont le thème du fonctionnement de la société fait l'objet. Elles augmentent la fragmentation des quatre pôles et détournent l'attention du lecteur des liens très intimes entre ceux-ci. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, le fonctionnement de la société se détache du lot et devient la préoccupation dominante de Pluche. Il jouit d'un système spéculaire qui lui est propre. Il devient un univers distinct avec ses lois littéraires particulières ; il est le creuset où vont fusionner les trois autres enjeux. Paradoxalement, c'est justement ce morcellement qui éveille l'attention du lecteur avisé.

¹ Lucien Dällenbach, *op. cit.*, p. 139.

4. Chapitre III : Autoréflexivité et pragmatique interactionnelle : pédagogie, vulgarisation scientifique et philosophie

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'approfondir les enjeux sociaux qui affleurent dans les dialogues que nous avons choisi d'étudier. Dans ce qui précède, nous avons montré que ces enjeux canalisent l'ensemble des autres thématiques et constituent l'aboutissement de tous les procédés d'autoréflexivité de l'organisation du discours ; il est temps, à présent, des les examiner de plus près.

L'être humain n'est pas problématisé de la même façon chez nos deux auteurs. Dans le cas de Fontenelle, bien que l'on décèle un véritable appel à la tolérance et à la diversité, le bien-être individuel est privilégié. Cela transparaît directement dans son type de vulgarisation scientifique, qui demeure foncièrement élitiste : il invite d'abord et avant tout le lecteur à réfléchir par lui-même, à affûter son sens critique et à s'émanciper des préjugés et de l'ignorance. Conformément à la méthode scientifique prônée (le rationalisme), la nouvelle conception de l'homme qui découle de cet enseignement reste théorique et ne suppose pas de ruptures au niveau de l'ordre social : chacun l'applique en privé. Chez Pluche, en revanche, c'est le bien-être collectif qui prime. Le groupe fonctionne comme une petite académie et il y a une mise en commun progressive des informations scientifiques. L'enjeu « idéologique » de son œuvre se situe au niveau de la (re)création d'une société idéale, qui peut se réaliser grâce à l'adoption des préceptes de l'empirisme. Or, ceci entraîne nécessairement une application concrète et au quotidien des connaissances acquises.

Alors qu'un chapitre entier avait été consacré à l'organisation du discours dans les *Entretiens*, l'examen de son autoréflexivité pragmatique sera beaucoup plus modeste. Trois raisons motivent ce choix. Premièrement, un grand nombre de commentateurs ont déjà

traité des relations entre les personnages et de la conception de l'homme¹ chez Fontenelle. Notre apport se limitera à considérer cette problématique du point de vue de la spécularité et de la pragmatique. À l'opposé, un seul commentateur s'est intéressé spécifiquement à cet aspect du *Spectacle* : Alain Viala, dans son article « Les idées de l'abbé Pluche sur la société »². Deuxièmement, dans les *Entretiens*, le nombre réduit de personnages (deux) ne permet pas la même complexité d'échanges que celle observée dans le *Spectacle*, où on retrouve quatre protagonistes. Troisièmement, et par conséquent, Fontenelle exploite moins systématiquement que Pluche les interactions entre les personnages pour réfléchir son message idéologique. En effet, dans les *Entretiens*, l'autoréflexivité pragmatique occupe une place bien moins importante que l'autoréflexivité reliée à l'organisation du discours. La proportion des deux types d'autoréflexivité est beaucoup plus équilibrée chez Pluche.

Notre hypothèse pour expliquer cette disparité est la suivante : l'extrême élaboration, les oscillations ambiguës de l'autoréflexivité dans l'organisation du discours chez Fontenelle viennent contrebalancer la simplicité de la spécularité pragmatique, unidirectionnelle et appuyée. À l'inverse, l'approche latérale et progressive de Pluche au niveau de l'organisation du discours, le morcellement moins marqué de la structure du texte, est complexifié par le système parallèle dont bénéficie l'enjeu social, lui-même enrichi par une pragmatique interactionnelle foisonnante et oscillatoire.

L'autoréflexivité dans le contexte d'une analyse pragmatique tient au « rôle » que chacun des personnages joue en fonction de ses caractéristiques propres (préoccupations, statut social), bien sûr, mais aussi à la nature des rapports qu'il entretient avec les autres protagonistes : coopération (faux désaccord, vraie concession, convergence des points de vue), négociation et synergie. Sans compter que le recours fréquent à la mise en abyme

¹ Par exemple Jean Raoul Carré, *op. cit.* ; Jean François Counillon, *op. cit.*, et Marie-Françoise Mortureux dans son article « De la ressemblance entre les mathématiques et l'amour dans les *Entretiens* de Fontenelle », *Revue d'histoire des sciences*, t. XLIV, (1991), p.301-311.

² *Art. cit.*, p. 307-316. Par une lecture attentive des tomes IV et VI du *Spectacle de la nature*, celui-ci met en évidence les trois conditions nécessaires, selon Pluche, à l'existence et au maintien d'une collectivité heureuse et travaillante : les familles nombreuses, l'éradication de l'oisiveté ainsi que « la diversité et l'honorabilité des professions ». Il n'y est cependant pas question ni d'autoréflexivité, ni des interactions entre les personnages.

favorise l'identification du lecteur aux protagonistes. Toutes ces traces pragmatiques viennent refléter les propos échangés sur l'humain, sur son individualité ou sa société, en reproduisant (chez Pluche), ou au contraire, en s'opposant à ceux-ci (chez Fontenelle).

4.1. Les analogies chez Fontenelle : le contenu du message social

Plusieurs commentateurs ont souligné que, dans les *Entretiens*, le rôle des analogies n'est pas uniquement de mimer la fantaisie et la délicatesse de la conversation mondaine. Jean Dagen par exemple a mis en évidence la manière dont elles unifient le discours philosophique. Premièrement, d'un point de vue purement cognitif, elles « exprime[nt] la parenté des disciplines et l'unité foncière de l'«esprit humain» dans ses diverses activités, [et rendent] visible la collaboration effective et nécessaire de la science et de la poésie¹. » En effet, les multiples rapprochements entre des éléments astronomiques, littéraires, sociaux et historiques réfléchissent (bien qu'il n'utilise pas ce terme) l'utilisation conjointe de la raison, l'imagination et la sensibilité pour concevoir d'autres mondes. Deuxièmement, elles exhibent une Nature continue et logique dont les règles s'appliquent à tous les niveaux : inanimé, animé, humain. L'analogie soude la construction de l'univers :

elle se déploie dans l'espace, comme [...] dans le temps selon la succession des systèmes astronomiques et des modèles cosmologiques [...] [et] ménage des interférences entre des domaines apparemment hétérogènes, multiplie les rapprochements entre des observations qui se révèlent ainsi et contre toute attente répondre à des constantes structurelles².

Selon son analyse, l'utilisation des analogies n'est pourtant pas un procédé subversif :

réfléchir sur le savoir cosmographique a pour principal intérêt d'y rendre sensible l'action constante du penser humain. Concevoir l'univers ne prend donc en définitive de sens que, ce faisant, on y manifeste de toutes les manières la présence de l'homme, et d'abord sa présence concrète dans les espaces sur lesquels règne son esprit. Ainsi n'y aurait-il pas d'intention fondamentalement polémique chez Fontenelle quand il fait raisonner ses personnages sur l'hypothèse d'une pluralité des mondes habités³.

Il est vrai que nous ne partageons pas cet avis. En effet, nous croyons que c'est précisément *parce que* le propos astronomique sert de prétexte pour développer une

¹ Jean Dagen, *art. cit.*, p. 137.

² *Ibid.*, p. 139.

³ *Id.*

nouvelle conception de l'homme que l'ouvrage de Fontenelle est provocateur. Le rôle unificateur des analogies suggère au lecteur averti de juger l'organisation sociale humaine d'après les mêmes lois qui permettent la compréhension de l'univers physique. Ceci entraîne alors la prise de conscience qu'un grand nombre d'institutions sont fondées sur des présupposés illogiques et devraient être réformées¹.

Marie-Françoise Mortureux pour sa part distingue trois différents types d'analogie, en fonction des domaines comparés : « mondes cosmiques et monde terrestre [...] monde physique et monde humain [...] raisonnement scientifique et monde humain² ». Selon elle, Fontenelle relie ces trois niveaux dans le but de vulgariser la science pour un public mondain : « il visait à élaborer une 'philosophie' 'moyenne', commune aux deux groupes, et cela nécessitait notamment l'intégration de certaines connaissances scientifiques à la réflexion morale et sociale répandue dans les salons³. » Plus encore, elle reconnaît que les considérations non-astronomiques des analogies peuvent s'avérer plus qu'un simple condensé des idées reçues dans le grand monde : elles servent également à introduire des principes de raisonnement philosophiques⁴. Pourtant, elle ne retient que l'aspect psychologique et moral de ce nouveau savoir : « les comparaisons mondaines auxquelles il [Fontenelle] se livre participent aussi à l'explicitation des modes de raisonnement philosophiques, envisagés en particulier sous l'angle de leurs rapports avec la psychologie⁵. » Pourtant, dans le cadre de son analyse du célèbre passage où Fontenelle compare les mathématiques et l'amour, elle montre comment cette analogie spécularise le fonctionnement même du texte :

La comparaison galante introduit donc des propos dont la fonction est d'explicitier le mode de raisonnement et la démarche rhétorique qui fondent l'exposé d'astronomie [...] cette page offre [...]

¹ Il est vrai – nous l'avons montré dans les chapitres précédents – que le morcellement de ce message, par la dissémination des analogies, crypte cette interprétation du texte.

² Marie-Françoise Mortureux, « De la ressemblance entre les mathématiques [...] », *art. cit.*, p.308.

³ Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] », *op.cit.*, p. 615-616.

⁴ Marie-Françoise Mortureux, « De la ressemblance entre les mathématiques [...] », *art. cit.*, p. 306.

⁵ *Id.*

une représentation miniature du discours des *Entretiens*, reflétant l'unité de sa démarche analogique, qui produit d'un même mouvement raisonnement et figure¹.

Selon la typologie de Dällenbach, nous pouvons qualifier cette mise en abyme de transcendante².

L'examen de l'organisation du discours nous a montré que, chez Fontenelle, tous les procédés autoréflexifs étaient impliqués dans la définition d'une nouvelle conception de l'être humain. Ainsi, nous croyons que les allusions « psychologiques », notamment les mises en garde contre l'effet aveuglant de l'amour-propre, ouvrent la voie à une réflexion sur l'organisation de la société. En effet, bien que l'idéologie fontenellienne soit d'abord et avant tout individualiste, elle n'occulte pas totalement l'Autre. L'être humain reste un animal social, ne serait-ce que pour négocier efficacement son droit à l'individualité, sans mettre en péril sa sécurité ou sa crédibilité. De plus, un esprit critique doit savoir identifier les lacunes du système dans lequel il vit.

Pour étayer cette hypothèse, voyons en détail les analogies dont le contenu est « psychologique » ou culturel³.

4.1.1. *Les analogies psychologiques*

Les analogies « psychologiques » illustrent les conséquences dans la vie de tous les jours de la mauvaise application des principes de base pour construire un bon système philosophique. Elles ont également la particularité de ne pas s'inscrire dans un contexte social précis.

1- Premier soir : la parcimonie

Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein

¹ *Ibid.*, p. 303.

² Ce choix de l'auteur semble logique puisqu'à l'origine le cinquième soir, où se situe ce passage, clôturait l'œuvre. Par la suite, l'auteur a rédigé le sixième soir afin de dévoiler les autres stratégies qu'il a employées.

³ Dans la mesure où nous nous attardons ici exclusivement aux principes de base, nous n'analyserons pas le sixième soir dont l'enjeu est la vulgarisation scientifique.

qu'a eu la nature, et la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudrait : cela est tout à fait ridicule¹.

Bien que ce passage soit très général, on peut légitimement l'interpréter comme une critique de la démesure des hommes : les folles dépenses des grands pour satisfaire leurs caprices ; la somme immense d'argent et d'énergie investie afin d'édifier et de maintenir des symboles (religieux, militaires).

2- Deuxième soir : le relativisme

[I]l devrait y avoir un arrêt du genre humain, qui défendît qu'on parlât jamais des éclipses, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce chapitre-là. Il faudrait donc, répliquai-je, que le même arrêt abolît la mémoire de toutes choses, et défendît qu'on parlât jamais de rien, car je ne sache rien au monde qui ne soit un monument de quelque sottise des hommes².

Conformément à l'une des définitions du relativisme (« Doctrine d'après laquelle les valeurs [...] sont relatives aux circonstances [...] et variables³ »), toute coutume rigide ou croyance ne s'adaptant pas aux avancées de la science devient ridicule et même nuisible.

3- Troisième soir : le scepticisme

« [I]l faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin⁴ » : la dimension sociale de cette dernière analogie est implicite : le « s'il en est besoin » sera illustré plus tard, au cours du sixième soir, lorsque la Marquise tentera de transmettre son savoir à des gens non réceptifs. Lorsqu'il est en société, le philosophe ne doit échanger de propos subversifs qu'avec ceux qui partagent son point de vue. Puisque le philosophe vit en société, il doit veiller à ne compromettre ni sa propre personne, ni la solidité de la hiérarchie. Selon Fontenelle, les changements doivent s'effectuer en douceur.

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.* p. 69-70.

² *Ibid.*, p. 88.

³ *Le nouveau petit Robert*, *op. cit.*, p. 1916.

⁴ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.* p. 101.

4- Quatrième soir : l'imagination

La mauvaise utilisation de l'imagination empêche les citoyens de concevoir qu'un autre ordre social puisse exister. Ils se contentent alors de celui dans lequel ils vivent : « Ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature ne saurait faire vivre les gens qu'où ils peuvent vivre, et que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient, et les y fait vivre agréablement¹. »

5- Cinquième soir : idéologie

Après avoir pris conscience des désavantages d'une conduite axée sur les apparences, que les codes sociaux sont relatifs et remplaçables, que certains changements sont possibles, mais doivent être graduels, l'esprit libre doit être capable d'identifier les lacunes du système social et de proposer (dans l'ombre) des alternatives pour le réaménager : « C'est proprement l'empire des philosophes que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut, il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux². »

4.1.2. Les analogies culturelles

La seconde catégorie regroupe les analogies culturelles. On y retrouve des références à des peuples exotiques, mais également à l'esthétique mondaine. La critique a fait grand cas des allusions mondaines, sans les mettre en relation avec les allusions aux autres cultures. Nous croyons pourtant que les deux sont indissociables et forment un tout. En effet, ces analogies illustrent comment certains rituels sont dus à une mauvaise application des principes de base et la bêtise n'épargne personne chez Fontenelle, pas même les Français.

¹ *Ibid.*, p. 124.

² *Ibid.*, p. 156-157.

1- Premier soir : la parcimonie

La réussite sociale enfle l'ego de certains individus qui se donnent beaucoup plus d'importance qu'ils en ont en réalité et oublient qu'ils ne sont que des humains parmi d'autres sur la Terre :

[L]a même inclinaison qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un philosophe dans un système se met au centre du monde, s'il peut. Il est bien aise que tout soit fait pour lui ; il suppose peut-être sans s'en apercevoir ce principe qui le flatte, et son cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire de pure spéculation¹.

2- Deuxième soir : le relativisme

Les humains oublient souvent que, malgré la hiérarchie sociale (et les privilèges ou les misères qu'elle distribue), tous les hommes se ressemblent. Lorsqu'on dépouille les plus riches de leur costume d'apparat, ils sont nus comme les autres.

[P]arce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paraît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux animaux, et nous ne nous apercevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en irait donc de la même manière, dit la Marquise, que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-dessus des nôtres, et que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement².

De plus, durant ce soir, quelques analogies décrivent les superstitions qui ont cours chez d'autres peuples, toujours afin de montrer qu'avec un recul critique, les mœurs apparaissent souvent fantaisistes et rétrogrades³. La constante oscillation entre les autres cultures et le peuple français contemporain suggère la transposition des jugements effectués sur les premiers au deuxième.

3- Troisième soir : le scepticisme

La complexité de la Nature est difficilement appréhendable pour l'esprit humain : elle est autrement plus inaccessible que les petits problèmes quotidiens que l'on doit régler. Ceux qui croient pouvoir élucider facilement la question du fonctionnement de l'univers

¹ *Ibid.*, p. 71-72.

² *Ibid.*, p. 83-84.

³ *Ibid.*, p. 87, 88, 95,96, 97,98.

sont immanquablement dans l'erreur : « On dirait à vous entendre, repris-je, que vous assortiriez un habit ou un meuble ; mais, croyez-moi, la nature a bien de l'esprit ; laissez-lui le soin d'inventer un assortiment de couleurs pour la Lune, et je vous garantis qu'il sera bien entendu¹. »

4- Quatrième soir : l'imagination

Encore une fois, les analogies montrent la rigidité des codes culturels qui restreignent énormément le potentiel des échanges entre humains, n'entraînant souvent que servitude et crainte :

Je voudrais [...] que les habitants des quatre lunes de Jupiter, [...] eussent reçu de lui [...] leurs lois et leurs coutumes ; que par conséquent elles lui rendissent quelque sorte d'hommage, et ne regardassent la grande planète qu'avec respect. [...] le peu de supériorité que nous avons sur les gens de notre Lune, me fait douter que Jupiter en ait beaucoup sur les habitants des siennes, et je crois que l'avantage auquel il puisse le plus raisonnablement prétendre, c'est de leur faire peur².

La teneur parodique de ce passage empêche de prendre au pied de la lettre le désir de la Marquise que les lunes soient asservies à leur planète. Elle suggère plutôt le ridicule de ces petits êtres, pris dans un schéma de comportements nuisibles, dont ils ne peuvent se libérer faute d'être capables d'en imaginer un autre.

5- Cinquième soir : idéologie

Dans cette dernière discussion on retrouve une analogie-utopie où est décrite la Voie lactée, que l'on rapproche des îles Maldives, réputées paradisiaques :

Je voudrais que vous *vissiez* avec des *lunettes* cette fourmilière d'astres, et cette graine de mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux îles Maldives, à ces douze mille petites îles ou bancs de sable, séparés seulement par des canaux de mer, que l'on sauterait presque comme des fossés. Ainsi les petits tourbillons de la Voie de lait sont si serrés qu'il me semble que d'un monde à l'autre on pourrait se parler, ou même se donner la main. Du moins je crois que les oiseaux d'un monde passent aisément dans un autre, et que l'on y peut dresser des pigeons à porter des lettres, comme ils en portent ici dans le levant d'une ville à une autre. Ces petits mondes sortent apparemment de la règle générale, par laquelle un Soleil dans son tourbillon efface dès qu'il paraît tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits tourbillons de la Voie de lait, votre Soleil n'est presque pas plus proche de vous, et

¹ *Ibid.*, p. 106.

² *Ibid.*, p. 132.

n'a pas sensiblement plus de force sur *vos yeux*, que cent mille autres Soleils des petits tourbillons voisins. Vous voyez donc votre ciel briller d'un nombre infini de feux, qui sont forts proches les uns des autres, et peu éloignés de vous. Lorsque vous *perdez de vue* votre Soleil particulier, il vous en reste encore assez, et votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour [...] vous n'avez jamais de nuit¹.

Le grand nombre de références à la vision (vocable ambivalent et thème central du cartésianisme) alerte le lecteur averti. Cette analogie montre les caractéristiques d'un monde idéal selon Fontenelle : les barrières qui séparent les humains (excès d'amour-propre, préjugés, superstitions, codes culturels et sociaux aliénants, dus à une mauvaise application des principes de base) sont brisées ; tous peuvent entrer facilement en contact avec les autres, se comprendre mutuellement. L'auteur le dit clairement : « Ces petits mondes sortent apparemment de la règle générale », c'est-à-dire de la sottise qui mène habituellement les hommes². Les habitants de la Voie lactée ne sont pas aveuglés par un seul précepte fallacieux (un Soleil unique qui leur fait oublier les autres) ; ils bénéficient des lumières provenant de plusieurs Soleils ; il y a une mise en commun du savoir et les habitants de ce monde ne croupissent pas dans l'obscurantisme, dans la nuit. Le Philosophe aimerait bien que la Marquise puisse *voir*, concevoir un ordre social différent de celui dans lequel elle a toujours vécu.

L'énonciation des analogies est, elle aussi, révélatrice de la conception de l'homme chez Fontenelle. Marie-Françoise Mortureux montre l'évolution de l'attitude de la Marquise par rapport aux analogies³. Au début, celle-ci refuse le rapprochement qu'elles effectuent entre le monde physique et moral. Puis, elle l'accepte et prend même l'initiative d'en formuler quelques-unes. Or, même si Mortureux souligne que les problèmes soulevés par les analogies sont plus d'ordre philosophique que scientifique, elle les interprète uniquement comme étant « en rapport avec la réflexion chrétienne contemporaine touchant l'emprise, génératrice d'erreur, des passions sur la raison⁴ ». Nous croyons qu'en outre, cette transformation reflète un autre aspect de l'idéologie subversive des *Entretiens*. En effet, au début, la Marquise s'offusque de la composante parodique des analogies : « Vous me

¹ *Ibid.*, p. 147, nous soulignons.

² *Ibid.*, p. 88, 89, 94, 132-133.

³ Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] », *op. cit.*, p. 566-574.

⁴ *Ibid.*, p. 573.

présentez la Terre sous des idées bien méprisables¹ » ; « vous *nous* faites tort, *nous* ne sommes point si sots que votre bourgeois² » ; « Il me paraîtrait tout à fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les *nôtres*³. » Elle trouve insupportable que le Philosophe ridiculise les codes auxquels elle adhère et s'y identifie directement, comme en témoigne l'utilisation fréquente de « nous » et de « nôtres ». Par la suite, elle éprouve du plaisir à générer elle-même des analogies à partir du monde dans laquelle elle vit : « Je vois présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les habitants de Vénus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins⁴. » Elle établit avec assurance les paramètres des mondes qu'elle construit, afin qu'ils soient le plus agréable possible pour leurs habitants : « Je voudrais bien que nous les soulageassions un peu. Donnons à Mercure de longues et d'abondantes pluies qui le rafraîchissent⁵ ». Cette évolution illustre la prise de conscience suivante : les codes qui régissent la société peuvent être réarrangés, modifiés et améliorés. Les règles sont contestables et doivent pouvoir être repensées pour le bien-être de ceux dont elles régissent la vie.

Ce raisonnement nous paraît très provocateur, puisqu'il peut mener à une remise en cause de toutes les institutions humaines : religieuses, économiques, sociales, scientifiques et culturelles. Le refus initial de la Marquise réfléchit l'impact d'une mauvaise application des principes de base sur l'organisation sociale. En effet, les préjugés, l'ignorance, la peur, l'adhésion aveugle à des codes sociaux rigides empêchent la mise en commun des efforts pour élaborer un monde meilleur. De fait, les nombreuses interruptions⁶ et séquences tampon négatives de la Marquise font obstruction à la philosophie nouvelle que le Philosophe tente d'énoncer. L'inventaire de ces interruptions montre clairement qu'elles diminuent progressivement, puis augmentent à nouveau au cours du dernier soir ; leur répartition est exactement la même que celle des séquences tampon (nous y reviendrons).

¹Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 78.

²*Ibid.*, p. 82, nous soulignons.

³*Ibid.*, p. 88, nous soulignons.

⁴*Ibid.*, p. 122.

⁵*Ibid.*, p. 124.

⁶On retrouve ces interruptions aux pages 67, 69, 71, 82, 86, 89, 111, 122, 128, 137, 161, 162, 164, 167. En comparaison, le Philosophe n'énoncera qu'une seule interruption, en page 72. *Ibid.*

Lorsque l'élève accepte d'ouvrir son esprit, les deux personnages coopèrent et imaginent ensemble à quoi ressemblent ces mondes éloignés (au quatrième et cinquième soir). Ce changement d'attitude est progressif et latéral ; il ne partage pas les oscillations des procédés autoréflexifs impliqués dans l'organisation du discours.

Le message réfléchi par le biais des analogies ne véhicule pas de solutions concrètes pour améliorer la société. Il met l'accent sur une transformation sélective et graduelle des mentalités, par l'application du rationalisme, afin que l'individu comprenne mieux ses propres besoins et apprenne à les réconcilier avec ceux des autres.

4.2. Les analogies chez Pluche : le contenu du message social

Comme chez Fontenelle, ce sont majoritairement les analogies qui distribuent les bribes du projet social de Pluche. Celui-ci utilise la stratégie suivante : un rapprochement est fait entre des caractéristiques animales ou végétales et certains comportements humains répréhensibles ou dignes d'admiration. La plupart du temps, deux espèces sont opposées. On critique chez l'une des manières qui peuvent aisément être associées au mode de vie mondain ; on valorise chez l'autre certaines qualités relevant directement du modèle de sociabilité de Pluche. Voici en substance le propos de ces analogies.

Dans la première, le Prieur énumère d'abord les attraits du paon : « cette roue qu'il promène avec pompe, sa contenance pleine de dignité, l'attention même avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une compagnie que la curiosité lui amène, tout en lui est singulier et ravissant. Cet oiseau est tout seul un spectacle¹. » Cependant, de tels attributs sont ensuite blâmés pour leur superficialité : « Ce n'est rien moins qu'un grand extérieur qui rend la société douce & de longue durée². » Les lacunes d'un ordre social fondé sur les apparences, au détriment des rapports humains authentiques, sont dénoncées : « Il entretient mal son monde. Il ne sait ni causer ni chanter. Son langage est affreux : c'est un cri à faire

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 311-312.

² *Ibid.*, p. 312.

peur¹ ». En contrepoint, le Prieur cite d'autres espèces aviaires qui possèdent les dispositions requises : « au lieu qu'avec des manières plus modestes & plus simples, le serin, la linote, la fauvette, & le perroquet, vont vivre avec nous des quinze & vingt années sans nous ennuyer un seul moment. Ils sont gens d'esprit & de bon entretien² ». On retrouve ici les adjectifs fixes « modeste » et « simple » pour décrire l'attitude propre à assurer le bon fonctionnement durable de la société.

La deuxième analogie concerne également les oiseaux, mais la tactique adoptée est quelque peu différente. Le Prieur dépeint de façon parodique (par une description des agissements d'hirondelles douées de raison) deux conséquences négatives de la hiérarchie sociale en place, basée sur la naissance. La première vise l'inégalité du partage des richesses et la « subordination » qui résultent de ce système :

Les mieux raisonnantes ou les plus entreprenantes acquerroient sans doute les premiers postes entr'elles. Par une suite nécessaire, les hirondelles de distinction ne voudroient point se confondre, & laisseroient aux hirondelles du commun le soin de travailler³.

La frivolité découlant de cette oisiveté malsaine fournit à Pluche une deuxième cible : « Elles se feroient une affaire fort sérieuse de savoir babiller plus délicatement que les autres. Elles rafineroient sur la manière de lustrer la plume & de se bien mettre⁴. »

La troisième analogie consiste à nommer le cheval, et non le lion, au rang de roi des animaux. Ici, nous assistons à une véritable critique du pouvoir monarchique : « Le lion n'est rien moins que le roi des animaux : il en est plutôt le tyran, puisqu'il ne fait que les dévorer ou les effrayer⁵. » Suite à ce détronement, le Comte énumère les qualités du cheval qui en font un souverain idéal. Il se démarque d'abord par sa douceur et son sens de la justice, en ne faisant pas de « tort aux autres animaux, ni dans leurs personnes, ni dans leurs biens ». De plus, il travaille fort pour le bien de son maître (de son peuple) : « Il est de tous

¹ *Id.*

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 328.

⁴ *Ibid.*, p. 328-329.

⁵ *Ibid.*, p. 342.

les animaux [...] le plus libéral de ses services », et ne dilapide pas le trésor royal par ses caprices : « & le plus frugal dans sa nourriture¹. » Pluche fait la promotion d'une classe dirigeante au service des citoyens : « Il n'en a pour ainsi dire qu'une [*inclination*] qui est de servir son maître [...] il étudie la manière de le contenter, & au moindre signe il diversifie sa marche² ».

La quatrième analogie est l'occasion de comparer paysans et aristocrates. Pour ce faire, le Prieur oppose l'âne au cheval. Voici listées les caractéristiques de chacun :

1- l'âne : fournit les services nécessaires, est doux et modeste, agit naïvement et simplement, travaille lentement, mais sûrement et discrètement, est persévérant et obéissant, n'est jamais dégoûté de sa condition.

2- le cheval : a l'air et les manières nobles, ce qui « est un mérite bien mince parmi des gens solides³ », agit de façon turbulente et irrégulière, est suffisant.

Puis, des bêtes de somme, le propos se déplace vers leurs propriétaires : « les jugemens qu'on porte de l'âne & du maître sont également injustes⁴ ». On réitère que le travail du paysan est le plus important car il nourrit la nation entière, alors que « ce sont nos sottises qui les [*notables*] rendent nécessaires. Il n'en faudra plus quand nous serons raisonnables⁵. » Cette remarque souligne bien que Pluche compte sur l'enseignement et l'application de l'empirisme pour brider les excès de l'individualisme. Sans compter que les cultivateurs représentent « les deux tiers des hommes⁶ » : de par leur nombre et leur apport à la société, ces gens méritent qu'on se préoccupe davantage de leur sort.

À la fin de cette tirade, le rapprochement entre le paysan et l'âne de même qu'entre le cheval et l'aristocrate se précise, sans être complètement explicité. L'abbé Pluche utilise

¹ *Id.*

² *Ibid.*, p. 343.

³ *Ibid.*, p. 354.

⁴ *Ibid.*, p. 355.

⁵ *Ibid.*, p. 355-356.

⁶ *Ibid.*, p. 356.

plutôt un stratagème semblable à celui de Fontenelle, le déplacement dans l'espace, en invoquant des peuples étrangers :

Le cheval ressemble assez à ces nations qui aiment le brillant & le fracas ; qui sautent & dansent toujours ; qui s'occupent beaucoup des dehors, & qui mettent de l'enjouement par-tout [...] L'âne au contraire ressemble à ces peuples naturellement épais & pacifiques, qui connoissent leur labourage, ou leur commerce, & rien de plus ; vont leur train sans distraction & achèvent d'un air sérieux & opiniâtre tout ce qu'ils ont une fois entrepris¹.

Lorsque nous superposons les analogies, il s'effectue un remplacement graduel et latéral d'un emblème du pouvoir par un autre : le lion est détrôné par le cheval, qui à son tour doit s'incliner devant l'âne. On pourrait y voir le passage de la monarchie à l'oligarchie, puis finalement à un embryon de démocratie.

La dernière analogie prend comme prétexte un débat entre les personnages pour déterminer quelle espèce de plante est la plus précieuse. La Comtesse défend la candidature du chanvre en expliquant d'abord les étapes de sa transformation. Ce faisant, elle associe de façon répétitive le végétal au peuple responsable de sa production :

ce que j'ai à vous dire sur le chanvre, d'après nos paysans, qui en cela sont nos maîtres² ; il ne reste à la main de l'ouvrier que l'écorce détachée par grand fils³ ; Les fils de l'écorce qui en demeurent à la main de l'ouvrier⁴ ; devient ou le plus bel ajustement des Rois, ou l'habit qui couvre à moins de frais le laboureur & le berger⁵.

Elle énumère ensuite les innombrables usages qu'on peut faire de cette plante commune, usages essentiels à la bonne marche du quotidien : nourrir les animaux, fabriquer des vêtements, des voiles et des câbles pour les navires, contribuer à l'hygiène personnelle, etc. Le chanvre est utile pour l'ensemble de la population : du bas-peuple jusqu'à la Cour. Il est l'équivalent du paysan qui cultive la terre afin de pourvoir aux besoins de toute la société. Le Comte, pour sa part, fait l'éloge de deux plantes exotiques très rares : « l'aloès » et le cocotier. Leurs propriétés sont spectaculaires : odeur parfumée, utilisation dans la confection de bijoux et d'objets précieux, goût sucré. Mais elles ne profitent qu'aux mieux

¹ *Ibid.*, p. 357.

² *Ibid.*, p. 476.

³ *Ibid.*, p. 477.

⁴ *Id.*

⁵ *Ibid.*, p. 479.

nantis et en ne leur apportant que des bienfaits plutôt superficiels. Ces plantes sont associées à l'aristocratie et au mode de vie mondain, qui sont inutiles et dispendieux. Au terme du débat, tous s'entendent pour couronner le chanvre : « il n'est pas seulement estimable par ses excellentes propriétés ; mais encore par cette abondance que rien ne peut égaler, & qui en fait les délices des riches, & la plus sûre ressource des pauvres¹. » Cette dernière phrase reprend le leitmotiv de la société idéale de Pluche. Premièrement, elle signale encore une fois que le peuple constitue la majorité de la population et que l'on devrait davantage reconnaître son mérite et ses besoins. Deuxièmement, c'est la contribution d'un individu qui devrait déterminer sa position sociale et non sa naissance. Pluche valorise ce qui est simple, nécessaire, utile, modeste et naturel.

Tout comme chez Fontenelle, l'énonciation des analogies est très révélatrice. En effet, les trois premières sont dites par un seul personnage². Puis, à la quatrième, l'interlocuteur inclut la parole d'un pair³ (bien que ce soit pour la réfuter). Finalement, la dernière analogie impliquera les trois professeurs qui échangent leur point de vue par rapport au bien-être des humains⁴ (quelle plante leur est la plus précieuse). On passe donc d'une conception élitiste de la société à une conception plus collective.

Le réseau d'analogies constitue donc un autre stratagème visant à marteler le message crypté dans l'organisation du discours. Contrairement à Fontenelle, Pluche propose des solutions concrètes afin d'améliorer l'organisation sociale : la revalorisation du travail et une plus grande égalité entre les individus. C'est ce qui rend son ouvrage subversif et justifie l'utilisation systématique du procédé d'autoréflexivité.

4.3. Le modèle de sociabilité

La pertinence de l'examen du modèle de sociabilité représenté à l'intérieur de ces dialogues de vulgarisation scientifique se justifie de trois façons. Premièrement, le modèle

¹ *Ibid.*, p. 483.

² *Ibid.*, p. 311-312 ; p. 328-329; p. 341-343.

³ *Ibid.*, p. 354-357.

⁴ *Ibid.*, p. 476-483.

de sociabilité dans lequel les personnages évoluent influence leur contribution à l'autoréflexivité de l'œuvre. Effectivement, l'esthétique mondaine dicte très précisément les droits et les devoirs de chacun. Ce qui crée certaines attentes du lecteur envers les personnages, par exemple en fonction de leur rang et / ou de leur sexe. Que ceux-ci les remplissent (chez Fontenelle) ou non (chez l'abbé Pluche) s'avère très significatif dans la compréhension du texte. Deuxièmement, le modèle de sociabilité véhiculé est symptomatique de la relation entre les protagonistes et la connaissance. Troisièmement, le modèle de sociabilité privilégié inscrit les protagonistes dans un type de rapport à l'Autre, au monde, et ultimement à une philosophie du savoir (rationalisme ou empirisme).

Afin de mesurer le degré de mondanité des dialogues, nous soulignerons les propriétés principales de la conversation mondaine et les indices textuels par lesquels elles s'inscrivent dans le discours. Nous utiliserons à cet effet l'excellente synthèse effectuée par Delphine Denis dans sa thèse de doctorat¹, où elle montre que l'art de la conversation tel qu'envisagé à l'époque classique n'est pas simplement constitué de prouesses stylistiques et de règles sociales restrictives, mais qu'il est un mode relationnel à part entière, un apprentissage de la vie en société. C'est la notion de « discernement » (version moderne de la « grâce » de Castiglione) qui sous-tend l'ensemble des règles de bienséance. Elle se définit comme

la capacité à percevoir les attentes, à évaluer les 'places' et les rôles respectifs des partenaires engagés dans l'échange, et à régler, 'proportionner' son attitude sur ces paramètres, afin d'offrir aux autres l'image la plus plaisante de soi, et d'eux-mêmes².

L'art de la conversation est celui de plaire, particulièrement aux dames. Loin de niveler les rangs sociaux, il les souligne et le fin causeur doit savoir rendre justice à tous, de la manière qui convient.

La bienséance insiste également sur les différences entre les sexes : les femmes « reçoivent des témoignages de respect : [...] [I]es hommes [...] doivent implorer avec

¹ Delphine Denis, *La muse galante [...]*, *op. cit.*

² *Ibid.*, p. 245-246.

parfois beaucoup de circonlocutions la moindre faveur¹ ». En contrepartie, les femmes doivent adopter un mode d'expression dominé par la modestie et l'emploi de la litote.

En deuxième lieu, la conversation mondaine ne suppose rien d'autre que la recherche du plaisir ; la gratification intellectuelle et morale lui sont subordonnées. Cet agrément est obtenu par l'enjouement des participants, la liberté du propos (toujours dans les limites du bon goût et de la décence) et la galanterie qui se manifeste principalement par l'emploi du compliment.

Au XVII^e siècle, on définit le compliment comme étant « Tout acte de civilité, qu'il soit verbal ou non² », réalisé avec adresse, finesse et délicatesse. Il est essentiellement une stratégie masculine s'adressant à la femme. Or, pour rendre cette pratique socialement acceptable, certaines précautions doivent être prises. Ainsi, l'éloge d'une demoiselle se fera – de préférence – indirectement, à travers un *exemplum*. De plus, l'acceptabilité du compliment réside dans son inscription à l'intérieur d'« une rhétorique amoureuse déjà parfaitement stéréotypée³ » : l'utilisation de la métonymie, de la métaphore, de l'hyperbole (qui en exagérant crée une mise à distance respectable) et de l'antithèse est donc de mise. La femme doit, quant à elle, esquiver l'éloge. Il est d'usage qu'elle le fasse en niant l'allusion positive ou en refusant de répondre. La gent féminine doit alors intervenir avec esprit et finesse. C'est de l'enjouement de ces attaques et dérobades rituelles que provient en grande partie le plaisir de la conversation.

En troisième lieu, la conversation mondaine se veut « brillante » ; elle possède un « air de cour⁴ » qui est obtenu principalement grâce à la raillerie qui, pour être agréable, doit respecter les contraintes conversationnelles (liberté, naturel, modération et dignité) et qui doit réunir à la fois « l'ingéniosité d'une pensée plaisante, et la délicatesse de son

¹ *Ibid.*, p. 255.

² *Ibid.*, p. 257.

³ *Ibid.*, p. 259.

⁴ *Ibid.*, p. 275.

expression nouvelle et piquante¹ ». C'est pour cette raison que différentes figures stylistiques et rhétoriques sont employées, que nous ne ferons qu'énumérer : hyperbole, chiasme, zeugma, antiphrase, métonymie et syllepse de sens. Elles ont toutes en commun d'impliquer, à divers degrés, un détournement de sens.

4.4. La mondanité chez Fontenelle

Il n'est pas nécessaire ici de recenser toutes les marques de l'esthétique mondaine dans les *Entretiens* – d'autant plus que de nombreux commentateurs s'y sont déjà employés. Nous nous contenterons donc de souligner certains éléments pertinents pour notre réflexion.

Commençons par signaler qu'au début du dialogue, la conversation n'a d'autre but que la recherche du plaisir : « Eh bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la-moi, je croirai sur les étoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir². » La Marquise ne désire pas réellement enrichir son esprit ou élargir ses horizons. Le Philosophe, quant à lui, abdique afin de plaire à cette jolie dame, conformément aux devoirs de l'honnête homme : « J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut céder³. » La quantité imposante de stratégies de cryptage qu'il utilisera (vocables ambivalents, répliques ambivalentes, séquences tampon) montre bien qu'il doutait au départ de la réceptivité de sa vis-à-vis : il n'a pas commencé ses leçons en croyant facilement et efficacement convertir la Marquise.

Deuxièmement, les personnages se comportent bel et bien en fonction du code mondain. Toujours selon les impératifs du statut d'honnête homme, le Philosophe comble la curiosité de la Marquise en allant toujours plus avant, selon ses souhaits : « Elle les avait si bien conçus [*les systèmes de la nuit précédente*] qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, et elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau⁴ ». Son souci de plaire

¹ *Id.*

² Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 61.

³ *Id.*

⁴ *Ibid.*, p.81.

s'exprime également par sa façon d'aborder de tels sujets. Le philosophe est enjoué : il discourt librement, parsème ses propos d'allusions savoureuses, mais toujours dans la discrétion que lui impose la morale :

L'embarras de tous ces cercles [*les orbitres dans le système de Ptolémé*] était si grand [...] [qu'] un roi de Castille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévot, disait que si Dieu l'eût appelé à son conseil, quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine : mais cela même est assez plaisant, que ce système fût alors une occasion de péché, parce qu'il était trop confus¹.

Il n'écarte pas non plus la fantaisie, lors de digressions délassantes pour l'esprit : comme lorsqu'il narre l'histoire d'Astolfe qui voyage jusqu'à la Lune avec l'aide de saint Jean². Du reste, les deux instruments par excellence de la galanterie sont, on l'a vu, le compliment et la raillerie, et notre philosophe les manie à merveille. Il ne manque pas en effet de faire l'éloge de son interlocutrice dès que l'occasion se présente et lui marque son respect par la discrétion avec laquelle il la loue. Ainsi, alors qu'elle repousse sa suggestion de tracer les signes du zodiaque sur le sol de son parc, il lui répond : « Il vaut mieux en effet, répondis-je qu'on n'y voie que des pas d'amants, c'est-à-dire, votre nom et vos chiffres gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos adorateurs³. » Quant à la raillerie, elle consiste souvent chez Fontenelle dans la pointe (« il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin⁴ ») ou la métonymie usuelle du langage galant :

Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un amant que bien-tôt après il ne faille lui en accorder davantage, et à la fin cela va loin. De même accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence, [...] il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez-vous croire⁵.

La Marquise, pour sa part, affiche la modestie qui sied à « l'honnête femme¹ », en esquivant les éloges qui lui sont adressés : « Laissons-là, je vous prie, [m]es adorateurs, reprit-elle, et parlons du Soleil² ».

¹ *Ibid.*, p.68.

² *Ibid.*, p.90-93.

³ *Ibid.*, p.73.

⁴ *Ibid.*, p.101.

⁵ *Ibid.*, p.144.

Cependant, il se profile implicitement une certaine volonté de se détacher de cet ordre social. Cette tendance s'accroît au fil du dialogue. Dans un premier temps, il ne s'agit que d'éclats isolés où la tradition mondaine sert subtilement de tremplin au renouveau des mentalités :

[...] ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière³ ; Ce n'est pas la vraie vie pastorale, que de parler des planètes, et des étoiles fixes. Voyez si c'est à cela que des gens de l'Astrée passent leur temps. Oh ! répondit-elle, cette sorte de bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celles des Chaldéens dont vous me parliez⁴.

Du divertissement ordinaire des mondains, le texte déplace doucement l'intérêt du lecteur vers cette nouvelle occupation : les sciences, et de façon cryptée, l'exercice du jugement critique en toutes choses.

Dans ce contexte, il peut être intéressant de noter que Marie-Françoise Mortureux a souligné certains changements graduels au niveau de l'énonciation témoignant de l'adhésion de la Marquise au cercle fermé des philosophes. En effet, en comparant le premier et le cinquième soir elle a montré que le premier soir se caractérise par l'absence du pronom « nous » pour désigner à la fois les deux protagonistes⁵. Cette omission reflète bien le fossé entre leur mode de pensée et qui interdit une réelle cohésion. Au cinquième soir, toutefois, on retrouve ce « nous » rassembleur : « Mais que dirons-nous des étoiles qui disparaissent, et ne se remontent pas [...] nous supposons [...] »⁶. La Marquise a alors intégré les préceptes de base du rationalisme et participe activement à la construction du discours scientifique⁷. Nous ajoutons à cette analyse que parfois ce « nous » rassembleur sépare nos deux personnages, raisonnant par le biais du rationalisme, du reste des hommes qui ne le font pas :

¹ Jean Mesnard, « Honnête homme et Honnête femme dans la culture du XVIII^e siècle », *Présences féminines, littérature et société au XVIII^e siècle français. Actes de London 1985*, Paris, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1987.

² Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 73.

³ *Ibid.*, p. 61.

⁴ *Ibid.*, p. 66-67.

⁵ Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] », *op. cit.*, p. 339.

⁶ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 153.

⁷ Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] », *op. cit.*, p. 339.

quand on le [*l'esprit*] perd par d'autres voies [*que l'amour*], comme nous le perdons, par exemple, à philosopher présentement, il va droit dans la Lune [...] En récompense, répondit la Marquise, nos fioles [*servant à conserver nos esprits perdus*] seront honorablement dans le quartier des fioles philosophiques¹ ; laissons parler le monde, et donnons-nous aux tourbillons².

Ce « nous » délimite une communauté très limitée basée sur une certaine vision du monde et de l'être humain, soudant les initiés et excluant les autres. En étant sélectif, il autoréfléchit la vulgarisation scientifique élitiste de Fontenelle.

Troisième point : ce clivage est encore explicité au cours du sixième soir, puisqu'à ce moment le Philosophe divise la population en fonction de deux catégories : celle des raisonneurs et celle du peuple. Selon Fontenelle, la première est supérieure à la seconde : elle possède un savoir inédit. Ce nouveau critère hiérarchique semble remplacer ceux issus de l'esthétique mondaine, notamment, l'habileté à converser et à bien paraître en public. En effet, les raisonneurs sont dépourvus de ces qualifications : « D'autre part ces gens-ci [*les mondains*] s'en vengent en tournant les raisonneurs en ridicules³ ». Implicitement, les valeurs traditionnelles sont déviées au profit que celles qui définiront l'homme des Lumières.

Quatrièmement, la valorisation de ce nouvel ordre social est renforcée par l'indignation que la Marquise exprime face à l'indifférence des mondains pour cette idéologie innovatrice. Sa désapprobation est celle d'une personne de bon sens, puisqu'à plusieurs reprises elle est présentée comme une femme très intelligente :

Vous lui verrez [...] cette vivacité d'intelligence que vous lui connaissez⁴ ; je la tiens savante, à cause de l'extrême facilité qu'elle aurait à le devenir⁵ ; la Marquise qui a le discernement vif et prompt⁶ ; Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce soient des demi-Soleils⁷ ; Quoi ! s'écria-t-elle [...] Je suis savante ! Oui, répliquais-je, vous l'êtes assez raisonnablement⁸.

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 93.

² *Ibid.*, p. 128.

³ *Ibid.*, p. 160.

⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁵ *Id.*

⁶ *Ibid.*, p. 79.

⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁸ *Ibid.*, p. 157.

L'insistance même du texte à propos des facultés intellectuelles de Madame autoréfléchit le remplacement des anciennes valeurs. Bien que le Philosophe loue souvent la jeunesse et la beauté de son interlocutrice, l'intérêt qu'il porte à sa capacité de réflexion s'écarte du boniment mondain habituel.

Finalement, l'évolution de l'attitude de la Marquise face aux analogies spécularise une volonté nouvelle de réaménager l'ordre social. Nous en concluons que même si nous retrouvons l'influence de l'esthétique mondaine partout dans les *Entretiens*, celle-ci sert avant tout de façade à une tentative cryptée de modifier les mentalités et les mœurs. Fontenelle parle le langage des mondains, certes, mais pour y introduire certaines tournures novatrices.

4.5. Anti-mondanité chez Pluche

Robert Locqueneux a qualifié le premier volume du *Spectacle* de « conversation mondaine inspirée des *Entretiens sur la pluralité des mondes*¹ ». Or, cette étiquette - rapidement apposée - ne rend pas bien compte de la complexité du livre. Selon notre analyse, la forme que prend la conversation spécularise la charge anti-mondaine des analogies, sans renoncer toutefois aux plaisirs de la conversation. En effet, ce dialogue n'est-il pas destiné à instruire agréablement ? Comme le fait remarquer Françoise Gevrey, Pluche « évit[e] le tête-à-tête galant² » tout en préservant le sel de la conversation par « les images et [le] goût des formules [...] son registre habituel relève de l'enjouement³ ». De l'esthétique mondaine, le *Spectacle* garde une certaine dose de brillant et de discernement. Voyons d'abord comment se manifeste le premier.

Les leçons d'histoire naturelle, toutes sérieuses qu'elles soient, sont assaisonnées d'épisodes plaisants où la convivialité et le plaisir des mots sont à l'honneur⁴. Chaque

¹ Robert Locqueneux, « L'abbé Pluche, ou l'accord de la foi [...] » art. cit., p. 238.

² Françoise Gevrey, « Spectacle de la nature et sphère privée », *Écrire la nature au XVIII^e siècle autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2006, p. 124.

³ *Ibid.*, p. 120.

⁴ Françoise Gevrey fait un survol de ces épisodes dans le premier tome et les suivants, *ibid.*, p. 120-121.

personnage y participe à sa façon. La Comtesse est la championne des mots d'esprit¹ ; le Comte ajoute de l'exotisme à la conversation en rapportant des anecdotes sur les mœurs étranges de peuples éloignés. De plus, il narre les agissements des animaux de façon pittoresque, par exemple la danse pudique des abeilles, la manière dont elles se sont débarrassées d'un « limaçon » inopportun, les preuves de leur incroyable sens de l'économie, les mérites innombrables du cheval, etc.² Le Prieur s'exprime dans un langage délicat où les métaphores abondent et le Chevalier, effacé au début du dialogue, prend du galon au fil des discussions et ose de plus en plus participer à cette communion par le rire³.

Deuxième influence de l'esthétique mondaine, la conversation est régie par le principe de discernement. Même si les propos sont familiers, les personnages ne tentent pas de niveler une certaine hiérarchie tributaire de paramètres socio-économiques et antérieure au début des entretiens. Ainsi, nous identifions deux axes de pouvoir calqués sur le modèle mondain qui prédéterminent le type d'échanges dans le *Spectacle* : l'axe basé sur le rang social et sur le sexe. Nous expliciterons leurs traces dans le texte à l'aide des taxèmes dont parle Catherine Kerbrat-Orecchioni.

Tout d'abord, le Comte, de par son titre, en impose aux autres protagonistes. Il bénéficie donc de leurs marques de respect. Au niveau pragmatique, ceci est visible d'abord par des taxèmes reliés à la forme de l'entretien. Bien que l'atmosphère des discussions soit décontractée, seule sa femme se permet de le taquiner directement, par exemple, à la suite de son exposé très enthousiaste sur le cheval :

Mais Monsieur [...] Je crains que vous ne mettiez dans tout cela l'esprit que j'y admire⁴ ; Mais, mon mari, ceci est un panégyrique. Le Comte. J'avois encore cent choses à dire [...] Mais puisque vous vous êtes mocquée de la première partie d'un éloge sans façon [...] vous n'aurez point la seconde⁵.

¹ En voici une liste non exhaustive : p.61--71-72-77-106-109-142-149-193-230-238-264-265-361-403-412-472-484, Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*

² Anecdotes que l'on retrouve respectivement à la page 146, 170-171, 176, et 342-343. *Ibid.*

³ Par exemple, p. 147 et 417. *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 176.

⁵ *Ibid.*, p. 343-344.

En deuxième lieu, au niveau des taxèmes de structure liés aux tours de parole, c'est également le Comte qui négocie le mieux l'opportunité de parler. En effet, il est l'homme qui interrompt le plus souvent les autres, sans que cela entraîne le même réflexe chez ces auditeurs. (Il est à noter que notre analyse s'est restreinte aux cas d'interruptions les plus frappants, c'est-à-dire où le premier locuteur n'avait pas terminé sa phrase.)

En troisième lieu, à propos des taxèmes concernant le contenu de la conversation, les interruptions du Comte se démarquent également par leur nature. En effet, elles constituent des actes illocutoires marquant clairement sa position haute en imposant sa « face négative ». Elles peuvent prendre la forme d'une interdiction, par exemple lorsque le Chevalier effectue un rapprochement analogique entre les graines des plantes et les œufs des insectes pour défendre la validité de la génération spontanée :

Le Chev. [...] Ne peut-on pas croire aussi que les œufs des insectes sont emportés part-tout, & que....
 Le Comte. [...] Je suis fort aise, mon cher Chevalier, que vous ayez fait ce raisonnement : c'est celui de bien des Anciens, & de bien des Modernes. Mais n'en soyez cependant pas trop glorieux : car la comparaison [...] ne se trouve pas exacte. Je vous en fais juge vous-même¹.

Ce passage sera alors suivi d'une démonstration de la démarche empiriste qui entraînera le rejet de cette théorie. Le Comte envoie un message clair à son apprenti : dans leur petite académie, le seul paradigme jugé valide est l'empirisme et il devra apprendre à raisonner de cette façon. Ses interruptions peuvent aussi introduire une suggestion, par exemple lorsque l'apprenti scientifique ne sait pas comment expliquer le fonctionnement de la vessie natatoire chez les poissons : « Le Chev. [...] J'y suis, Monsieur. Occupant la place d'un plus grand volume d'eau qu'auparavant, il seroit plus léger que cette eau, ainsi il.... Le Comte. Vous n'achevez pas ? S'il est plus léger, il montera² ». Les interruptions du Comte peuvent également s'avérer des ordres, comme quand le Chevalier exprime son regret que les séances doivent être suspendues par son départ inattendu : « Le Chev. [...] On trouve aisément à chasser, & à pêcher par-tout : mais je ne trouve nulle part une conversation

¹ *Ibid.*, p. 22.

² *Ibid.*, p. 392.

aussi.... Le Comte. Ah ! Monsieur, nous donnons dans le ton *louangeur* : bannissons-le sur toute chose de notre académie¹».

En comparaison, le Prieur ne produit qu'une seule interruption-acte illocutoire de position haute (une interdiction²). De plus, le nombre d'interruptions qu'il produit est inférieur à celui qu'il subit. Quant au Chevalier, les coupures qu'il inflige à ses maîtres sont provoquées par son enthousiasme débordant³, ou au contraire par sa déception de voir arriver des visiteurs impromptus⁴. De plus, le Comte n'énonce qu'une seule intra-interruption⁵ (où il s'interrompt lui-même), à la différence des autres protagonistes qui le font à plusieurs reprises. Nous y reviendrons.

Finalement, toujours au niveau des taxèmes de contenu, lorsque le Comte est présent à une séance, la discussion porte davantage sur les thèmes qu'il maîtrise : l'anatomie, les sciences fondamentales, les expériences concrètes. Toutes ces marques de position haute soulignent la supériorité sociale du Comte sur les autres personnages. Voyons à présent l'axe de pouvoir associé au sexe, car la Comtesse bénéficie à maints égards de privilèges par rapport à ses interlocuteurs masculins. Tout d'abord, elle a le droit de taquiner tous les participants, sans jamais faire elle-même l'objet de moqueries⁶. Ensuite, en ce qui a trait aux taxèmes reliés à la forme, elle a la préséance sur les questions langagières : elle rebaptise le Grillotalpa « Taupe-grillon » et le Formicaleo « Fourmi-lion » avec l'assentiment général : « Le Prieur. Les Dames ont plus de privilège que nous dans l'usage des nouveaux mots. Madame peut faire la fortune de celui-ci, & nous le risquerons⁷ » ; « Le

¹ *Ibid.*, p. 473-474.

² Cette interruption survient alors que le Chevalier imagine les avantages pour l'homme de savoir voler : « Le Chev. Non-seulement on traverseroit l'air, mais on voitureroit les marchandises au travers de l'air. Par-là le commerce.... Le Pr. Monsieur le Chevalier, vous avez une pénétration charmante : vous devinez le mieux du monde les avantages qui nous reviendroient de cette invention. Mais ces avantages ne seroient pas capables de compenser les désordres qui en naîtroient. » Ici, le Prieur interdit de mettre en doute la Sagesse de Dieu qui ne nous a pas donné d'ailes. *Ibid.*, p. 290.

³ *Ibid.*, p. 188.

⁴ *Ibid.*, p. 166.

⁵ *Ibid.*, p. 151.

⁶ Par exemple, la Comtesse taquine le Comte aux pages 176, 343-344,474, le Prieur en page 147 et le Chevalier aux pages p. 57, 167 et 387. *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 212.

Chev. Le nom de Fourmi-lion n'a rien qui ne fasse plaisir. Je ne le nommerai plus autrement¹. »

Au niveau des taxèmes associés à la structure de l'échange et des tours de parole, elle est la seule à pouvoir interrompre tous ses vis-à-vis², sans jamais être interrompue par personne. De surcroît, elle joue le rôle du médiateur des discussions : « Soyez vous-même notre président, & réglez le sujet des conférences³. » En plus des thèmes abordés⁴ (ce qui constitue un taxème de contenu), la Comtesse choisit l'ordre dans lequel leurs différents aspects seront abordés et par qui :

Monsieur le Prieur a fait essai de la première méthode : je le prierai d'abord de nous dire ce qu'il en pense⁵ ; aissez-moi vous distribuer vos rôles. Monsieur le Prieur, en homme de bon goût [...] sera quitte pour nous dire deux mots sur le rossignol & sur le pân. [...] Monsieur le Comte, en grand chasseur, nous doit donner les oiseaux de proie. Monsieur le Chevalier m'a dit à l'oreille qu'il nous réservoir les oiseaux de passage⁶.

Catherine Kerbrat-Orechionni a souligné l'ambiguïté de la position de médiateur, mais la Comtesse n'est pas désavantagée par son rôle car elle choisit toujours des sujets qu'elle maîtrise (ce qui constitue un taxème de contenu) : « Mais revenons, je vous prie, à nos animaux domestiques, & continuons à prendre des sujets qui soient à ma portée⁷ » ; « Mais je veux faire valoir un peu mieux les droits de ma présidence, & vous ramener à des choses qui soient de ma connoissance⁸. » En outre, au chapitre des taxèmes de structure concernant les unités hiérarchiques de la conversation, c'est la Comtesse qui détermine habituellement l'ouverture et la fermeture des entretiens⁹.

¹ *Ibid.*, p. 220.

² Elle modère ainsi l'enthousiasme du Chevalier, p. 90, pose une question au Prieur, p. 436, et se moque de son mari, p. 343. *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 86.

⁴ Comme par exemple p. 65, 261, 336, 411. *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 66.

⁶ *Ibid.*, p. 308-309.

⁷ *Ibid.*, p. 341.

⁸ *Ibid.*, p. 410.

⁹ Elle ouvre les entretiens III (p. 65), IV (p. 89), VI (p. 140), VIII (p. 193), IX (p. 230), X (p. 261), XII (p. 335), XIII (p. 372), XIV (p. 411), XV (p. 473) et ferme les entretiens II (p. 64) III (p. 88), IV (p. 116), VII (p. 192), VIII (p. 229), X (p. 292), XIII (p. 410), XIV (p. 472), XV (p. 513). *Ibid.*

Finalement, et conformément à l'esthétique mondaine, l'axe du pouvoir sexuel est à double tranchant : en contrepoint de tous les privilèges qu'elles ont, les femmes doivent adopter une attitude modeste. Nous recensons en effet chez la Comtesse un grand nombre d'actes illocutoires de position basse, autant de « face négative » que de « face positive ». Dans le premier cas, elle promet de remplir certains engagements (comme la description de l'araignée¹, du colibri², du chanvre³) et même d'offrir un « dédommagement » si son exposé ne satisfait pas ses collègues⁴ ; dans le second cas, elle s'excuse d'ennuyer son auditoire en s'interrompant elle-même (intra-interruption)⁵ et s'auto-déprécie très fréquemment⁶. Ces passages constituent de véritables séquences-tampon pragmatiques et nous expliciterons leur fonctionnement plus loin.

Même si nous retrouvons certains éléments mondains dans le *Spectacle*, beaucoup d'autres l'éloignent résolument de cet ordre social fortement conventionnel. Le premier est l'existence d'un troisième axe de pouvoir, inédit, associé à la possession d'un savoir. Ainsi, le Prieur est le seul des trois professeurs à avoir assisté à toutes les séances. Il est l'élément essentiel qui donne une cohérence à l'ensemble des notions enseignées, tant au niveau du contenu que de la formule pédagogique. D'une part, son état de curé de campagne le place socialement en dessous du Comte. En effet, il n'osera interrompre que le Chevalier. De plus, comme la Comtesse, son discours comprend des épisodes d'intra-interruptions accompagnant des actes illocutoires de position basse, qui menacent sa « face positive » : il s'excusera à plusieurs reprises d'ennuyer son auditoire⁷. D'autre part, malgré sa discrétion, sa modestie et son discernement, c'est lui qui parle le plus. En effet, une compilation du nombre de lignes énoncées par chacun des personnages chiffre ses interventions à 5652 lignes, contre 4580 pour le Comte, 2270 pour la Comtesse et 1522 pour le Chevalier. Ce paradoxe s'explique aisément : le Prieur ne quitte sa réserve que si les autres personnages

¹ *Ibid.*, p. 87.

² *Ibid.*, p. 292 et 302.

³ *Ibid.*, p. 475.

⁴ *Ibid.*, p. 292.

⁵ *Ibid.*, p. 270 et 284.

⁶ *Ibid.*, p. 86, 116, 193, 278, 299, 337, 341, 475, 476.

⁷ *Ibid.*, p. 48, 74, 510.

lui demandent des explications, sabotant eux-mêmes leur propre « face négative ». La quantité et l'intensité avec laquelle leurs requêtes sont effectuées signalent le pouvoir que le Prieur retire de son savoir : « Le Comte. Non, je vous prie : demeurez encore un moment : nous avons besoin de vous¹. » Tous sollicitent son avis, le Chevalier évidemment, mais aussi la Comtesse et même le Comte². Celui-ci reconnaît d'ailleurs explicitement la supériorité de l'ecclésiastique en matière de sciences naturelles : « En attendant votre retour, nous ébaucherons, Monsieur le Prieur & moi la matière de nos entretiens futurs. Je lui laisse le soin du triage, & l'on peut bien s'en reposer sur lui³ ». On a essentiellement recours à ses services dans le domaine religieux, philosophique et biologique (il est davantage naturaliste que physicien), mais il peut également dissérer sur les sciences fondamentales et les arts domestiques lorsque le besoin s'en fait sentir. Il est ainsi en mesure de compléter les exposés de tous les autres protagonistes.

Deuxièmement, les conversations du *Spectacle* n'ont pas comme but principal la recherche du plaisir. Dès la préface, l'auteur explicite le côté réformateur et concret de sa démarche : « Monsieur le Comte de Jonval [...] trouvant beaucoup de pénétration & de vivacité dans le fils de son ami, essaie de jeter dans son esprit les semences du bon goût, & d'une philosophie qui soit par-tout de service & de mise⁴ ». Tout au long du livre, on dénonce les discussions vides et inutiles : « Il n'y a que trop de gens qui badinent : mais il y en a bien peu qui badinent avec esprit, qui mettent du dessein dans leurs jeux, & qui tendent à la vertu par le plaisir⁵ ». Les propos scientifiques sont toujours directement reliés à une application au quotidien. Il peut s'agir du perfectionnement de techniques artisanales que le lecteur peut réaliser lui-même, ou d'ajouter de nouveaux motifs d'adoration religieuse (qui, chez un bon chrétien, doit être une préoccupation de tous les jours).

¹ *Ibid.*, p. 258.

² *Ibid.*, p. 144, 186, 187, 413, 443.

³ *Ibid.*, p. 474.

⁴ *Ibid.*, p. xv-xvj.

⁵ *Ibid.*, p. 95.

Troisièmement, dans « cette société sans passions, la femme n'est jamais envisagée comme objet de galanterie ou d'amour physique¹ ». On s'adresse à elle avec respect, mais en évitant les bagatelles habituelles. On lui tient un discours scientifique, et les questions qu'elle pose sont traitées avec le même sérieux que celles des hommes.

Quatrièmement, Mme la Comtesse elle-même ne s'en tient pas à la position modeste et effacée à laquelle les bienséances mondaines la contraignent. Elle n'utilise pas de formules d'atténuation et fait preuve de beaucoup de spontanéité dans ses interventions. De plus, la raison de sa participation à des discussions scientifiques est tout à fait différente de la Marquise de Fontenelle : elle veut apprendre, et non pas seulement meubler son oisiveté. Elle désire en outre faire reconnaître ses mérites intellectuels bien réels. Pour ce faire, elle accomplira nombre d'actes illocutoires de position haute, qui contrebalanceront ceux de position basse. Afin d'alimenter sa « face positive », elle taquine régulièrement ses vis-à-vis. Il lui arrive également d'exprimer à l'occasion son désaccord avec les informations enseignées par le Comte et le Prieur : « Je n'aime pas à disputer : c'est un mauvais caractère. Mais, Messieurs, expliquez-moi une chose qui ne semble pas s'accorder avec ce que vous venez de dire². » Quant à sa « face négative », elle l'impose en donnant des conseils : « je vous conseille de faire une chose par avance [...] de vous en aller de ce pas chez un Tisserand [...] & d'observer exactement de quelle façon se font nos toiles, afin que vous compreniez plus facilement [...] celle des araignées³ », et en suggérant des changements dans la structure des entretiens ainsi que dans les thèmes abordés (nous y reviendrons). De plus, elle manifeste son approbation ou sa désapprobation à propos du comportement des autres, par exemple lorsqu'elle officialise la « condamnation » du Prieur à refaire une description d'un animal terrestre noble⁴, ou quand elle somme ces Messieurs

¹ Françoise Gevrey, *art. cit.*, p. 122.

² Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 396.

³ *Ibid.*, p. 87.

⁴ *Ibid.*, p. 358.

de cesser de refaire le monde en inventant une nouvelle politique de conservation des récoltes : « Je vous conseille, Messieurs, de vous en tenir à ce qui a été dit¹. »

Même si Pluche conserve de l'esthétique mondaine quelques traits, la plupart des interactions entre les personnages réfléchissent plutôt un nouveau modèle de sociabilité. Le constat est donc le suivant : dans le *Spectacle*, nous retrouvons certaines pratiques mondaines, d'autres résolument opposées à celles-ci. En parallèle, certains propos épars semblent défendre la hiérarchie sociale² alors que d'autres la critiquent vertement. Nous en tirons l'hypothèse qu'ici, tout comme dans l'organisation du discours, la présence d'éléments conservateurs permet d'enclencher la stratégie de recombinaison afin de changer subrepticement la façon de penser du lectorat. Cette entreprise aura plus de chance de réussir si celui-ci s'identifie aux protagonistes des entretiens, comme le souhaite Pluche :

Quoique ces personnages préviennent d'abord moins favorablement que des noms illustres, cependant par la suite on s'en accomode mieux, parce qu'il ne faut point d'effort pour les entendre & pour les suivre [...] en les entendant, on se croit capable de penser & de s'occuper aussi raisonnablement qu'eux ; & l'approbation secrète qu'on leur donne, devient, je ne sai comment, une amorce naturelle à les imiter³.

Dans cette optique, l'emprunt à certaines pratiques mondaines deviendrait l'amorce pour persuader les gens de s'en détacher. Contrairement à Fontenelle qui modèle son discours en fonction des usages mondains, puis les modifie progressivement, Pluche les dénigre plus directement mais d'une façon fragmentée et oscillatoire.

4.6. Le rôle des personnages chez Fontenelle

Dans les *Entretiens*, il n'y a que deux protagonistes. Or, ils s'opposent à trois niveaux : homme-femme, philosophe-mondaine, professeur-élève. Selon Michel Delon, pour l'homme de sciences qu'est le Philosophe, la Marquise représente l'altérité :

¹ *Ibid.*, p. 498.

² Françoise Gevrey, art. cit., p. 122 et Alain Viala, *op. cit.*.

³ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.* p. xiv-xv.

La « différence » n'entre en jeu que si l'autre n'est pas seulement le redoublement amoindri du même, mais représente une position originale dans la recherche de la vérité. La femme peut occuper cette fonction grâce à ce qui faisait traditionnellement sa faiblesse : sa sensibilité, son intuition, sa propension à l'amour¹

Elle matérialise la possibilité de s'ouvrir à un autre type de savoir et modifie, ce faisant, le rapport de l'homme à la connaissance et au monde. En effet, nous avons déjà mentionné que, pour Fontenelle, la compréhension de l'univers requiert le concours de toutes les facultés de l'esprit : raison, sentiment, imagination. Cependant, la critique a moins porté attention au fait que le Philosophe appartienne également à un nouveau type : maniant le verbe avec brio, cultivé, à la fois homme du monde et savant. Il est le médiateur de deux univers jusque-là opposés². Nous ajoutons à ces analyses que la complicité qu'il établit avec la Marquise n'est pas le résultat du baratin mondain habituel, mais de l'intérêt qu'il porte à l'esprit de sa compagne. Ceci autoréfléchit une nouvelle façon de concevoir les rapports humains – celle de Fontenelle. D'une part, la compilation des compliments galants que le Philosophe adresse à la Marquise indique que cette stratégie de séduction est très présente au début de l'ouvrage, mais qu'elle diminue progressivement. Vers la fin, on ne la retrouve plus qu'à des endroits stratégiques, fonctionnant comme des séquences tampon pour détourner l'attention du message idéologique crypté³. D'autre part, la Marquise finit par reconnaître la crédibilité du Philosophe, ce qui suggère au lectorat mondain d'accepter ce nouvel acteur social car le Philosophe symbolise, lui aussi et à sa façon, l'altérité.

4.7. Le rôle des personnages chez Pluche

Dans le *Spectacle*, le nombre plus grand de protagonistes augmente la complexité des rapports qu'ils entretiennent. Pourtant, peu de critiques se sont attardées au rôle des personnages dans cette œuvre. Robert Locqueneux effleure le sujet :

Quatre personnages se rencontrent [...] le prier, curé du lieu, dont nous ne pouvons douter qu'il représente l'auteur lui-même, le chevalier du Breuil [...] auquel le spectateur - c'est-à-dire le lecteur –

¹ Michel Delon, « La Marquise et le Philosophe », *art. cit.*, p.74.

² Pour plus de détails concernant la dynamique mondains-philosophes-savants, voir la thèse de Marie-Françoise Mortureux, *op. cit.*

³ Par exemple à la clôture du cinquième soir, p. 157, Bernard le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*

est invité à s'identifier, le comte et la comtesse de Jonval, hôtes du chevalier. Les dialogues ont pour but l'instruction de celui-ci et l'agrément de ses hôtes¹.

Pour notre part, nous croyons qu'il est un peu simpliste d'identifier Pluche au seul Prieur. En effet, historiquement, dans un dialogue, chacun des participants illustre un aspect de la problématique discutée². C'est probablement la raison pour laquelle Françoise Gevrey ébauche l'idée d'une répartition des tâches entre les devisants :

Pluche délègue à ses personnages, et en particulier à la Comtesse qui a choisi de s'en tenir à ce qu'il y a de plus commun, le soin d'imposer un ordre qui corresponde à leur curiosité³ ; [l]a répartition des personnages s'opère en fonction du besoin de varier le ton mais aussi en fonction des sujets⁴.

Ainsi, elle relève le fait que le Comte est plus physicien, que le Prieur s'occupe davantage de philosophie et que la Comtesse incarne – pour reprendre l'expression de Michel Delon – l'altérité⁵. Pour notre part, nous croyons que la personnification dans le *Spectacle* est plus profonde encore. Pourquoi ne pas avancer que chacun des protagonistes symbolise au départ un enjeu du livre : quatre personnages pour quatre pôles devant être recombinaisonnés (éducation, empirisme, religion, fonctionnement de la société) ? De toute évidence, le Chevalier signale la visée pédagogique de l'ouvrage : il est l'élève à éduquer. Deuxièmement, le Comte représente l'empirisme : c'est lui qui disserte le plus fréquemment de questions anatomiques⁶ et relevant des sciences fondamentales (physique, chimie)⁷. De plus, il est celui qui fait le plus souvent des expériences pour tester ses hypothèses⁸. Finalement, il a pratiquement le monopole des instruments de mesure : microscope et loupe⁹. Il va droit au but et s'en tient aux faits. Le Prieur, en qualité d'homme d'Église, représente évidemment la religion. Il envisage les données dans une

¹ Robert Locqueneux, « L'abbé Pluche, ou l'accord de la foi [...] », art. cit., p.239.

² Voir Anne Godard, *op. cit.* et Eva Kushner, *Le dialogue à la Renaissance : histoire et poétique*, Genève, Librairie Droz, 2004.

³ Françoise Gevrey, *art. cit.*, p. 116.

⁴ *Ibid.*, p. 117.

⁵ *Ibid.*, p. 113.

⁶ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 145, 150, 272, 275, 276, et 421 à 428.

⁷ *Ibid.*, p. 49, 177, 390-391.

⁸ Par exemple, il possède une ruche de verre pour observer les abeilles p. 142, il a fait toute une série d'expériences sur les escargots p. 243-245, et sur les carpes p. 394. *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 19, 150, 154, 195, 234, 422, 432.

perspective d'une part plus spirituelle¹, et d'autre part plus moraliste : c'est généralement lui qui énonce les analogies. Cependant, son rôle est aussi celui d'un guide au sens plus large : il montre la voie du Salut aux hommes, mais aussi la méthode pédagogique la plus indiquée pour mener à bien l'entreprise de vulgarisation scientifique. De même qu'il interprète les Saintes Écritures, il traduit les notions scientifiques et établit un pont entre les professeurs qui sont spécialisés dans différents domaines, et entre ceux-ci et les élèves. Par exemple, il reformule certaines interventions afin d'assurer une meilleure communication générale². Quant à la Comtesse, elle introduit les considérations sur le bon fonctionnement de la société. Premièrement, c'est elle qui accorde le plus d'importance à l'utilité des connaissances enseignées³. Les sujets dont elle choisit de traiter sont le reflet de cette préoccupation : les vers à soie, la basse-cour, le bétail, les plantes. Elle s'intéresse à ce qui est le plus commun, à la réalité concrète qui constitue le quotidien⁴. De plus, comme la Marquise des *Entretiens*, elle représente l'altérité, c'est-à-dire un autre point de vue :

Nous autres femmes à qui l'on n'apprend rien, nous sommes quelquefois beaucoup plus frappées que vous de ce que nous entendons de nouveau, & nous le retenons sans peine, parce que nous ne sommes point sujettes à l'embarras que peut causer la multitude des connoissances⁵.

De surcroît, nous ajoutons qu'elle représente l'altérité en devenant la voix du peuple. En effet, c'est systématiquement elle qui rapporte les paroles et les actions des ouvriers, artisans, etc⁶.

Suite à cette personnification des enjeux, il nous est permis d'ajouter un nouvel élément à la liste des interactions anti-mondaines. Contrairement à l'usage mondain, la présence du personnage de rang le plus élevé n'est pas nécessairement requise pour honorer les entretiens. En effet, le Comte est celui qui s'absentera le plus souvent. La polyvalence du Prieur lui permet de disserter sur les sujets habituellement spécifiques à leur hôte (et à

¹ Par exemple : p. 13, 20, 42, 43, 47, 57, 58, 268, 282, et p. 289 à 291. *Ibid.*

² Par exemple, p. 19, 21. *Ibid.*

³ Par exemple : p. 61, 63, 189, 200, 236, 292, 298, 308, 349, 398, 484. *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 272, 292, 336, 463, 486

⁵ *Ibid.*, p. 463.

⁶ *Ibid.*, un cordier p. 40, un ouvrier p. 83, un tisserand p. 87, un maître d'hôtel p. 231, un cuisinier p. 231, un chasse-marée p. 232, un marchand p. 302, 304, 306, 360, 406, des paysans p. 471, 476, 477.

leur hôtesse). Ce phénomène semble autoréfléchir le fait qu'en l'absence des fonctions supérieures de la hiérarchie traditionnelle, il est néanmoins possible de construire un nouveau mode d'interaction, plus coopératif mais tout aussi fonctionnel. Par exemple, dans l'entretien III sur les vers à soie, les deux professeurs subalternes donnent une leçon où chacun transmet son propre savoir, tout en reconnaissant l'apport indispensable de l'autre :

La Comtesse. [...] Monsieur le Prieur a fait l'essai de la première méthode : je le prierai d'abord de nous dire ce qu'il en pense. [...] Le Pr. [...] Il faut prendre le parti de les élever au logis, de la manière dont Madame le pratique. Je la prie de vouloir nous l'apprendre¹.

Le vide laissé par la Comte permet à des catégories de citoyens écrasés par l'ordre établi, trop rigide, de se faire valoir. Il devient ainsi possible de réévaluer la position des femmes, du Tiers État (par la Comtesse) et de ceux qui possèdent un nouveau type de savoir (par le Prieur). Fait intéressant, la nomination de la Comtesse au titre de Présidente de la petite académie se fait sans le Comte.

Certes, cette répartition n'est pas aussi nette que le présent inventaire le laisse croire. Progressivement, par les procédés de camouflage, une osmose s'opère entre les protagonistes qui vont chacun adopter l'ensemble des enjeux du dialogue, à différents degrés.

4.8. Les procédés de camouflage

On retrouve, au niveau pragmatique, les mêmes stratégies d'autoréflexivité qui structuraient l'organisation du discours. Cette fois, elles se logent dans les interactions entre les protagonistes qui reproduisent dans leurs actions le modèle de sociabilité prôné, ou au contraire s'y opposent.

4.8.1. La recombinaison interactionnelle chez Pluche

Au niveau de l'organisation du discours, la recombinaison se présentait comme un repositionnement et une réconciliation par la parole d'enjeux en apparence incompatibles (éducation, religion, fonctionnement de la société versus empirisme). Au niveau

¹ *Ibid.*, p. 66 et 68.

pragmatique, celle-ci s'exprime par la coopération ou la négociation entre les personnages, qui symbolisent chacun un pôle majeur du texte.

4.8.1.1. La coopération

Nous débuterons en passant en revue les marques de coopération dans la conversation. Nous les divisons en deux catégories : les concessions et la convergence des points de vue. Les concessions impliquent une certaine divergence ponctuelle entre les vis-à-vis, qui sera résolue par l'adoption d'un compromis satisfaisant les deux parties. Selon Sylvianne Rémi-Giraud¹, il existe trois types de concession : le faux désaccord, la vraie concession et la fausse concession. Toujours selon sa typologie, le faux désaccord survient lorsque la réponse du deuxième locuteur contient une trace d'opposition, bien que celle-ci constitue en réalité une surenchère de l'assertion précédente. Dans le *Spectacle*, nous retrouvons quelques cas de faux désaccords pour chacun des enjeux. Par exemple, dans la digression majeure concernant l'éducation :

La Comtesse. Le dépit du Chevalier me plaît beaucoup. Qu'on lui fasse une affaire de son latin & des sciences nécessaires, à la bonne-heure : mais pourquoi ne lui pas faire un amusement des choses de la vie les plus communes, & qui sont d'un usage continuel ? Le Pr. On y trouveroit bien plus que de l'amusement. L'esprit s'y formeroit, parce qu'il acquéreroit agréablement des idées justes de tout².

Ici, bien que le Prieur semble rectifier le propos de la Comtesse, en réalité les deux disent qu'enseigner les rudiments de l'empirisme aux enfants est très formateur et leur sera utile dans la vie courante. D'après notre hypothèse, cet échange simule une « divergence » entre la Comtesse (le bon fonctionnement de la société) et le Prieur (la religion), à propos de l'éducation des enfants. À un niveau superficiel, leur « opposition » semble supporter doublement une vision très conservatrice de la société. Premièrement, la religion régente tout le fonctionnement de la société, y compris l'éducation. Deuxièmement, la femme ne peut avoir d'opinions sensées et doit être prise en charge par l'homme. Cependant, le lecteur averti sera alerté par la forme de cette séquence, typique d'un faux désaccord.

¹ Sylvianne Rémi-Giraud, « Les fonctions interactionnelles dans le dialogue », *Échanges sur la conversation*, Paris, Éditions du centre national de la recherche scientifique, 1988, p.83 à 104, dont Delphine Denis fait l'application et le résumé dans sa thèse, *op. cit.*, p. 137-147.

²Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 90-91.

Nous retrouvons la même stratégie lorsqu'il s'agit de rapprocher la religion et l'empirisme. À la suite de l'explication du Comte sur la formation des fossiles, le Prieur s'empporte et veut quitter la séance : « Fort bien, Messieurs : je vous vois venir. Adieu les insectes & les coquillages : vous allez vous jeter tout de suite dans l'histoire de la terre telle qu'elle étoit avant le déluge. Vous voyez que cela va loin : je m'en vais prendre congé de vous¹ ». Le Comte le prie de rester : « demeurez encore un moment : nous avons besoin de vous² ». En fait, cette humeur du Prieur était injustifiée, puisque la suite nous montre que les deux hommes partagent une vision très semblable de l'histoire de la Terre. Le Comte tente de faire deviner au Chevalier dans quelles circonstances extraordinaires ces phénomènes ont pu se produire, et le Prieur renchérit en développant l'explication :

Le Comte. [...] Voilà donc la mer par-dessus les montagnes. Comment nous tirer de-là ? Le Chev. [...] ce sont des curiosités d'avant le Déluge. Le Pr. Il est certain que toutes les Nations ont conservé le souvenir du Déluge [...] Le Pr. [...] Toute la terre est couverte de monumens ineffaçables qui attestent par-tout le passage des eaux [...] ³

Ici, le faux désaccord vise à signifier explicitement à un lectorat conservateur que l'empirisme n'entre pas en contradiction avec l'enseignement des Saintes Écritures. Cette opposition n'est qu'apparente : les deux positions sont parfaitement compatibles⁴.

Comme dans le cas des procédés de camouflage associés à l'organisation du discours, nous croyons que la recombinaison interactionnelle vise deux buts en apparence contradictoires. Premièrement, expliciter la réconciliation des quatre enjeux. Deuxièmement, brouiller celle-ci aux lecteurs non initiés. En effet, le faux désaccord viendrait perturber (très légèrement) l'entente trop transparente et parfaite entre les personnages, afin de crypter le message idéologique du dialogue. Il est intéressant de noter à cet égard que la majorité des digressions majeures comportent des épisodes de faux

¹ *Ibid.*, p. 258.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 259-260.

⁴ Le cas inverse peut également se présenter : le Comte est apparemment en désaccord avec le Prieur sur une question scientifique, mais finalement adhère aux mêmes conclusions que lui, allant même jusqu'à énumérer sur plusieurs pages les éléments qui lui donnent raison. Voir *ibid.*, p. 452 à 455.

désaccord¹. Les participants donnent l'impression d'argumenter et de négocier sur des questions qui font déjà l'unanimité dans leur petite académie, et qui même la fonde.

À l'avatar très linguistique du faux désaccord donné par Sylvianne Rémi-Giraud, nous en ajoutons un pragmatique. Il se présente lorsqu'un personnage s'oppose en paroles aux idées de son locuteur, alors que ses actions lui donnent raison. Encore une fois, nous avons répertorié des exemples pour chacun des pôles, à l'exception de la religion, dont nous avons précédemment souligné le caractère performatif.

Deux exemples de ce genre se rencontrent dans la digression majeure concernant l'éducation des femmes. Le premier constitue en quelque sorte son amorce :

La Comtesse. Nous autres femmes, nous sommes déchargées de ce soin [*penser et réfléchir*]. Il semble que les hommes communément ne demandent pas de nous que nous pensions. Parmi eux un peu de brillant nous tient lieu de tout. Le Pr. Il faut avouer que leur indulgence est grande en ce point, & les Dames n'ont point à se plaindre d'eux. La Comtesse. Permettez-moi de vous dire que nous avons au contraire infiniment à nous en plaindre. Cette indulgence mal entendue nous fait un tort irréparable : car c'est ce qui nous rend vaines, inappliquées, incapables d'élévation, sans connoissances, sans discernement, sans fermeté : & nous pouvons assurer que les hommes, par la conduite qu'ils tiennent à notre égard, travaillent à former en nous tous les défauts qu'ils y reprennent².

Ce passage présente un faux désaccord dans la mesure où, bien que le Prieur semble considérer comme normal cette oblitération de l'intellect féminin, son attitude à l'égard de la Comtesse dément cette impression. En effet, dans tout le dialogue il écoute ses interventions et ses questions avec le même intérêt que celles du Comte et du Chevalier. Il ne manque jamais de souligner la vivacité d'esprit de sa collègue, et de l'encourager lorsqu'elle manque de confiance en elle :

Le Pr. Madame, il n'y a rien dans tout ce que vous avez dit que ne soit très digne d'être remarqué³ ; Le Pr. Madame, le mérite des Physiciens parmi lesquels nous vous comptons à présent, ne consiste pas toujours à deviner des choses difficiles ; mais à ouvrir les yeux sur ce que les autres n'aperçoivent pas [...]⁴.

¹ Il existe une seule exception, soit celle portant sur l'empirisme : nous y reviendrons.

² *Ibid.*, p.299-300.

³ *Ibid.*, p. 284.

⁴ *Ibid.*, p. 299.

Ce faux désaccord recombine directement religion et ouverture à l'Autre (aux femmes). De plus, puisque la Comtesse symbolise le bon fonctionnement de la société, il est permis d'élargir cette réconciliation à une plus grande considération du Tiers État, à l'abolition des inégalités sociales en général¹. Un deuxième faux désaccord clôture cette même digression majeure : « Le Comte. Les plaintes que vous faites des hommes sont assurément très-bien fondées. Il n'en est pas de même de l'aveu que vous faites des mauvaises qualités des Dames². » En fait, ici nous retrouvons la figure du verre à moitié plein ou à moitié vide : la Comtesse regrette le nombre peu élevé de femmes intelligentes qui réussissent à développer leur potentiel, alors que le Comte souligne qu'il en existe tout de même qui y parviennent. La position stratégique de ces deux faux désaccords, à l'ouverture et à la fermeture de la digression, donne l'impression superficielle que le discours émotif féminin reste bien encadré par la logique masculine, ne dérangeant donc pas l'ordre établi. Par contre, à un niveau plus profond, les deux hommes appuient les revendications de la Comtesse, ce qui est particulièrement subversif. Si nous revenons à notre hypothèse de base, l'empirisme est donc compatible avec le bon fonctionnement de la société et une nouvelle méthode pédagogique.

En dernier lieu, le bon fonctionnement de la société bénéficie d'un exemple particulièrement frappant de faux désaccord pragmatique. Dans l'entretien XII, chacun doit faire la description d'une espèce d'animal terrestre en particulier. Le Prieur choisit l'âne et par le biais d'une longue analogie, défend les valeurs fondant la société idéale de Pluche : valorisation du travail et égalité. Les autres personnages réagissent plutôt mal à ce discours :

Le Comte. [...] c'est une chose insoutenable et indécente en toute manière d'avoir fait d'un pareil animal l'objet d'un éloge académique. C'est nous avilir : *si je suis sécondé*, Monsieur le Prieur, à la *pluralité des voix*, sera déclaré n'avoir fourni son contingent, & obligé en conséquence à un dédommagement recevable. Le Chev. Allons, Monsieur le Prieur, vous êtes en train de bien dire : je ne vous condamne pas à recommencer : mais je vous en prie bien fort. La Comtesse. Et moi, tant du

¹ Michel Delon, « Cartésianisme(s) et féminisme(s) », *art. cit.*, p. 80.

² Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 302.

consentement des autres que de mon autorité de Présidente, je dis que le sieur Prieur sera tenu de nous fournir un éloge qui suit de bon alloi [...] ¹

Cependant, ils autoréfléchissent par leurs réactions le modèle de société idéale que le Prieur dépeint dans son analogie. Effectivement, ils prennent une décision de façon démocratique et l'appliquent de concert. Par le vocabulaire utilisé, on simule un procès en bonne et due forme, où les intervenants de tous les niveaux s'interpellent et s'accordent ensemble pour le bien de la communauté. D'ailleurs, le Prieur se plie d'assez bonne grâce à cette « réprimande ».

Quant aux faux désaccords reliés à l'empirisme, ils surviennent majoritairement lorsqu'un des interlocuteurs (souvent le Chevalier) refuse de croire au bien-fondé des faits scientifiques que sont vis-à-vis lui expose. Paradoxalement, le sceptique ne sera pleinement convaincu que par le déploiement complet de la démarche empiriste même dont il doutait. L'exemple de l'entretien I est particulièrement complet et éclairant : le Comte et le Prieur tentent de convaincre le Chevalier que la théorie de la génération spontanée est fausse. Dans un premier temps, le Comte parle de généralités théoriques², puis introduit les preuves issues d'observations directes : « Le microscope & l'anatomie qu'on a faite des insectes, ont mis cette vérité en évidence³. » Celles-ci ne convainquent qu'à moitié l'élève récalcitrant : « Je commence à voir que les choses sont comme vous le dites⁴. » Puis, le Comte lui suggère d'expérimenter par lui-même ses dires⁵, ce qui persuade complètement le Chevalier : « J'entrevois à présent bien plus d'ordre & de dessein dans les mouvemens des plus petits animaux, que je n'y en croyois auparavant⁶. » Ce faisant, Pluche réussit à atteindre deux buts. Premièrement, cette stratégie constitue un autre moyen de détailler implicitement la démarche empiriste étape par étape (en plus des mises en abyme directes et indirectes). Deuxièmement, comme les personnages du dialogue sont sympathiques, intelligents et contemporains, l'adhésion du Chevalier incite le lectorat à l'imiter.

¹ *Ibid.*, p. 357-358, nous soulignons.

² *Ibid.*, p. 18,

³ *Ibid.*, p. 19.

⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁶ *Ibid.*, p. 27.

Passons maintenant à l'analyse des cas de vraie concession. Ceux-ci se présentent habituellement lorsque le Comte et le Prieur discutent d'un problème scientifique non encore résolu. La plupart du temps, le Comte rectifie certaines observations du Prieur et celui-ci reconnaît le bien-fondé du raisonnement de son ami. Cependant, il ne discrédite pas complètement son propre point de vue, ou l'existence d'hypothèses alternatives. Nous citerons deux exemples. Le premier concerne le sexe de la plus grosse abeille de la ruche :

Le Comte. Je ne sai, Monsieur, si vous avez bien examiné ce point : je soupçonne fort que ce roi est une reine, & que les visites de chaque cellule tendent à y mettre des œufs. Le Pr. Je vous avoue mon inexactitude sur cet article. Vous êtes plus précis & plus attentif que moi dans tout ce que vous faites. Je continuerai cependant à vous dire ce que j'ai cru voir. Réformez, je vous prie, ce qui pourroit induire Monsieur le Chevalier en erreur¹.

Le deuxième est à propos d'une catégorie mystérieuse de frelons dont le sexe et l'occupation demeurent nébuleux :

Le Comte. Mais à quoi, Monsieur, avez-vous cru remarquer leur paresse ? Le Pr. Le voici [...] Le Comte. [...] Les fainéants [...] m'ont tout l'air d'être les mâles, comme chez les abeilles [...] Le Pr. Ce que vous me dites, Monsieur, me paroît très-croyable, & je ne vois point de raison de disconvenir [...] Mais c'est une chose qui est encore à examiner. Le Comte. Je vous prie de continuer à observer tout ce qui se passe dans votre ruche, & de nous en faire part. Tout cela est nouveau pour moi².

Nous retrouvons à peu de choses près le même message qu'avec les faux désaccords concernant l'empirisme : seule cette démarche peut lever de façon raisonnable le doute qu'un esprit réfléchi a conçu. De plus, la concession est obtenue grâce à deux préceptes de base de ce paradigme : le refus d'extrapolation et la nécessité de répéter plusieurs fois une expérience afin de s'assurer de sa validité.

Puisque la vraie concession est un procédé spéculaire exclusif à l'empirisme, nous nous trouvons à un autre niveau de morcellement des procédés d'autoréflexivité chez Pluche. En effet, à ce stade il est pertinent de pointer que, dans la plupart des cas, une stratégie reflète également tous les enjeux. Cependant, il arrive que certains pôles bénéficient d'un traitement distinct. Ainsi, les séquences tampon autoréfléchissent exclusivement le bon fonctionnement de la société et la synergie concerne davantage la

¹ *Ibid.*, p. 184.

² *Ibid.*, p. 186-187.

religion. Quant à la méthode pédagogique et de vulgarisation scientifique, tel que déjà mentionné, elles ne sont pas subversives en soi et ne font donc pas l'objet de procédés de camouflage particuliers.

Pour ce qui est des fausses concessions, nous n'en avons trouvé aucune dans le *Spectacle*. Dans cette petite communauté, point d'hypocrisie ou de rhétorique, simplement une relation sincère issue du partage de certaines valeurs précises. À l'opposé, elles sont le type de concession le plus abondant dans la première moitié des *Entretiens*. Toutes les séquences tampon énoncées par le Philosophe, et plus spécialement celles de la catégorie « sabotage du sérieux de l'entreprise » et « frivolité du propos », peuvent être considérées comme des efforts rhétoriques pour garder l'apparence d'un dialogue. Par exemple, lors du second soir, la Marquise est très irritée par l'hypothèse du Philosophe voulant que l'homme puisse un jour voyager dans l'espace. Il se rétracte alors et qualifie lui-même ses propos de frivoles afin de ne pas la mettre définitivement en colère : « je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opinion chimérique, pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader¹. »

Une deuxième voie de recombinaison coopérative s'exprime par ce que nous avons appelé la convergence des points de vue. Celle-ci se produit lorsque des personnages mettent en commun leur spécialité respective (bon fonctionnement de la société, religion, empirisme, éducation) pour tenter de convaincre un récalcitrant ou pour essayer de résoudre un problème. Le procédé peut impliquer deux protagonistes ou plus. Par exemple, si on met en parallèle des extraits de la toute première intervention scientifique du Comte et du Prieur, on voit que malgré une dissemblance dans la nature de l'argumentation et dans le style langagier, les deux convergent vers une incitation à l'étude des insectes.

Le Comte : Commençons pas ces insectes qu'on méprise si fort [...] Je vous dirai qu'ils me réjouissent infiniment par leur diversité, par leurs inclinaisons, par leurs ruses, par les proportions surprenantes de leurs organes, & par cent curiosités que j'y observe. D'abord, si Dieu n'a pas jugé indigne de lui de les

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 99.

créer, est-il indigne de nous de les considérer ? Lorsqu'on vient ensuite à les voir de plus près, on y découvre mille sujets d'étonnement¹.

Ce discours est bel et bien celui d'un scientifique. Premièrement, au niveau de la formulation, le langage est correct mais sans ornementation inutile. Les phrases sont relativement courtes et le propos va directement au but. Deuxièmement, au niveau du contenu, il insiste sur les raisons biologiques de s'intéresser aux insectes. Ce qui lui procure du plaisir est de comprendre, d'observer et de compiler de nouvelles espèces. Il parle à la première personne et s'émerveille devant la diversité de ces petits êtres. En guise de clôture, il ajoute une remarque d'ordre religieux qui fait le pont avec le discours du Prieur.

Le Prieur : Leur petitesse semble d'abord autoriser le mépris qu'on en fait : mais elle est une nouvelle raison d'admirer l'art & le mécanisme de leur structure, qui allie tant de vaisseaux et de liqueurs, & de mouvemens dans un point qui est souvent imperceptible. Le préjugé commun les regarde, ou comme un effet du hazard, ou comme le rebut de la nature. Mais des yeux attentifs y apperçoivent une sagesse, qui bien loin de les négliger, a pris un soin tout particulier de les vêtir, de les armer, de les pourvoir de tous les instrumens nécessaires à leur état².

Le prieur s'appesantit un moment sur le thème biologique introduit par son vis-à-vis, mais s'attarde ensuite aux raisons religieuses d'étudier les insectes. Son style est résolument celui d'un homme d'Église : délicat, avec de longues phrases relativement complexes. De plus, l'énonciation n'est pas faite au Je, mais désigne les citoyens en général. Il fait appel à leur émotivité en qualifiant la biologie d'« art » et en jouant avec les contrastes : « petitesse », « imperceptible », sont opposés à la grandeur de Dieu. Son propos attribue directement à Sa Bonté la diversité et la résistance des insectes. Elles sont autant de marques de Sa Présence, qu'on se doit d'adorer. Il y a ainsi recombinaison entre l'empirisme et de la religion³.

Le même stratagème est utilisé pour assurer la recombinaison du bon fonctionnement de la société et de l'empirisme. En effet, la Comtesse contribue à la promotion de l'empirisme

¹ *Ibid.*, p. 5.

² *Ibid.*, p. 6, 7.

³ L'ouvrage est truffé de cas similaires. Par exemple à la p. 19, la réfutation de la génération spontanée est effectuée autant par l'argument anatomique du Comte, que religieuse du Prieur. À la page 46, la synchronisation observée entre l'éclosion des chenilles et la période de croissance des végétaux est associée autant à la bonté de Dieu qu'au fonctionnement de l'écosystème. *Ibid.*

en suggérant des utilisations pratiques issues du savoir scientifique. Elle ajoute des raisons sociales d'employer cette méthode en montrant tous les bienfaits quotidiens que l'on peut en retirer.

Quant à la recombinaison par convergence des points de vue concernant l'éducation, elle est performative puisque cet amalgame des discours a pour but d'offrir au Chevalier les connaissances les plus utiles en toutes circonstances. De plus, tous les professeurs suivent la même méthode en l'adaptant à leurs préoccupations et à leur statut. Le Comte accueille le Chevalier dans son cabinet de curiosités et lui permet d'observer des structures anatomiques au microscope, la Comtesse montre directement à son jeune élève certaines techniques relatives aux soins domestiques (élevage de vers à soie, d'oiseaux, élimination des mites) et le Prieur prêche toujours en lien avec les phénomènes scientifiques qui viennent d'être discutés, ce qui ancre ses « sermons » dans la réalité concrète. Dans l'ensemble, on peut donc dire que le savoir vulgarisé dans cette petite académie est à la fois utile, scientifique et spirituel, ce qui spécularise le projet d'écriture de Pluche.

4.8.1.2. Négociation et recombinaison

Parfois, le compromis n'est pas possible et un des personnages réussit à convaincre les autres d'adopter son point de vue. Si certaines négociations visent un résultat ponctuel, d'autres permettent d'accéder graduellement à une position plus haute au sein du groupe.

Au rang des négociations ponctuelles, nous comptons celles impliquant des protagonistes dont le talent a déjà été reconnu et qui ne font que s'affirmer davantage, soit le Comte et le Prieur. La supériorité du premier en ce qui a trait aux sciences fondamentales ainsi qu'à l'expérimentation est mainte fois soulignée par le Prieur :

on ne peut savoir qu'à l'aide d'une ruche de verre, & avec des yeux de Philosophe, M. le Comte qui est bien pourvu de l'un & de l'autre point, voudra bien se charger de nous en instruire¹ ; Vous êtes plus

¹ *Ibid.*, 142.

précis & plus attentif que moi dans tous ce que vous faites¹ ; leur manière de nager, appartient à une physique plus délicate que la mienne. Ce sera l'affaire de Monsieur le Comte².

De surcroît, lorsqu'un différent scientifique oppose les deux hommes, c'est dans la presque totalité des cas le gentilhomme qui gagne (taxème de contenu relié aux opinions). Par exemple, à l'entretien IX lors de la discussion sur la cause de la formation des perles dans les huîtres, le Prieur formule une hypothèse alternative : « N'en feroit-il point de l'huître comme de l'écrevisse, & de la perle comme de l'œil³ d'écrevisse⁴ ? » Celle-ci a été effectuée selon un raisonnement théorique analogique. Le Comte, afin de rejeter cette hypothèse bancal, utilise le résultat d'observations directes⁵. Suite à cette démonstration, le Prieur avoue sa défaite : « Je me rends. Ce que vous me dites me paroît satisfaisant⁶. » L'application de l'empirisme donne au Comte un avantage intellectuel manifeste. Nous pouvons constater concrètement l'effet de la recombinaison interactionnelle par l'osmose qui s'effectue progressivement dans les propos et les actions des devisants. Lorsqu'un personnage réussit à imposer sa vision des choses aux autres, ceux-ci intègrent sa manière de penser et se mettent à l'imiter. Nous avons appelé ce phénomène « contamination ». À force de gagner des négociations grâce aux préceptes de l'empirisme, le Comte finit par convertir le Chevalier. En effet, celui-ci commence à raisonner selon ce paradigme et prend lui-même l'initiative de faire une expérience⁷. Outre cette nouvelle adhésion, notons la

¹ *Ibid.*, p. 184.

² Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 373.

³ Ainsi étaient appelées à cette époque certaines pierres que l'on retrouve à l'intérieur des écrevisses durant leur période de mue, et qui recèlent les minéraux nécessaires à la formation de leur nouvelle carapace, *Ibid.*, p. 253.

⁴ *Id.*

⁵ Premièrement, ces « pierres » d'écrevisses sont présentes chez tous les spécimens que l'on a observés durant la mue. Deuxièmement, ce ne sont pas toutes les huîtres qui ont des perles. Ainsi, les pierres sont des constituants anatomiques vitaux et normaux chez les écrevisses, alors que ce n'est pas le cas chez les huîtres. Troisièmement, il rapporte que les huîtres retrouvées dans des eaux malsaines présentent beaucoup plus souvent des perles que celles vivant en eau saines. On peut donc raisonnablement penser que la formation des perles est due à une maladie. *Ibid.*, p. 253-255 (De nos jours, on sait que la formation de perles est un mécanisme de défense du mollusque. Lorsqu'un grain de sable s'introduit dans sa coquille, il l'enrobe de nacre. Cet incident est plus probable dans les eaux boueuses et encombrées que dans les eaux claires et limpides.)

⁶ *Ibid.*, p. 255.

⁷ *Ibid.*, respectivement aux pages 460 et 387.

consolidation des anciennes recrues : le Prieur¹ et la Comtesse² auront de plus en plus souvent recours à la méthode empiriste afin de faire valoir leur point de vue.

Quant au Prieur, bien que sa méthode pédagogique soit appréciée dès le début du dialogue et ait déjà fait ses preuves avec le fils de la Comtesse, sa victoire ne sera complète que lorsque les autres professeurs l'adopteront officiellement. Il est révélateur de constater que c'est à cette occasion que le Comte énoncera sa seule intra-interruption du dialogue :

Ces serres leurs servent de mains pour prendre la cire [...] La trompe est un Mais je ferai mieux d'imiter M. le Prieur, & de parler aux yeux, puisque je le puis faire. J'ai ici deux de ces trompes collées sur deux bouts de papier. Les voilà dans le microscope l'une auprès de l'autre³.

Ceci souligne bien la suprématie de l'ecclésiastique au niveau de l'axe de la connaissance. La Comtesse aussi reconnaîtra les avantages de cette approche :

Mais je suis bien simple de vous expliquer tout ce travail. Allez, allez vous en chez M. le Prieur⁴ : il a fait faire par un Tourneur un devoir [...] c'est là que vous apprendrez à dévider sagement ; Vous le voyez, Monsieur, le Prieur [...] assaisonne tout ce qu'il fait⁵.

Outre cette volonté de remplacer le plus souvent possible les discours théoriques par des démonstrations pratiques, nous retrouvons d'autres exemples de contamination dans le récit. Par exemple, l'importance que le Prieur accorde à l'apprentissage des métiers par les jeunes nobles sera reprise par ses collègues : « La Comtesse. Monsieur le Chevalier, nous vous faisons apprendre ici tous les arts & tous les métiers tour-à-tour. Vous avez déjà passé par ceux de chasseur, de tisserand, d'oiseleur, & de pêcheur. Nous allons vous faire devenir jardinier⁶. » De plus, au début du dialogue l'homme d'Église est le seul à poser des questions au Chevalier afin de mettre son esprit critique à l'épreuve⁷. Puis, le Comte¹ et la Comtesse² lui emboîteront le pas.

¹ *Ibid.*, p. 84, 434, 443.

² *Ibid.*, p. 79, 230, 299, 460.

³ *Ibid.*, p. 151.

⁴ *Ibid.*, p. 84.

⁵ *Ibid.*, p. 167..

⁶ *Ibid.*, p. 411.

⁷ *Ibid.*, notamment aux pages 13, 14, 151, 277, 282, 337, 338 et lors de deux séances d'observation dirigée (fin de l'entretien IV sur les araignées p. 111 à 113 et le milieu de l'entretien V sur les guêpes p.124 à 127.)

Dans le cadre de son rôle de guide, le Prieur a également une influence spirituelle sur ses vis-à-vis. De par sa profession, nul besoin pour lui de revendiquer son autorité religieuse par des négociations. Cependant, si son ascendant est clair dès le départ, les autres ne l'imiteront que graduellement. Tel que mentionné dans le chapitre suivant, à partir de l'entretien VIII le propos bifurque vers les conséquences éthiques et sociales de l'empirisme et il sera davantage question de religion. Tous les personnages participent à ce changement d'angle : la Comtesse explicite le rôle du Seigneur dans la conduite ordinaire des animaux domestiques³, le Comte voit dans ce qu'Il nous accorde et nous interdit un signe de Sa Bonté⁴. Finalement, le Chevalier apprend à interpréter certains phénomènes naturels comme des marques de Sa Sagesse⁵. À la fin de l'ouvrage, il prendra lui-même l'initiative de relier les deux :

Je ne comprends pas comment on peut penser que la terre puisse former le corps d'une plante. J'aimerais autant dire que c'est elle aussi qui a formé l'homme, la lune, & le soleil. Le Pr. Je suis ravi que vous sentiez la nécessité de recourir à l'action de l'Etre Tout-puissant⁶.

La Comtesse, symbolisant l'altérité, mène tout au long des entretiens deux batailles de front : faire reconnaître l'importance du bon fonctionnement de la société et de ses capacités intellectuelles, même si elle est une femme. Dans une pareille posture, la deuxième revendication influence inmanquablement la première. Concentrons-nous d'abord sur les négociations au sujet du fonctionnement de la société. Au niveau des taxèmes reliés à la forme des entretiens, notons que c'est grâce à son insistance que ceux-ci se transforment d'exposés didactiques en séminaires :

On n'attend rien de moi, aussi ne me demande t-on rien. Mais je veux à mon tour être bonne à quelque chose⁷ ; Monsieur le Chevalier, ce sont ces Messieurs qui font tous les frais de nos conversations.

¹ *Ibid.*, p. 413, 416, 417.

² *Ibid.*, p. 85, 278, 335, 471.

³ Par exemple l'instinct maternel des oiseaux p. 271 et les habitudes du bétail 349. *Ibid.*

⁴ Par exemple Il nous donne des compagnons fidèles et travaillants comme le cheval p. 347-348, et notre constitution nous empêche de voler comme les oiseaux, p. 290. *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 277, 278, 282 et 338.

⁶ *Ibid.*, p. 414.

⁷ *Ibid.*, p. 48.

Quelques pauvres que nous soyons, il faut nous piquer d'honneur, apporter demain chacun l'histoire de quelque insecte, & nous faire valoir à notre tour¹.

De fait, plusieurs discussions par la suite seront une mise en commun des connaissances recueillies par chacun (entretiens VIII, XI, XII et XV). De surcroît, par contamination, les autres personnages reprennent sa demande et veulent prolonger l'expérience : « Le Pr. Que chacun choisisse celui des oiseaux qui fera le plus de son goût, & qu'il le serve à la compagnie². » En ce qui a trait aux taxème de contenu, au début du dialogue, c'est uniquement par ses interventions que l'Autre est introduit dans la conversation. Dans la deuxième partie (à partir de l'entretien VIII), le Prieur et le Comte commencent également à le mentionner. Or, il semble que sur ce point aussi ils ont leur spécialité : le Comte parle à plusieurs reprises de peuples exotiques et de l'utilisation qu'ils font des ressources naturelles qui sont à leur portée³, tandis que le Prieur n'y fait allusion que deux fois⁴. Celui-ci parle davantage de ses amis nobles⁵ et de la royauté⁶, alors que le Comte ne les mentionne que deux fois⁷. Paradoxalement, le Prieur énonce aussi la majorité des passages désobligeants envers les mondains dans les analogies⁸. Pourrait-on voir dans cette stratégie la marque de son souci de nuancer la charge critique anti-mondaine ? En effet, selon certains commentateurs, Pluche ne semble pas rejeter totalement la notion d'honorabilité dans les autres volumes du *Spectacle*⁹. Nous y voyons plutôt l'effet d'un procédé de recombinaison, étant donné que les allusions positives sont disposées explicitement dans le discours, alors que les allusions négatives sont tapies au creux de digressions, de mises en abyme ou d'analogies.

¹ *Ibid.*, p. 192.

² *Ibid.*, p. 292.

³ *Ibid.*, p. 205 (Les habitants de la nouvelle Efpagne), 206 (les femmes américaines), 402 (les habitants du Groenlande), 403 (les Moscovites et les Danois), 491 (les Méxicquains), et 492-493 (les Hollandois).

⁴ *Ibid.*, p. 382 (les Hollandais) et 485 (les esclaves provenant du Sénégal, de la Guinée et de l'Angola).

⁵ *Ibid.*, p. 191, 319, 320 et 322 (un gentilhomme), 319 (un Seigneur très curieux), 496 (l'Abbé de Louvois).

⁶ *Ibid.*, p. 320, 496, (la Cour).

⁷ *Ibid.*, p. 297 (un de mes amis qui a une terre du côté d'Abbeville) et p. 318 (un gentilhomme).

⁸ *Ibid.*, p. 311-312, p. 328, 329 et 354 à 357.) (aussi p. 349-350)

⁹ Alain Viala, « Les idées de l'abbé Pluche sur la société », *La régence*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 313 et Françoise Gevrey, *art. cit.*, p. 122.

Quoi qu'il en soit, la Comtesse réussit à contaminer le discours de ses collègues. Elle-même diversifie d'ailleurs aussi son type d'allusions sociales, puisqu'à la fin du dialogue elle commence également à mentionner la noblesse¹. Dans la grande majorité des cas, elle tente de réconcilier celle-ci avec le Tiers État. Voyons ce qu'elle dit au sujet du jardinage, qui

fait les délices des riches, & [est l'une] des plus sûres ressources des pauvres² ; [il a] des charmes pour les Rois comme pour les personnes du commun³ ; les plus grands Seigneurs s'appliquent au jardinage, à l'agriculture, & aux moyens de perfectionner l'un & l'autre⁴.

Le processus de recombinaison est ici utilisé afin d'encourager le lectorat du *Spectacle* à considérer plus positivement le reste de la population en montrant certains aspects communs aux différentes classes.

En résumé, c'est par des négociations taxémiques que les trois professeurs réussissent à faire reconnaître la valeur de leur apport à la communauté. Les quatre enjeux sont donc recombinaison. À la fin du volume, tous sont en mesure d'appliquer les préceptes de l'empirisme, d'identifier les signes de la Sagesse de Dieu, de se préoccuper de l'Autre et de l'utilité quotidienne des avancées scientifiques. Finalement, l'ensemble des protagonistes maîtrisent la méthode pédagogique du Prieur. Puisque ce sont les mêmes thématiques qui entraînent tantôt la coopération, tantôt la négociation, nous croyons que ces oscillations sont une stratégie de brouillage afin de morceler un message trop limpide. Elles deviennent des prétextes pour exhiber en détail les différentes étapes de la méthode empirique et pédagogique. Elles permettent de souligner leur implication dans le modèle de société idéale de Pluche.

¹ Antoine-Noël Pluche, *op. cit.*, p. 308 (des Grands Seigneurs), 349 (les riches), 469 (un gentilhomme), 483 (des riches), 499 (les Rois), 500 (les plus grands Seigneurs).

² *Ibid.*, p. 483.

³ *Ibid.*, p. 499.

⁴ *Ibid.*, p. 500.

4.8.2. Surabondance de répliques fixes dans le *Spectacle de la nature*

Nous avons déjà examiné au chapitre précédent l'effet que produisait un vocabulaire intentionnellement appauvri et répétitif sur l'organisation du *Spectacle*. Puisque nous sommes dans un dialogue, ces mots sont forcément prononcés par des protagonistes. Or, l'identité de celui qui énonce le vocable fixe est également révélatrice. Nous y voyons une nouvelle stratégie de camouflage : la synergie. Alors que dans la convergence des points de vue les devisants arrivaient aux mêmes conclusions avec des arguments de nature différente, la synergie implique que les propos de plusieurs personnages fusionnent au point de devenir indifférenciés. Il se forme ainsi un chœur où l'identité des participants est interchangeable. Ce procédé est utilisé pour chacun des enjeux, mais survient beaucoup plus fréquemment lorsqu'il est question de religion. Par exemple, lorsqu'on discute des causes de la docilité extrême du bétail :

Le Chev. Je vois bien que cette réunion est l'ouvrage de Dieu seul, & un des plus beaux présens qu'il nous ait faits. Le Prieur. Quand on pourroit apprivoiser les lions & les ours, jamais on ne parviendrait ni à les faire labourer, ni à porter des fardeaux. Je veux bien encore qu'on les y puisse amener : mais se réduiraient-ils jamais à l'herbe des champs pour toute nourriture ? L'éducation ne change point la nature même ; & s'il falloit les nourrir selon leurs inclinaisons, libertins et carnaciers comme ils sont, ils ruineroient bien-tôt leur maître, au lieu de le soulager dans son travail. Tout au contraire la plupart des animaux domestiques dépensent peu & travaillent beaucoup. Ils aiment mieux la maison de l'homme que leur propre liberté. Ils sont pleins de force, & ne s'en servent que pour lui. Ils lui obéissent comme à leur seigneur. [...] Un peu d'herbe, même la plus sèche [...] leur suffit. [...] Des inclinaisons si sobres & si avantageuses pour nous, sont-elles dûes à nos soins ? Est-ce notre industrie qui les fait naître ? Non, assurément [...] La Comtesse. Il faut être ingrat ou aveugle pour en disconvenir. Car ces animaux ne sont pas seulement dociles : mais ils nous aiment naturellement, & nous viennent présenter d'eux-mêmes leurs différents services, puisqu'ils ne s'éloignent jamais de nous. Au lieu que les autres qui ne sont pas destinés à partager nos peines, se contentent de ne nous pas faire de mal, à moins qu'ils n'y soient comme forcés, & se retirent dans le fond des déserts & des bois par considération pour l'homme à qui ils laissent la place libre¹.

On retrouve un phénomène similaire concernant l'éducation. Durant l'explication de la dynamique prédateur-proie, le Chevalier bombarde ses maîtres de questions. Ceux-ci font alors front commun ; ils « fusionnent » afin de vaincre ses doutes. Pour ce faire, ils vont lui répondre à tour de rôle en reprenant systématiquement la parole de leur prédécesseur :

¹ *Ibid.*, p. 338, 339, 340. On peut également retrouver d'autres exemples de synergie religieuse aux pages 277-280, 290-291, 326-328 et 401-402.

La Comtesse. [...] Quand vous faites partir vos chiens après un lièvre, & que ce lièvre employe cent ruses pour leur échapper, trouvez-vous-là de la contradiction ? Le Chev. Point du tout. [...] Le Comte. Ce que vous remarquez du lièvre & du chien, vous pouvez le dire des autres animaux, & des insectes mêmes¹.

Au niveau du bon fonctionnement de la société, les personnages se mettent à surenchérir à propos de l'utilité de diverses espèces animales ou végétales. Puisque habituellement ces extraits comportent un nombre de pages appréciable, nous ne ferons que résumer quelques cas. Par exemple de la page 398 à 406, l'ensemble des participants discute des bienfaits que l'on peut tirer des animaux aquatiques : poissons, tortues, crocodiles, etc. De même, des pages 484 à 494 ils énumèrent les usages de certaines plantes, notamment médicinales. L'énergie que les protagonistes mettent à recueillir des informations scientifiques afin d'alimenter les discussions de la petite communauté sont également une démonstration de synergie : tous respectent ses règles tacites, les valeurs qui la fondent.

Finalement, la synergie empirique se produit lorsque deux personnages unissent leurs efforts afin de résoudre un problème biologique. Le meilleur exemple se trouve dans l'entretien IX sur les coquillages. Le Prieur et le Comte tentent de concert de comprendre l'énigme de la fabrication de mucus par les moules. Puisque nous avons analysé en détail ce passage dans le chapitre suivant, nous n'y reviendrons pas². La synergie est en quelque sorte l'aboutissement pragmatique du procédé de recombinaison : à force de coopérer et de négocier, les devisants réagissent comme un seul et unique organisme dont toutes les composantes sont en parfaite synchronisation. Ils imitent le fonctionnement des abeilles et des fourmis dont le Prieur admire tant les lois et la sociabilité. Le fait qu'on retrouve le procédé de synergie seulement dans la deuxième partie de l'ouvrage semble valider cette hypothèse : à ce stade du récit, la recombinaison interactionnelle est depuis longtemps enclenchée. Cette répartition ne comporte qu'une exception. En effet, l'éducation, enjeu avoué et non subversif en soi du dialogue, bénéficie de séquences synergiques dès le départ.

¹ *Ibid.*, p. 43-44. Un autre exemple frappant de synergie éducative se trouve aux pages 17 à 19, cette fois à propos de la génération spontanée.

² *Ibid.*, p. 230 à 235. On retrouve un autre excellent exemple de synergie empirique à la page 460, alors que le Chevalier et la Comtesse s'unissent pour répondre à l'énigme botanique du Prieur.

Il est intéressant de constater que la digression majeure sur l'empirisme est la seule ne comportant pas de faux désaccord. Deuxièmement, elle montre un cas de synergie particulièrement intense. En effet, le Prieur emprunte l'identité du Chevalier afin de détailler les étapes de la méthode empirique, et ce dernier endosse complètement les propos qu'on lui prête. Nous croyons qu'étant donné le rôle unificateur de l'empirisme (dans le dialogue, le modèle de société de Pluche et la Création¹) il est normal qu'au niveau pragmatique, il soit l'enjeu le plus rassembleur. Rappelons que l'empirisme est l'unique pôle bénéficiant de vraies concessions.

4.9. Les séquences tampon dans les *Entretiens*

Dans les *Entretiens*, c'est presque exclusivement le Philosophe qui produit des séquences tampon. Ceci est tout à fait logique : il symbolise un nouveau mode de rapport à l'Autre ; il introduit de nouvelles valeurs dans la hiérarchie en place. La Marquise, comme l'a montré Marie-Françoise Mortureux, ne fait que symboliser l'image que « le sujet d'énonciation, réellement unique [en l'occurrence le Philosophe, rédacteur des lettres destinées à un tiers], se fait [...] de son public mondain² ». Justement, la quantité de séquences tampon émise par le Philosophe suit directement l'évolution de l'attitude de son interlocutrice. L'analyse de l'énonciation du premier soir montre que la plupart des phrases où la Marquise désigne le Philosophe sont fortement négatives : elles expriment du dépit, de la crainte et du scepticisme face aux notions rationalistes qu'il tente de lui inculquer³. Au cinquième soir, elle devient plus coopérative et complète les analogies du Philosophe⁴. Selon notre typologie des procédés d'autoréflexivité, l'augmentation des analogies durant le quatrième et le cinquième soir coïncide donc avec une diminution très marquée des séquences tampon. En effet, le Philosophe peut relâcher sa prudence et divulguer avec plus de transparence des fragments de savoir provocateur, sa compagne étant devenue apte à les entendre. Deux raisons peuvent expliquer la remontée du nombre de séquences tampon au

¹ Voir le chapitre précédent.

² Marie-Françoise Mortureux, « La formation et le fonctionnement [...] », *op. cit.*, p. 276.

³ *Ibid.*, p. 280.

⁴ *Ibid.*, p. 569.

sixième soir. Premièrement, dans l'édition d'origine, le cinquième soir était le dernier. Il représentait donc l'aboutissement de l'apprentissage de la Marquise. Deuxièmement, comme le sixième soir est une mise en abyme transcendante, il dévoile davantage les enjeux du texte ce qui risque de provoquer des réactions plus vives chez sa vis-à-vis.

De fait, la nécessité d'avoir recours à des séquences tampon au cours de l'entreprise de vulgarisation est autoréfléchie pendant le sixième soir, puisque la Marquise tente de transmettre son savoir à d'autres mondains sans s'assurer de leur réceptivité et sans crypter son message, ce qui la rend vulnérable :

L'un d'eux m'a dit qu'il était fort persuadé que je ne le croyais pas [*que les planètes fussent habitées*] : moi avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyais ; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui voulait se divertir. [...] c'est qu'il m'estimait trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre qui ne m'estime pas tant, il m'a cru sur ma parole¹.

Les quelques séquences tampon préférées par la Marquise sont de type « frivolité du propos » et « fausse négation ». Elle les utilise pour défendre sa propre vision du monde, mondaine et limitée, en dénigrant le message philosophique nouveau qu'on lui présente. La quantité de ses séquences tampon diminuera également progressivement avec le temps : chaque interlocuteur baissera progressivement ses armes pour s'ouvrir à l'autre.

4.10. Les séquences tampon dans le *Spectacle*

Chez Pluche, le personnage qui énonce le plus de séquences tampon est la Comtesse. De fait, elle incarne doublement la subversion. Premièrement, c'est une femme qui maîtrise la méthode empiriste. Deuxièmement, elle introduit le peuple dans le dialogue et martèle avec le plus d'insistance les valeurs de la société idéale de Pluche : utilité et simplicité. À cause de son sexe, la reconnaissance de ses victoires taxémiques ne suit pas le même ordre que celui de ses collègues masculins. Dans leur cas, l'importance de leur enjeu est officiellement reconnue, pour ensuite donner lieu à des phénomènes de contamination. Pour la Comtesse, c'est l'inverse qui se produit. En effet, une osmose s'effectue dans le

¹ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 159-160.

langage des autres participants, puis à la toute fin de l'ouvrage ceux-ci reconnaissent sa supériorité lors d'un débat à l'enjeu social : « Avouons-le de bonne grace. Madame en choisissant la plante qui attire le moins les yeux & la curiosité, a pris celle qui après le blé procure le plus de commodités & d'avantages réels à la société¹. » Il est à noter que cette conclusion éclatante ne s'est pas produite soudainement. Comme tous les aspects subversifs de l'œuvre, elle aura été amenée doucement, implicitement, notamment par un nombre impressionnant de séquences tampon.

L'inventaire de ces séquences tampon montre qu'elles coïncident systématiquement avec les principales étapes que la Comtesse a dû franchir pour être reconnue à sa juste valeur. Elles auraient donc pour but d'atténuer l'impact sur l'ordre établi de la maîtrise du paradigme empiriste par une femme intelligente. Nous examinerons leur contenu, les négociations taxémiques avec lesquelles elles sont couplées, les réactions que leur énonciation provoque chez les autres personnages, et finalement leur répartition dans le dialogue. Il est à noter que les séquences tampon interactionnelles, contrairement à celles reliées à l'organisation du discours, ne sont pas nécessairement cantonnées *après* la négociation : elles peuvent, à l'occasion, se situer immédiatement avant. Pour effectuer cette analyse, nous emploierons la classification développée lors de l'analyse des *Entretiens*.

1- La séquence tampon de type « capitulation rhétorique » survient lorsque la Comtesse affirme ne pas être capable de raisonner selon les principes de l'empirisme, alors qu'elle vient tout juste ou s'apprête à donner la preuve du contraire.

a) Les deux premiers exemples surviennent tout juste après sa nomination au titre de présidente de la petite académie : « Je serai fidèle aux loix de la compagnie & assisterai

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 483.

régulièrement aux assemblées : mais s'il vous plaît, à condition qu'on ne mettra pas hors de ma science¹ » ; « mais n'allez pas me guinder l'esprit plus haut : je ne vous suivrais pas². »

b) La troisième capitulation accompagne la révélation que le mérite de l'invention et de la direction de la volière revient non pas au Comte, mais à la Comtesse : « Je me charge [*de parler*] du nid et des occupations domestiques de l'oiseau. Car je veux quelquefois fournir à l'entretien comme les autres³. » Cette séquence tampon sous-entend ainsi que les autres sujets ne sont pas à sa portée.

c) La quatrième est énoncée après la digression majeure sur l'éducation des femmes : « Si je vous laissois choisir ; vous me mèneriez peut-être dans des païs dont je ne sai point la carte⁴ » et atténue l'impact de celle-ci.

d) La dernière suggère que la Comtesse n'est pas capable de dissenter sur un sujet complexe et très intéressant : « Pour moi je prétends bien ne point sortir du voisinage de mon jardin, & vous donner quelque chose de plus merveilleux⁵ ». Elle accompagne pourtant un passage où celle-ci réussit à convaincre pour la première fois le Chevalier du bien-fondé de ses explications en appliquant les préceptes de l'empirisme⁶.

2- « Distanciation et dénigrement ». L'utilisation pragmatique de ce type de séquence tampon simule l'attitude modeste qui sied aux femmes mondaines. En effet, la Comtesse auto-dénigre le savoir qu'elle transmet, minant en apparence la pertinence de ses interventions et de ses initiatives.

a) Un autre moment important dans le cheminement de la Comtesse est la première fois que le Chevalier lui pose directement une question. Ainsi, il reconnaît à la fois sa compétence comme scientifique et comme professeur. Avant cet épisode, le Chevalier ne

¹ *Ibid.*, p. 86.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 263.

⁴ *Ibid.*, p. 336.

⁵ *Ibid.*, p. 472.

⁶ *Ibid.*, p. 470 et 471. Le Chevalier ne croit pas qu'il existe des plantes mâles et des plantes femelles séparés.

posait des questions qu'au Comte ou au Prieur, même à propos d'un sujet traité par la Comtesse. Cette victoire taxémique est suivie par :

Ne croyez pas, M. le Chevalier, que tout ceci [*l'observation des mœurs des insectes*] ne soit qu'un agréable amusement. En bonne mere de famille, & pour l'intérêt que je prends à la conservation de mes meubles, j'ai voulu connoître le petit animal qui y fait tant de dégats¹.

Cette séquence tampon nie l'idée qu'une femme puisse s'adonner à une activité scientifique pour le simple plaisir d'apprendre et de réfléchir sur le monde qui l'entoure.

b) Voici le deuxième exemple de ce type de séquence tampon : « il s'agit aujourd'hui des vers à soye. Il ne faut pour cela ni science, ni bibliothèque ; j'en ai assez élevé dès l'enfance pour pouvoir vous entretenir de leur travail² ». Celui-ci dissocie les thématiques abordées par la Comtesse, qui ne nécessitent pas d'études graves et théoriques, de la véritable science. Elles sont donc moins dignes d'intérêt. Ce passage suit l'initiative de la Comtesse de s'impliquer davantage dans les discussions.

c) Après que la Comtesse ait énoncé sa première longue tirade (p. 68 à 72), elle interpellera ses collègues de cette façon : « Vous autres Savans, avec vos verres, vous découvrez ce qui échappe aux yeux les plus attentifs³. » Ce faisant, elle s'exclut du rang des scientifiques et renonce en apparence au privilège d'avoir des choses dignes d'intérêt à dire.

d) Dans le même esprit, nous retrouvons la séquence : « Messieurs les savans, pouvez-vous nous dire ce que c'est qu'un œuf ?⁴ », immédiatement après l'initiative de la Comtesse de choisir elle-même la matière abordée durant la séance. Ceci a pour effet de mimer le *statu quo* en reprenant presque mot à mot la séquence tampon de type « distanciation/dénigrement » précédente. Cependant, en comparant les deux nous constatons que le mot « savant » a subi une transformation : le passage de la majuscule à la minuscule indique subtilement que les perceptions se sont modifiées de part et d'autre.

¹ *Ibid.*, p. 61.

² *Ibid.*, p. 65.

³ *Ibid.*, p. 72.

⁴ *Ibid.*, p. 272.

e) Précédant l'excellent exposé de la Comtesse sur la transformation et l'utilité du chanvre, nous retrouvons : « Il est fort plaisant que Monsieur le Prieur me mette sans façon au rang des Philosophes, & vous donne pour de la philosophie ce que j'ai à vous dire sur le chanvre¹. » La distance est tellement grande entre la Comtesse et les scientifiques que celle-ci trouve amusante la tentative du Prieur pour les rapprocher.

Ce type de séquences tampon permet à Pluche de brouiller la nature exacte de son dialogue. En effet, si on les prend au pied de la lettre, elles qualifient les sujets discutés de légers et ne requérant pas beaucoup d'application, ce qui peut inciter les lecteurs à imiter la Comtesse.

3- Le « sabotage du sérieux de l'entreprise » consiste pour la Comtesse à dénigrer directement ses capacités intellectuelles. Cette catégorie est une variation plus brutale des séquences tampon de type « distanciation/dénigrement ».

a) La séquence tampon « Mais je suis bien simple de vous expliquer tout ce travail. Allez, allez vous en chez M. le Prieur : il a fait faire [...] un devoir [...] c'est-là que vous apprendrez à dévider savamment² » suit de près un échange où la Comtesse répond avec brio aux multiples questions que le Chevalier lui pose³. Le fait qu'elle s'autocritique à ce point porte sérieusement atteinte à sa crédibilité.

b) La Comtesse affirme vouloir contribuer aux réunions au même titre que ses collègues masculins⁴. Cette initiative sera accompagnée de la séquence tampon suivante : « Messieurs, connoissons par avance nos richesses. Voyons ce que chacun doit fournir à l'entretien d'aujourd'hui. [...] Je pourrois fort bien réserver ma part pour un autre jour :

¹ *Ibid.*, p. 476.

² *Ibid.*, p. 84.

³ *Ibid.*, p. 80, 82.

⁴ *Ibid.*, p. 192.

Quand on n'est point riche, on se sauve par l'économie¹. » Ceci sous-entend que ce qu'elle a à offrir est bien maigre comparativement aux autres participants.

4- « Frivolité du propos ». Cet autre type de séquence tampon approfondit le brouillage amorcé par la « distanciation/dénigrement » et le « sabotage du sérieux de l'entreprise ». En effet, il semble employé distinctement pour amoindrir les conséquences de l'empirisme sur le modèle de société idéale de Pluche. En même temps qu'il discrédite les principes empiristes, il attire l'attention sur eux et devient autoréflexif. Voyons d'abord les cas un à un.

a) Madame conteste la fermeture de l'entretien effectuée par le Prieur. Celui-ci affirme que la compagnie a épuisé le thème de l'araignée, mais elle ajoute le cas extraordinaire de la tarentule. À la suite de son exposé, elle s'empresse de dire : « Bon, vous aurez beau vous récrier, & dire que je suis savante, quand je vous parlerai de mes petits poulèts, & de toutes les merveilles de ma ménagerie². » Ce passage est doublement ambigu. D'une part, Madame semble dire qu'un exposé sur une espèce exotique entraînant des symptômes aussi fantastiques (une transe ne pouvant être guérie que par la musique) ne mérite pas l'adjectif de savant. Il est préférable de s'intéresser aux choses communes et utiles. D'autre part, elle peut également vouloir dire que ce type de sujet est plus intéressant que ceux dont elle traite habituellement. Dans les deux cas se profile un questionnement sur la nature des interrogations à laquelle le philosophe doit s'attarder. Vu le grand nombre d'énoncés auto-dénigrants proférés par la Comtesse, il est vraisemblable que c'est la dernière interprétation qui primera d'abord dans l'esprit du lecteur. Pourtant, dans cet épisode, elle fait d'une pierre deux coups en gagnant la négociation de structure reliée aux unités hiérarchiques et en montrant l'étendue de son savoir dans un domaine qui ne relève pas de préoccupations domestiques.

¹ *Ibid.*, p. 193.

² *Ibid.*, p. 116.

b) La révélation que la volière d'oiseaux a été inventée et est dirigée par la Comtesse est suivie d'une autre séquence tampon : « Savez-vous où j'ai fait mes études ? auprès de mes pigeons, de mes tourterelles, & de mes serins. Je les sai tous par cœur¹. »

Cette remarque semble identique à la séquence tampon « distanciation/dénigrement » retrouvée en page 65. Il ne faut pas s'y méprendre, toutefois : le lecteur averti doit savoir associer chaque séquence tampon avec sa négociation taxémique. Mais leur autoréflexivité ne s'arrête pas là : il existe en effet une certaine recombinaison entre les séquences tampon elles-mêmes (qu'elles relèvent, ou non, d'une même catégorie). C'est que leur action est graduelle : l'ordre établi semble dominer dans les premières occurrences, mais bascule doucement et laisse place au modèle de société de Pluche. Alors qu'à la page 65 la Comtesse qualifiait explicitement son savoir d'inférieur à celui que l'on acquiert par l'étude, ici, elle ne compare pas directement les deux. De plus, pour la première fois un autre personnage réagit à sa séquence tampon et s'empresse de valoriser cette nouvelle façon d'apprendre : « Le Comte. Madame, ce sont-là les meilleurs livres. Les portraits que vous ferez d'après nature seront toujours les plus vrais². » Cette réaction positive constitue un progrès majeur dans l'ascension sociale de la Comtesse. Ce stratagème sera utilisé par Pluche pour définir goutte à goutte sa définition du vrai philosophe, dont la Comtesse s'avérera la figure insoupçonnée. Dans cette première occurrence de valorisation par un pair, le Comte rappelle un des préceptes de l'empirisme : il est préférable de n'étudier que ce qui se présente directement à notre expérience, plutôt que de fonder nos raisonnements sur le savoir théorique des livres.

c) À la suite d'un exposé de plusieurs pages (environ six) où elle raconte ses diverses observations minutieuses des mœurs des oiseaux, la Comtesse dénigre son intérêt pour ceux-ci : « j'en dis trop. Les oiseaux sont un peu ma folie³ ». La pertinence de son compte-rendu est amoindri parce qu'elle le qualifie elle-même d'extravagance. Nous rencontrons

¹ *Ibid.*, p. 263.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 270.

alors la deuxième occurrence de réaction favorable au discours de la Comtesse : « Le Chev. Madame, je vous supplie de continuer. Je suis charmé de vous entendre¹. » Ici, la recombinaison est double, le lecteur peut constater la qualité des observations de Madame, qui est atténuée par son commentaire, mais revalorisée par un tiers.

d) La séquence tampon suivante (« Mais ceci devient trop peu sérieux pour vous en occuper davantage²») vient contrebalancer le fait subversif que la Comtesse a non seulement fait des observations scientifiques très valables, mais qu'elle a également pris l'initiative de faire une expérience pour vérifier une l'hypothèse que l'instinct pousse les femelles à s'occuper de leurs petits peu importe les circonstances, même lorsque l'on remplace ses œufs par ceux d'une autre espèce³. Cette fois, c'est le prieur qui ajoutera un trait au portrait du vrai philosophe :

Madame, il n'y a rien dans tout ce que vous avez dit qui ne soit très digne d'être remarqué. Qui peut, en effet, avoir fait connoître à cette mere un ennemi qui ne lui a jamais fait aucun mal, qui n'a encore fait aucun acte d'hostilité dans le pays ? Et comment démêle-t-elle cet inconnu à une pareille distance ? D'ailleurs quelles leçons a-t-elle données à sa famille pour distinguer selon son besoin les différens sens de ses cris, & pour régler leurs actions sur son langage ? Ces merveilles sont tous les jours sous nos yeux, sans que nous y pensions. La peinture que Madame en a faite, m'intéresse assurément beaucoup plus que certaines dissertations fort sérieuses⁴.

Notons que ce type d'intervention devient progressivement de plus en plus long et précis. Le basculement s'accroît en douceur : d'abord, l'acquisition traditionnellement théorique du savoir domine, puis c'est la manière pratique de la Comtesse qui est valorisée. Le Prieur met l'accent dans son intervention sur la recherche du comment et non du pourquoi, qui demeure hors de notre portée. Il souligne également que les choses les plus communes méritent d'être étudiées.

¹ *Id.*

² *Ibid.*, p. 284.

³ *Ibid.*, p. 281.

⁴ *Id.*

e) « Monsieur le Prieur, je suis subtile, comme vous voyez. Tout ceci étoit bien difficile à expliquer¹. » Le Prieur répond :

Madame, le mérite des Physiciens parmi lesquels nous vous comptons à présent, ne consiste pas toujours à deviner des choses difficiles ; mais à ouvrir les yeux sur ce que les autres n'aperçoivent pas, & qu'ils foulent aux piés le plus souvent. Rien de plus rare que des gens qui pensent & qui réfléchissent².

Cette séquence tampon suit le premier raisonnement scientifique complet de la Comtesse et précède immédiatement sa digression majeure sur l'éducation des femmes. Elle prépare le lecteur à son propos très « féministe », qui prouve que cette requête est légitime et que les femmes sont capables d'activités intellectuelles intenses. De plus, sa redéfinition de ce qu'est un physicien permet d'inclure les femmes mises à l'écart de la physique traditionnelle. Encore une fois, le Prieur souligne que les choses qui méritent le plus d'être étudiées, sont celles qui nous entourent immédiatement. De cette prise de conscience peuvent émerger des solutions pratiques pour améliorer la vie de tous les jours.

f) Le même procédé est repris (encore) plus loin :

Je vous laisse à vous autres Messieurs pleine liberté de choisir les plus curieux & les plus rares. Pour moi je m'en tiendrai à ce qui est le plus commun. Le Comte. Madame, c'est le plus commun & le plus ordinaire qui mérite le plus d'être observé en eux. Il ne faut pas aller en Asie pour trouver des sujets d'admiration : nous en sommes environnés³.

Ces répétitions suivent de près la digression majeure. Puisque les revendications de cette dernière étaient très provocatrices, nous croyons que Pluche a mis un nombre particulièrement concentré de séquences tampon en aval et en amont.

g) La séquence tampon suivante précède la victoire de la Comtesse lors du débat sur la plante la plus précieuse pour l'humanité. Toujours sur le même modèle, elle qualifie d'inintéressant son sujet d'exposé : « rien ne vous presse si fort d'entendre le sujet dont je

¹ *Ibid.*, p. 299.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 336.

vous ai promis de vous entretenir : il ne s'agit que de fil & de chanvre¹. » La séquence de valorisation qui suivra est la dernière du genre, la plus longue et la plus explicite :

Nous ne regardons pas cette matière comme un pis aller. Nous avons plus besoin d'être instruits de ce qui sert à nos usages, que de ce qui se passe dans la Lune ou dans Jupiter. Ce ne sont pas toujours les spéculations les plus brillantes, ni le choix des matières les plus éloignées de nous où l'on trouve le plus de profit à faire. J'aime mieux Monsieur de Reaumur occupé à exterminer les teignes de nos tapisseries avec des toisons qui conservent leur huile ; ou à multiplier la volaille, & à faire éclore les œufs sans le secours des meres, que Monsieur Bernouilli absorbé dans son algèbre, ou Monsieur Leibnits combinant les divers avantages & inconvéniens des mondes possibles. Pour être raisonnable et savant, faut-il toujours être à mille lieues des autres ? Je pense au contraire, que la philosophie ne sauroit trop se rapprocher de l'homme, & qu'elle ne peut mieux faire que de bien connoître ce qui l'environne & ce qui a rapport à lui².

Pour Pluche, la science doit être directement au service de la société et aider à répondre aux besoins des citoyens. Il croit que le monde et l'être humain sont imparfaits ; c'est pour cette raison qu'il presse ses lecteurs (les savants ?) de changer leurs priorités afin de les rendre tous deux plus supportables. La Comtesse, de par sa façon d'aborder le savoir, représente le savant idéal. En effet, elle se préoccupe davantage des questions concrètes et sociales que ses deux confrères. Elle incarne donc *trois* facettes de l'altérité : la femme, le peuple et le vrai philosophe. La reconnaissance de ses mérites dans la petite académie, symbolisant la société idéale selon Pluche, représenterait le détronement des savants traditionnels par les empiristes. Il est à noter que cette tirade subversive de la part du Prieur est encadrée par trois séquences tampon : celle en g), celle de la page 476 déjà mentionnée de type « distanciation/dénigrement » et finalement « Monsieur le Prieur [...] vous donne pour de la philosophie ce que j'ai à vous dire sur le chanvre, d'après nos paysans qui en cela sont nos maîtres³. » L'idée que les paysans puissent apprendre des notions indispensables aux autres couches de la société est assez novatrice et pousse plus loin le discours du Prieur. Elle est d'ailleurs atténuée par une nouvelle séquence tampon de type « frivolité du propos » : « mais souvenez-vous que c'est de la philosophie de vacances⁴. »

¹ *Ibid.*, p. 475.

² *Ibid.*, p. 475-476.

³ *Ibid.*, p. 476.

⁴ *Id.*

Cette analyse montre comment Pluche a utilisé le morcellement et la répétition avec les séquences tampon afin de crypter un message potentiellement dangereux pour l'ordre établi. Cette stratégie est calquée sur celle employée avec les analogies et la digression majeure sur le bon fonctionnement de la société. Nous retrouvons donc le même modèle d'autoréflexivité appliqué à différents niveaux, ce qui a comme effet à la fois de rapprocher la signification de ces niveaux et de l'éloigner.

Pluche brouille également son texte en liant le déchiffrement de la description du philosophe idéal au personnage qui, dans la société traditionnelle, semble devoir être l'antithèse du savant : la femme. De plus, en exploitant le stéréotype de la femme modeste, il joue sur l'ambivalence dévalorisation-valorisation afin de discréditer ses opposants et de promouvoir son idéal sans provoquer la censure ou les non-initiés. Bien sûr, dans de nombreux traités philosophiques, on retrouve un personnage féminin. Mais celui-ci symbolise plus qu'il n'existe. Le personnage féminin est présent lors des discussions, il sert d'interlocuteur, mais il ne prend pas part concrètement aux débats, il n'expérimente pas les principes de base de l'empirisme dans son jardin ; il n'est là que pour représenter l'essence éthérée de concepts abstraits. Bien sûr, au XVIII^e siècle, plusieurs femmes ont tenu des salons, mais elles ont été des hôtes charmantes et non des interlocutrices égales aux hommes. Ici encore, on retrouve une disparité entre l'histoire des mentalités et l'histoire des idées. Pluche est subversif car il montre en direct une femme qui participe à une discussion scientifique soutenue, au même titre que ses vis-à-vis masculins, dans un contexte réaliste et contemporain.

5- La prochaine catégorie de séquences tampon est la « justification-écran ». Elle consiste à camoufler sous une fausse excuse la raison réelle d'une action.

a) La première est énoncée par la Comtesse dès sa toute première intervention dans le dialogue : « Messieurs, puisque dans votre conférence il est question de quenouille & de fil, j'ai quelque droit d'y venir prendre séance¹. » Cette déclaration atténue l'impact de la

¹ *Ibid.*, p. 39.

participation d'une femme à une conversation scientifique. Elle constitue une façade car la discussion ne tardera pas à aborder la thèse de la génération spontanée et de rejeter celle-ci, ce qui n'a aucun lien avec des préoccupations domestiques.

b) La deuxième « justification-écran » survient immédiatement après que la Comtesse ait pris l'initiative au chapitre IX de faire un montage expérimental afin de soumettre à la petite académie un problème qu'elle ne peut résoudre : comment les moules sécrètent un mucus et à quoi il sert : « Le Chev. Madame, pour le coup, vous voilà hors de votre ménage. Ceci n'est ni de votre jardin, ni de votre basse-cour. La Comtesse. Il est vrai : mais la cuisine me l'a fourni¹. » Si le texte souligne avec emphase toutes les fois où la Comtesse parle de sujets reliés à son état de ménagère, il est plus discret lorsque ce n'est pas le cas, par exemple, quand elle s'intéresse aux araignées, au colibri et à l'autruche.

c) La dernière « justification-écran » suit de près la digression majeure sur l'éducation des femmes : « Pour moi en bonne ménagère, je me déclare pour les troupeaux. Monsieur le Prieur, tout le reste est à vous². » La Comtesse fait mine de ne pouvoir dissenter sur aucun autre animal terrestre, puisqu'elle n'est qu'une femme. Pourtant, dans le même chapitre, le Prieur affirme : « Mais, Madame, la description [*du castor*] en sera mille fois mieux de votre façon que de la mienne³. » Bien que cette affirmation soit une tentative pour éviter d'avoir à la faire lui-même (c'est la punition dont il doit s'acquitter pour avoir fait l'éloge d'un âne), il est permis de croire qu'il le pense véritablement, la Comtesse ayant eu des informations privilégiées de son marchand Malouin⁴ sur cet animal.

5- Séquence tampon « subliminale ». À la suite d'un encouragement de la part du Prieur, la Comtesse répondra : « Il faut pourtant que Monsieur le Prieur nous en donne un sur la

¹ *Ibid.*, p. 231.

² *Ibid.*, p. 341.

³ *Ibid.*, p.361.

⁴ *Ibid.*, p. 360.

structure & sur le vol des oiseaux¹. », détournant l'attention du compliment que l'on vient de lui faire, comme s'il n'avait jamais existé.

La recombinaison interactionnelle du bon fonctionnement de la société peut se résumer ainsi : l'introduction du personnage de la Comtesse dans les entretiens sert à orchestrer un bouleversement dans l'ordre de la société, alors que c'est elle qui en apparence le respecte le plus. Sa modestie et la répétition incessante de son ignorance sont des façades. Les caractéristiques principales d'un vrai philosophe que ses séquences tampon cachent seront approfondies dans la lettre finale.

Si on remet les séquences tampon en ordre chronologique, on constate qu'elles sont liées aux progrès de la Comtesse : son entrée dans les entretiens, la première question à lui être posée par le Chevalier, son monopole de la conversation (elle parle pendant six pages sans être interrompue !), le bombardement de questions par le Chevalier, son titre de présidente de la petite académie, sa négociation réussie de la fermeture d'une séance, son implication dans le séminaire au même titre que les autres, l'explication de sujets de plus en plus éloignés de son ménage, la responsabilité de l'invention et de la direction de la volière, son long discours décrivant ses observations directes, son choix de la matière d'une séance, le compte-rendu de son expérience scientifique, sa revendication d'une plus grande reconnaissance du potentiel intellectuel des femmes, son premier raisonnement scientifique, sa première application des préceptes de l'empirisme afin de convaincre le Chevalier de la validité de son raisonnement, et enfin sa victoire au cours du débat final.

On constate également que, contrairement à la logique, plus la Comtesse progresse, plus on retrouve de séquences tampon : elles se trouvent en majorité dans la seconde partie de l'ouvrage. Elles ne servent donc pas à excuser sa maladresse, mais bien à dissimuler son habileté. Plus encore, leur concentration augmente en fonction de la teneur provocatrice des actes posés par la Comtesse : les trois entretiens qui se démarquent par leur quantité de séquences tampon sont l'entretien III sur les vers à soie, X sur les oiseaux et XII sur les

¹ *Ibid.*, p. 284.

animaux terrestres. Ceux-ci ne correspondent pas aux discussions où la Comtesse a le plus parlé (X, XI et XIV), ou à ceux qui abordaient les sujets qu'elles maîtrisaient le plus, selon elle, soit les oiseaux et les plantes (X, XI, XIV, XV). Non, ces trois entretiens ont en commun d'être positionnés stratégiquement dans l'ascension de Madame. Le chapitre III est le premier dirigé par la Comtesse et il comte cinq séquences tampon : deux « distanciation/dénigraisons », un « sabotage du sérieux de l'entreprise » et deux « capitulations rhétoriques ». Les chapitres X et XII qui encadrent la digression majeure sur l'éducation des femmes, en comptent respectivement six (trois « frivolités du propos », une « capitulation rhétorique », une « distanciation/dénigrement » et une « subliminale ») et cinq (trois « capitulations rhétoriques », une « frivolité du propos » et une « justification-écran »). Les deux derniers entretiens constituent véritablement une phase de décompression, pour atténuer les propos les plus directement provocateurs de la Comtesse. Un examen de ses actes illocutoires de position basse montre le même patron de répartition : une promesse au chapitre III, une excuse, une promesse et deux intra-interruptions au chapitre X.

Si la présence de séquences tampon est indicatrice des progrès de la Comtesse et du changement d'attitude des autres personnages, parfois leur absence à des endroits stratégiques peut être tout aussi révélatrice. Ces omissions se produisent exclusivement vers la fin de l'ouvrage, par exemple, lorsque la Comtesse met en doute pour la première fois les conclusions auxquelles arrivent le Prieur et le Comte¹ et quand elle résout correctement et sans hésitation un problème scientifique que lui a posé le Prieur relativement à la physiologie des arbres². Après avoir rejeté plusieurs commentaires élogieux, la Comtesse finit par accepter les mérites que ses confrères lui attribuent : « Avouons-le de bonne grace, Madame en choisissant la plante qui attire le moins les yeux & la curiosité, a pris celle qui

¹ *Ibid.*, p. 396.

² *Ibid.*, p. 460.

après le blé procure le plus de commodités & d'avantages réels à la société¹. » À partir de ce moment, la Comtesse n'énoncera plus de séquences tampon de tout le livre.

On voit bien le résultat du processus de recombinaison engagé dans le cas de la Comtesse en comparant ses deux premières et les deux dernières mentions dans le dialogue. Au début, elle est représentée dans des occupations traditionnellement féminines : la maternité et la couture auxquelles elle semble confinée : « Le Chev. Mais j'aperçois Madame la Comtesse, derrière le berceau : allons la recevoir² » ; « La Comtesse. Messieurs, puisque dans votre conférence il est question de quenouille et de fil, j'ai quelque droit d'y venir prendre séance³. » À la fin, elle est très active intellectuellement et prend des initiatives en vertu de son rôle de Présidente de leur petite académie : « La Comtesse. Continuez. Monsieur, je vous prie [...] J'en suis aussi curieuse qu'un autre⁴ » ; « Monsieur le Chevalier, [...] je vous promets un second tome. Bien entendu que Monsieur le Prieur & Monsieur le Comte seront mes cautions⁵. » On peut voir dans cette dernière phrase une autre tentative de recombinaison : la Comtesse, symbolise l'altérité (le Tiers État, le vrai philosophe, la femme), certes, mais si elle promet de nouveaux développements c'est en s'appuyant sur le Prieur (la religion) et le Comte (l'empirisme) : elle table sur l'ancien et le nouveau, sur la continuité et l'innovation.

4.11. Les mises en abyme pragmatiques dans les *Entretiens*

Le sixième soir des *Entretiens* constitue non seulement une mise en abyme transcendante (il reflète l'ordre des entretiens en fonction des « principes de base » déjà mentionnés à plusieurs reprises) ; il offre aussi, et à plusieurs égards, une mise en abyme de l'énonciation. Nous avons déjà mentionné comment ce dialogue dévoile certaines caractéristiques d'une vulgarisation scientifique réussie – rappelons-les brièvement. Premièrement, au niveau du contenu il faut que le raisonnement soit progressif et adapté au

¹ *Ibid.*, p. 483.

² *Ibid.*, p. 38.

³ *Ibid.*, p. 39.

⁴ *Ibid.*, p. 510.

⁵ *Ibid.*, p. 513.

public ; deuxièmement, la forme doit permettre d'amadouer les sceptiques, notamment par une grande quantité de séquences tampon. Au niveau de la réception des connaissances, les amis mondains de la Marquise expriment une autre réaction possible face à cette vulgarisation. En plus de toutes ces données, le dernier entretien met en abyme les erreurs de raisonnement le plus souvent commises par le lecteur non-initié. Cette bêtise persistante explique la difficulté de la vulgarisation scientifique. Ainsi, le Philosophe commence par expliquer à Madame pourquoi il donne préséance à la société sur la vérité :

Je vois, par exemple, à quoi il tient, et à quoi il tiendra toujours, que l'opinion des habitants des planètes ne passe pour aussi vraisemblable qu'elle l'est¹.

Le Philosophe estime en effet qu'il vaut mieux garder les informations sur la composition de l'univers pour soi-même, car peu de gens sont en mesure de comprendre (ou sont réceptifs à) ce type de savoir. Le reste du passage autoréfléchi littéralement le parcours de la Marquise. En effet, la page 161 résume chronologiquement toutes les erreurs philosophiques qu'elle a commises :

1) Parcimonie :

les planètes se présentent toujours aux yeux comme des corps qui jettent de la lumière, et non point comme de grandes campagnes ou de grandes prairies² ;

En fonction du principe de parcimonie, il est plus logique de croire que toutes les planètes sont semblables à la nôtre que de s'imaginer qu'elle est la seule de son espèce dans tout l'univers. Pourtant, lors du premier soir, la Marquise était incapable de concevoir la Terre comme une petite sphère tournant autour du Soleil au même titre que les autres planètes et s'entêtait à tirer des conclusions d'après ce qu'elle voyait³ :

Mais [...] pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'univers [géocentrisme] ; il me paraît assez net, et assez intelligible, et pour moi je vous déclare que je m'en contente⁴ ; Franchement, répliqua-t-elle, c'est là une calomnie que vous avez inventée contre le genre humain. On n'aurait donc

¹ *Ibid.*, p. 160,161.

² *Ibid.*, p. 161.

³ On retrouve d'autres exemples d'objections que la Marquise fera à la rotation de la Terre autour du Soleil, et qui sont toutes des entorses au principe de parcimonie aux p. 75 (deux fois), 76 et 78. *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 67, 68.

jamais dû recevoir le système de Copernic, puisqu'il est si humiliant¹ ; Écoutez [...] Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil ; car enfin on ne change point de place, et on se retrouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir² ; je voudrais bien que leur régularité [*tous les autres astres*] coûtât moins à la Terre [...] pour une grosse masse aussi pesante [...] on lui demande bien de l'agilité³.

2) Relativisme :

nous croirions bien que des prairies et des campagnes seraient habitées, mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen⁴.

Cette séquence fait référence au principe de relativisme : « Doctrine qui admet la relativité de la connaissance humaine⁵ ». Le néophyte se contente d'observer les apparences sans explorer davantage : les autres corps célestes sont lumineux dans le ciel. Pourtant, tout est régi par des règles semblables : les autres planètes ne produisent pas plus de lumière que la Terre, elles ne font que refléter la lumière du Soleil. De même, au second soir, la Marquise n'avait pas le recul nécessaire pour réaliser que les superstitions humaines sont aussi illogiques que celles qu'elle s'amuse à attribuer aux habitants de la Lune⁶. Selon le relativisme, tous les peuples montrent la même sottise.

3) Scepticisme :

La raison a beau venir nous dire qu'il y a dans les planètes des campagnes, des prairies, la raison vient trop tard, le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter, les planètes ne sont que des corps lumineux⁷ ;

Le scepticisme demande une suspension du jugement et le lecteur non-initié commettra l'erreur de ne pas assez douter de son propre jugement. Dans le troisième soir, la Marquise ne remettait pas en question les capacités de son esprit : elle ne concevait pas que quelque

¹ *Ibid.*, p. 72.

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 74.

⁴ *Ibid.*, p. 161.

⁵ *Le nouveau petit Robert, op. cit.*, p. 1916.

⁶ Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 88.

⁷ *Ibid.*, p. 161.

chose puisse exister lorsqu'elle ne l'avait jamais vu : « je ne saurais croire que l'assortiment des couleurs célestes y [*sur la Lune*] soit aussi beau qu'il l'est ici¹. »

4) Imagination

et puis comment seraient faits leurs habitants ? Il faudrait que notre imagination nous représentât aussitôt leurs figures, elle ne le peut pas ; c'est le plus court de croire qu'il ne sont point².

L'imagination humaine n'est pas en mesure de se représenter l'infinité de combinaisons présentes dans l'univers. Il faut par conséquent s'en tenir aux vraisemblances contrôlées. La Marquise ne maîtrisait pas cette technique lors du quatrième soir et a exprimé à plusieurs reprises sa difficulté à se représenter la vie ailleurs :

Ma raison est assez bien convaincue [...] mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des habitants de toutes ces planètes [...] comment se représenter tout cela ?³ ; Tout ce que vous me dites là est merveilleusement vain et vague, je ne vois qu'un grand je ne sais quoi où je ne vois rien⁴ ; Permettez-moi de vous dire, Madame, [...] que vous ne connaissez guère bien les habitants de Vénus⁵.

5) Idéologie

Voudriez-vous que pour établir les habitants des planètes dont les intérêts me touchent d'assez loin, j'allasse attaquer ces redoutables puissances qu'on appelle les sens et l'imagination ? Il faudrait bien du courage pour cette entreprise : on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux⁶.

Si peu de personnes sont réceptives au raisonnement rationaliste, on en retrouve encore moins capables d'intégrer les conséquences qu'il entraîne sur la conception de l'être humain. Il faut beaucoup de rigueur et d'honnêteté pour appliquer ces principes de base sur soi-même, constater ses propres travers et les changer. Dans le cinquième soir, la Marquise éprouvait de la difficulté à « resituer » l'être humain dans l'immensité de l'univers⁷. L'incapacité à relativiser l'importance de l'être humain et de sa propre personne entraîne une surestimation de cette dernière au détriment des autres.

¹ *Ibid.*, p. 106.

² *Ibid.*, p. 161.

³ *Ibid.*, p. 114.

⁴ *Ibid.*, p. 116.

⁵ *Ibid.*, p. 122.

⁶ *Ibid.*, p. 161.

⁷ *Ibid.*, p. 142 et 146.

Les erreurs de la Marquise sont reprises en échos dans les analogies ainsi que dans les mises en abyme indirectes. Ces répétitions mettent en garde le lecteur averti contre la mauvaise application des principes de base pour la construction d'un bon système philosophique. La nature de ces erreurs justifie (aux yeux de Fontenelle) le caractère élitiste de sa vulgarisation scientifique.

4.12. Les mises en abyme pragmatiques dans le *Spectacle de la nature*

Dans le cadre de notre analyse pragmatique, il nous reste une stratégie à examiner : les mises en abyme interactionnelles. Elles se distinguent par l'identité des personnages qui y sont inclus. Contrairement à ce que nous voyons chez Fontenelle, les personnages ne sont pas cantonnés dans un type de mise en abyme directe ou indirecte. Il y a une oscillation constante entre les comptes rendus d'observation et d'expérience effectués par des protagonistes, par certaines autorités établies ou par des gens du peuple.

L'identification du lectorat aux protagonistes est un point central pour que le message subversif crypté soit compris et idéalement appliqué par ceux-ci. Toujours de façon progressive, l'identité de ceux qui agissent selon les préceptes de l'empirisme est mouvante ; il s'établit un système d'échos et de réminiscences par lequel on incite de plus en plus le lecteur à imiter ce qu'il lit. D'abord, le Comte et le Prieur décrivent d'une façon encyclopédique et impersonnelle certaines observations ou expériences qui ont été faites sur les insectes :

Lorsqu'ils veulent avancer d'un endroit à l'autre, ils allongent la peau musculeuse qui sépare les premières boucles d'avec les suivantes¹ ; Par exemple, la viande, le bouillon, le vin se corrompent, lorsque l'air & sur-tout l'air échauffé entrant de tout côté [...] en dissipe les parties les plus fines [...] On ne conçoit pas que les parties intérieures [...]².

On devine que quelqu'un a dû assister à cette manœuvre et la noter, mais il ne nous est pas possible de l'identifier. Ce savoir semble désincarné, compilé par une autorité en la matière et vaguement inaccessible au néophyte. La manière dont la connaissance est

¹ Noël-Antoine Pluche, *op. cit.*, p. 6.

² *Ibid.*, p. 18.

énoncée ne permet pas le doute ou la réfutation ; elle calque en cela les exposés scolastiques. L'idée que le lecteur puisse reproduire les données qu'on lui soumet s'infiltrer dans l'énonciation, par exemple, dans la description des œufs d'insectes : « vous les trouverez attachés avec une colle si forte, qu'il est quelquefois impossible de les détacher sans les rompre¹ » ; « Faites infuser dans l'eau en été un grain de poivre [...] Regardez avec le microscope une goutte de vinaigre² ». Dès le deuxième entretien, les trois professeurs rapportent avoir fait eux-mêmes certaines observations et expériences :

Le Pr. J'en ai vu d'autres s'étendre, demeurer sans mouvement [...]³ ; La Comtesse. [...] Pour former un recueil de beaux papillons, j'ai quelquefois fait chercher & nourrir [d]es chenilles [...] Mais assez souvent, au lieu de papillons, il en provenoit des mouches. Le Pr. J'ai remarqué plusieurs fois la même chose [...]⁴.

Ces observations constituent à un moindre degré des références en la matière ; elles sont, toutefois, « incarnées », plus proches du lecteur. La Comtesse, moins expérimentée que ses confrères, explique une de ses réalisations à la fin de l'entretien - ce qui contribue encore à augmenter l'accessibilité de l'empirisme. Puis, à cette constellation de mises en abyme indirectes impliquant les personnages s'ajoutent, dans la deuxième partie de l'ouvrage, celles où l'on retrouve divers acteurs : des gens du peuple, des nobles et des seigneurs qui maîtrisent les techniques enseignées. Ceci a pour effet d'éloigner et de rapprocher en alternance la mise en pratique de l'empirisme du lectorat : ouvrier (p. 40), tisserand (p. 87), gentilhomme (p. 191), maître d'hôtel et cuisinier (p. 231), chasse-marée (p. 232), marchand, ami noble (p. 297), marchand (p. 302, 304, 306), grands seigneurs (p. 308), gentilhomme (p. 318, 319, 320, 322), seigneur (p. 319), riches (p. 349), marchand (p. 360 et 406), gentilhomme (p. 469), paysans (p. 471-476-477), riches (p. 483), abbé (p. 496) plus grands seigneurs (p. 500). Se greffent à tous ces échos des épisodes où les professeurs appliquent directement, sous nos yeux, le paradigme (comme dans le cas du fameux entretien IX sur les coquillages ou des séances d'observation dirigées dans les entretiens IV sur les araignées et V sur les guêpes). Une avant-dernière étape consiste à nommer

¹ *Ibid.*, p. 23.

² *Ibid.*, p. 25.

³ *Ibid.*, p. 44.

⁴ *Ibid.*, p. 55.

explicitement certaines autorités désincarnées afin de les critiquer. Il s'agit pour lors de montrer qu'elles ne sont pas toutes dignes de confiance et que la science est faite par des hommes qui ne sont pas parfaits¹. Les deux élèves qui font des expériences par eux-mêmes constituent l'étape finale dans le processus graduel d'identification du lectorat ; la Comtesse au chapitre IX dispose les moules de façon à observer leur sécrétion de mucus et le Chevalier au chapitre XIII coupe les nageoires d'une carpe afin de tester comment les poissons montent et descendent dans la colonne d'eau.

Un traitement identique est réservé à l'exercice de la vulgarisation scientifique, qui permet la diffusion des données recueillies par l'expérience. Au début, seuls le Comte et le Prieur font des exposés ; par la suite, la Comtesse et le Chevalier en produisent également. L'apprentissage de ce dernier est une mise en abyme des étapes qui ont permis aux autres personnages du dialogue de structurer leurs connaissances et à Pluche de rédiger le livre que nous tenons entre nos mains.

Voici ces étapes : premièrement, il est nécessaire d'effectuer une synthèse des données déjà existantes : « J'en vis hier chez Monsieur le Prieur une [...] peinture, où on voit tous les états où il [*le Fourmi-lion*] passe [...] j'ai mis le tout par écrit, & j'ai montré ce matin à Monsieur le Prieur qui y a mis du sien² ». Deuxièmement, il convient de formuler de nouvelles pistes d'exploration à partir de celles-ci :

Le Chev. Hier je me glissai sur le soir dans le cabinet de Monsieur le Comte, où je trouvai sur son bureau le livre de Willughbi tout ouvert. Je me mis à parcourir toutes ces différentes espèces d'oiseaux [...] Pourquoi donc un si prodigieuse diversité dans leurs ailes, dans leurs becs [...]³.

Troisièmement, on doit mettre en œuvre notre esprit critique : « Le Comte. [...] le « Chevalier est venu ce matin dans mon cabinet feuilleter, faire des recherches, confronter des Auteurs, écrire & composer¹. »

¹ Pluche critique les Anciens à plusieurs reprises, p. 22, 143,144, 217, 218, 505, ainsi que certains philosophes se préoccupant trop peu de la réalité : Bernouilli et Leibnitz p. 475. Il leur préfère Reaumur, p. 237 et 475, plus concret. *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 220, 221

³ *Ibid.*, p. 293-294.

À un autre niveau, ce système permet une recombinaison entre tous les types de protagonistes qui appliquent les préceptes de l'empirisme. En effet, dans la logique interne du dialogue, l'application de ce paradigme permet d'accéder à une position haute. Il s'instaure donc une plus grande égalité entre tous ces gens : les rois, les paysans, les marchands, les personnages principaux qui sont des nobles, les Européens et les autres peuples, les hommes et les femmes, les jeunes et les vieux, les scientifiques et les néophytes. En effet, ils ont chacun un rôle important à jouer dans la société idéale de Pluche afin de parvenir au bien-être collectif.

¹ *Ibid.*, p. 323.

5. Conclusion générale

L'examen des stratégies d'autoréflexivité dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* et le premier volume du *Spectacle de la nature* a permis de jeter un éclairage nouveau sur le message idéologique véhiculé par chacune des deux œuvres. La comparaison de celles-ci a mis en relief l'influence de l'approche philosophique prônée (rationalisme chez Fontenelle et empirisme chez Pluche) sur les procédés spéculaires employés et la conception de la société qu'ils camouflent.

Au niveau de l'organisation du discours, Fontenelle privilégie des stratégies oscillatoires (séquences tampon, vocables ambivalents, mises en abyme et analogies associées par agglomérat et coopération égalitaire). Il exploite les caractéristiques du style mondain dans le but de voiler ses allusions philosophiques. Afin de maximiser le brouillage du texte, il superpose plusieurs procédés, par exemple, une mise en abyme indirecte et parodique insérée dans une digression. De plus, règle générale, tous les types de stratégies autoréflexives sont disséminés uniformément dans le dialogue. Le message ainsi spécularisé presse le lecteur de réfléchir par lui-même et d'aiguiser son esprit critique en appliquant les principes de base du rationalisme : parcimonie, relativisme, scepticisme et utilisation contrôlée de l'imagination. La tentative de changer la société par des moyens intellectuels, en modifiant les mentalités individuelles, est conforme à l'idéologie rationaliste.

À l'opposé, l'organisation du discours chez Pluche est caractérisée par une utilisation latérale et graduelle du jeu spéculaire (recombinaison, vocables fixes, mises en abyme et analogies en conglomérat). Contrairement à Fontenelle, il critique très ouvertement l'esthétique mondaine et ne peut donc pas s'en servir comme prétexte. Il opte plutôt pour un morcellement accru du texte : premièrement, il emploie séparément les procédés autoréflexifs au lieu de les superposer. Deuxièmement, seul l'enjeu du bon fonctionnement de la société bénéficie d'analogies. Troisièmement, celles-ci s'associent entre elles par coopération égalitaire. Quatrièmement, la longueur et la répartition des digressions sont très inégales. Le décryptage de son message idéologique révèle la description d'une société

idéale basée sur des valeurs en conflit avec l'ordre établi mondain : la valorisation du travail, l'égalité, la simplicité, l'honnêteté. Pluche invite le lecteur à agir au quotidien afin de participer à la transformation de la société. Ceci est conforme à l'application de l'empirisme, axée sur les réalisations concrètes et l'expérimentation.

Au niveau de la pragmatique interactionnelle, les caractéristiques s'inversent. Dans les *Entretiens*, l'évolution des interactions entre les personnages est très latérale et progressive. De l'affrontement agonale, on passe à une relation plus coopérative. Toutefois, chaque personnage préserve son individualité. Si Fontenelle affirme au sixième soir qu'il sacrifie la vérité à la société¹, nous pouvons compléter en disant qu'il sacrifie la société à l'individu. En effet, même s'il est souhaitable que le « génie » se propage parmi les hommes, le philosophe doit d'abord assurer sa propre protection quitte à devoir garder ce nouveau savoir pour lui-même. Fontenelle suggère d'appliquer les principes de base du rationalisme pour juger l'être humain et l'organisation de la société. Ceci a pour conséquence de relativiser notre importance individuelle et entraîne une remise en question des comportements agonaux (guerre, domination) au profit d'un nouveau mode de rapport à l'Autre, plus coopératif. Conformément au rationalisme, les connaissances restent théoriques et la prise de conscience est intériorisée et personnelle.

Dans le *Spectacle*, le nombre plus élevé de personnages complexifie les interactions pragmatiques. Chaque devisant incarne un enjeu du dialogue (empirisme, religion, éducation, bon fonctionnement de la société). Par une fréquence impressionnante d'épisodes de coopération (faux désaccords, vraies concessions, convergence des points de vue) et de négociation, les protagonistes redéfinissent constamment leurs rapports. À la fin du récit, ces multiples oscillations auront pour effet la fusion de l'identité des devisants (visible dans les séquences tampon et la synergie). Ils fonctionnent comme un seul organisme ; ceci constitue le summum de la cohésion sociale. Ainsi, les préceptes de l'empirisme sont appliqués concrètement au quotidien et la petite académie préfigure l'organisation sociale réelle qui pourrait en émerger.

¹ Bernard le Bouyer de Fontenelle, *op. cit.*, p. 160.

6. Bibliographie

6.1. Corpus historique

FONTENELLE, Bernard le Bouyer de, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Flammarion, 1998.

PLUCHE, Antoine-Noël, *Le Spectacle de La Nature ou Entretiens Sur Les Particularités de L'Histoire Naturelle, Qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux, & à leur former l'esprit*, vol. 1, Paris, Chez la Veuve Etienne & Fils, 1749.

6.2. Corpus critique

BÉNOUIS, Mustapha Kemal, *Le dialogue philosophique dans la littérature française du seizième siècle*, Paris, Mouton, 1976.

BOUCHARD, Robert, « Structuration et conflits de structuration » dans *Décrire la conversation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1987, p. 73-104.

BOUGNOUX, Daniel, *Vices et vertus des cercles. L'autoréférence en poétique et pragmatique*, Paris, Éditions La découverte, 1989.

CARRÉ, Jean-Raoul, *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1932.

COUNILLON, Jean-François, *Fontenelle écrivain, savant, philosophe*, Fécamp, Imprimeries réunies L. Durand et Fils, 1959.

DAGEN, Jean, « Réflexions sur les mondes de Fontenelle », *Littératures classiques*, n° 22 (1994), p. 127-144.

DÄLLENBACH, Lucien, *Le récit spéculaire, essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, 1977.

- DE BAERE, Benoît, *Trois introductions à l'Abbé Pluche : sa vie, son monde, ses livres*, Genève, Droz, 2001.
- DELON, Michel, « La Marquise et le philosophe », *Revue des sciences humaines*, n° 182 (1981), p. 65-78.
- DELON, Michel, « Cartésianisme(s) et féminisme(s) », *Europe*, n° 594 (1978), p. 75-86.
- DENIS, Delphine, *La muse galante poétique de la conversation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, Honoré Champion, 1997
- DENIS, Delphine, « *De l'air galant* » et autres *Conversations (1653-1684)*. Pour une étude de l'archive galante, Paris, Honoré Champion, 1998.
- DESCARTES, René, « Discours de la méthode », *Œuvres complètes*, édition Adam & Tannery, Paris, Vrin, 1991, vol. VI.
- GEVREY, Françoise Gevrey, Julie Boch, et Jean-Louis Haquette, (dir.), *Écrire la nature au dix-huitième siècle autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.
- GEVREY, Françoise, « Spectacle de la nature et sphère privée », *Écrire la nature au XVIIIe siècle autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2006, p.111-125.
- GIPPER, Andreas, « Vulgarisation scientifique et physico-théologie en France. *Le Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche », *Le partage des savoirs (XVIII^e –XIX^e siècles)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003, p. 21-34.
- GODARD, Anne, *Le dialogue à la Renaissance*, Paris, P. U.F., 2001.
- GODO, Emmanuel, *Histoire de la conversation*, Paris, P. U.F., 2003.
- GOFFMAN, Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.

GRICE, Paul, « Logique et conversation », *Communications*, n° 30 (1979), p. 57-72.

HEDDESHEIMER, Christian et F. Roussel, « Essai d'analyse discursive d'un séminaire », *Verbum*, t. 9, (1986), p. 29-59.

HERGENHAHN, B. R., *An Introduction to the History of Psychology*, Toronto, Wadsworth, 2001.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales*, Paris, Armand Colin, 1990, tome 1.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « La notion de "place" interactionnelle ou Les taxèmes qu'est-ce que c'est que ça ? » *Échanges sur la conversation*, Paris, Éditions du CNRS, 1988, p. 185-197.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, « La mise en places », *Décrire la conversation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1987, p. 319-352.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, « Les négociations conversationnelles », *Verbum*, n° 7 (1984), p. 223-243.

KUSHNER, Eva, *Le dialogue à la renaissance : histoire et poétique*, Genève, Librairie Droz, 2004.

LOCQUENEUX, Robert, « L'abbé Pluche, ou l'accord de la foi et de la raison à l'aube des Lumières », *S.T.P.*, vol. II, 1998, p. 235-288.

LOCQUENEUX, Robert, « Le Spectacle de la nature de l'abbé Pluche : une encyclopédie chrétienne à l'aube des Lumières », *La diffusion du savoir scientifique XVI^e-XIX^e siècles*, Bruxelles, Archives et bibliothèques de Belgique, 1996, p. 83-112.

MARCHAL, Roger, *Fontenelle à l'aube des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1997.

MARIEB, Elaine, *Anatomie et physiologie humaines*, Québec, Erpi, 1999.

- MARTIN, Christophe, « Dossier », *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Flammarion, 1998, p. 175-217.
- MARTIN, Christophe, « présentation », *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Flammarion, 1998, p. 21-45.
- MESNARD, Jean, « Honnête homme et Honnête femme dans la culture du XVIII^e siècle », *Présences féminines, littérature et société au XVIII^e siècle français, Actes de London 1985*, Paris, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1987, p. 16-46.
- MONTALBETTI, Christine et Nathalie Piegay-Gros, *La digression dans le récit*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1994.
- MORTUREUX, Marie-Françoise, « De la ressemblance entre les mathématiques et l'amour dans les *Entretiens* de Fontenelle », *Revue d'histoire des sciences*, t. XLIV, (1991), p.301-311.
- MORTUREUX, Marie-Françoise « La question rhétorique dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle », *Corpus*, n^o 13 (1990), p. 9-20.
- MORTUREUX, Marie-Françoise, *La formation et le fonctionnement d'un discours de vulgarisation scientifique au XVIII^e siècle à travers l'œuvre de Fontenelle*, Paris, Didier Érudition, 1983.
- NEGRONI, Barbara de, « L'allée des roses ou les plaisirs de la philosophie », *Corpus*, n^o 13 (1990), p. 21-34.
- PATERNOSTER, Annick, « Le dialogue humaniste italien : la *urbanitas* comme projection idéale d'une épistémologie humaine », *Le goût, la conversation et les femmes*, Paris, A. P. F.L.S.H.C-F., 1994, p. 77-90.
- PONS, Alain, « Présentation de Baldassar Castiglione », *Le livre du courtisan*, Paris, Flammarion, 1991, p.I-XXXVI.

RÉMI-GIRAUD, Sylvianne, « Les fonctions interactionnelles dans le dialogue », *Échanges sur la conversation*, Paris, Éditions du centre national de la recherche scientifique, 1988, p. 83-122.

SCHMELING, Manfred, *Métathéâtre et intertexte. Aspects du théâtre dans le théâtre*, Paris, Lettres modernes, 1982.

VIALA, Alain, « Les idées de l'abbé Pluche sur la société », *La Régence*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 307-316.

6.3. Dictionnaires

PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ, Paris, Librairie Larousse, 1991

LE NOUVEAU PETIT ROBERT, Paris, Dicorobert, 2000.

7. Table des matières

1.	Introduction générale	4
1.1.	Autoréflexivité, organisation du discours et pragmatique	4
1.1.1.	La notion d'autoréflexivité	6
1.1.2.	Les enjeux de l'autoréflexivité chez Fontenelle et Pluche	15
1.2.	Considérations méthodologiques	18
1.2.1.	L'organisation du discours et la mise en abyme	18
1.2.2.	Pragmatique interactionnelle : la conversation	20
1.2.2.1.	Types d'interactions entre les personnages	21
1.2.2.2.	Les taxèmes	23
2.	Chapitre I : Autoréflexivité et organisation du discours dans les <i>Entretiens</i>	28
2.1.	Rôle structurant de la préface	28
2.2.	Les procédés de camouflage : « mine de rien » ?	30
2.2.1.	Les séquences tampon	30
2.2.2.	Le rôle de la lettre liminaire dans les « Entretiens »	35
2.3.	Dissémination de vocables ambivalents	39
2.4.	L'ordre des entretiens	45
2.5.	Les digressions	48
2.5.1.	Digressions et mises en abyme directes	49

2.5.2.	Digressions et mises en abyme indirectes.....	53
2.5.3.	Le sixième soir : une mise en abyme transcendante	57
2.5.4.	Les types de mises en abyme	59
2.5.5.	Les analogies.....	60
3.	Chapitre II : Autoréflexivité et organisation du discours dans le premier volume du <i>Spectacle de la nature</i>	62
3.1.	Rôle structurant de la préface	62
3.2.	Procédés de camouflage.....	66
3.2.1.	La recombinaison.....	66
3.2.2.	Rôle de la lettre finale dans le « Spectacle »	72
3.3.	Surabondance de vocables fixes	80
3.4.	Ordre des entretiens	83
3.5.	Les séquences tampon	86
3.6.	Digressions.....	86
3.6.1.	Mises en abyme directes	107
3.6.2.	Les mises en abyme indirectes.....	114
3.6.3.	Types de mises en abyme	117
3.6.4.	Les analogies.....	117
4.	Chapitre III : Autoréflexivité et pragmatique interactionnelle : pédagogie, vulgarisation scientifique et philosophie	120
4.1.	Les analogies chez Fontenelle : le contenu du message social.....	122

4.1.1.	Les analogies psychologiques.....	124
4.1.2.	Les analogies culturelles.....	126
4.2.	Les analogies chez Pluche : le contenu du message social.....	131
4.3.	Le modèle de sociabilité.....	135
4.4.	La mondanité chez Fontenelle.....	138
4.5.	Anti-mondanité chez Pluche.....	142
4.6.	Le rôle des personnages chez Fontenelle.....	150
4.7.	Le rôle des personnages chez Pluche.....	151
4.8.	Les procédés de camouflage.....	154
4.8.1.	La recombinaison interactionnelle chez Pluche.....	154
4.8.1.1.	La coopération.....	155
4.8.1.2.	Négociation et recombinaison.....	163
4.8.2.	Surabondance de répliques fixes dans le <i>Spectacle de la nature</i>	169
4.9.	Les séquences tampon dans les <i>Entretiens</i>	171
4.10.	Les séquences tampon dans le <i>Spectacle</i>	172
4.11.	Les mises en abyme pragmatiques dans les <i>Entretiens</i>	186
4.12.	Les mises en abyme pragmatiques dans le <i>Spectacle de la nature</i>	190
5.	Conclusion générale.....	194
6.	Bibliographie.....	196

6.1. Corpus historique.....	196
6.2. Corpus critique.....	196
6.3. Dictionnaires.....	200
7. Table des matières	201